

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

HOMMAGE

A

LOUIS VEUILLOT.

La *Revue Canadienne* apporte aujourd'hui son tribut à la mémoire de Louis Veillot.

Elle a fait un choix des témoignages qui ont jailli de tous côtés au départ de cette grande âme pour un monde supérieur.

Chacun de ces témoignages est une fleur plus impérissable qu'une immortelle.

Nous les avons rapprochés: la couronne qu'ils forment est la plus belle qui puisse être déposée sur la tombe d'un mortel.

Le Canada a connu et aimé ce géant de la polémique, cet incomparable écrivain, ce vaillant chrétien. Il était le phare de nos littérateurs. Ses articles étaient spontanément reproduits dans tous nos journaux. Aucun écrivain français n'a été plus lu ni mieux apprécié de ce côté de l'Atlantique, et aucun n'a conquis autant d'admiration ni exercé autant d'influence.

Nous n'ajoutons rien. Nous ne saurions rien dire qui puisse égaler ce que nous allons reproduire.

Voici d'abord la dépêche adressée par le cardinal Jacobini au nom de Léon XIII.

A M. EUGÈNE VEUILLOT, Paris.

Rome, 7 avril.

« Le Saint-Père, douloureusement affecté de la grave maladie de M. Louis Veillot, lui donne de tout cœur la bénédiction *in articulo mortis*. »

Le 8 avril au matin, l'*Univers* parut encadré le deuil. La douloureuse nouvelle de la mort de M. Louis Veillot y était annoncée.

Alors arrivèrent de tous côtés les éclatants témoignages qui vont suivre.

TEMOIGNAGES.

LE COMTE DE CHAMBORD.

Goritz, 23 avril 1883.

Un chrétien comme votre frère, monsieur, ne pouvait mourir, après une lutte d'un demi-siècle pour Dieu et le triomphe de son Eglise, sans que je prisse part à l'émotion de tous les vrais catholiques. Le marquis de Dreux-Brézé, en vous portant l'expression de ma sincère condoléance, n'a été que le fidèle interprète de mes regrets et de ma gratitude. Je dis ma gratitude, parce que du jour où cet esprit si élevé, aussi inaccessible aux calculs de l'ambition qu'aux lâchetés du respect humain, éclairé par les leçons de l'expérience et guidé par la droiture de sa raison, fut saisi de la vérité politique comme il avait été saisi de la vérité religieuse, de ce jour il a été le plus vaillant auxiliaire de la monarchie traditionnelle, dont la nécessité n'est jamais mieux démontrée qu'à l'heure où nous sommes, à l'heure des derniers abaissements et des suprêmes humiliations. Devant les persécutions accomplies et celles qui se préparent, comme il aurait flétri les crimes sociaux qui se succèdent si rapidement dans notre France, en appelant sur elle les plus redoutables châtiments !

Après avoir tenté d'arracher au père de famille l'âme de son

enfant, l'athéisme triomphant n'a-t-il pas la prétention de s'installer au chevet de l'ouvrier chrétien sur son lit d'hôpital, pour en interdire l'accès au véritable consolateur et à l'unique ami ! Avec quelle éloquence Louis Veillot eût dénoncé à la conscience publique la suppression des aumôniers dans les hospices, suivant de si près l'expulsion des héroïques filles de la charité !

Je ne puis oublier non plus sa chaleureuse adhésion donnée à ma parole dans toutes les circonstances où j'ai cru devoir élever la voix devant mon pays. Spécialement en 1873, lorsque nous touchions au port, quand les intrigues d'une politique moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations de la France, que d'assurer le succès de combinaisons de parti m'obligèrent à dissiper les équivoques en brisant les liens destinés à me réduire à l'impuissance d'un souverain désarmé, nul autre ne sut pénétrer plus avant dans ma pensée ni mieux donner à ma protestation son véritable sens.

J'étais donc bien fondé à vous parler de ma gratitude, qui s'étend, n'en doutez pas, à tous ses collaborateurs, en commençant par vous, le plus intimement associé à ses rudes combats. Putissent les témoignages de sympathie qui vous arrivent de toutes parts être une consolation pour la digne sœur qui a tenu une si grande place dans la vie de celui que vous pleurez, pour ses filles, pour le gendre dont Louis Veillot était avec tant de raison si fier, pour ses neveux, pour tous les vôtres. Soyez mon interprète auprès d'eux tous, et comptez sur mes sentiments bien sincères.

HENRI.

A M. Eugène Veillot.

..

LE R. P. BECKX.

Le T. R. P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, adresse à M. Eugène Veillot la lettre suivante :

Rome, 21 avril.

Monsieur,

Votre douleur est grandement consolée par les hommages publics rendus à la mémoire de monsieur votre frère. Le concert unanime qui s'élève autour de sa tombe est la preuve irréfutable d'une popularité vraie, que lui ont méritée ses vertus de chrétien et son génie de polémiste. A certains jours quelques-uns auraient voulu opprimer cette voix importune qui dénonçait les compro-

mis, dissipait les illusions et réveillait les âmes assoupies; aujourd'hui, les milliers de voix qui acclament le nom de M. Louis Veillot justifient pleinement ses principes et sa conduite. Dieu a retiré du combat un défenseur de son Eglise aussi soumis que vaillant, mais d'autres, héritiers de sa foi militante, suivent les exemples de ce grand chrétien.

Je ne dois pas oublier, monsieur, que la Compagnie de Jésus, généreusement défendue dans plusieurs circonstances, a une dette toute spéciale de reconnaissance envers M. Louis Veillot; j'ai été heureux d'apprendre que l'un de mes fils l'a assisté à ses derniers moments. Un voyage à Rome, où je suis encore, m'a empêché de vous faire parvenir plus tôt l'expression de mes sentiments. Mes prières et celles de mes religieux demandent pour son âme le repos dans le sein de la vérité et de la justice éternelles.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre humble serviteur en J.-C.

PIERRE BECKX,
Général de la Compagnie de Jésus.

*
*
*

S. Em. le cardinal Caverot, archevêque de Lyon, a adressé la lettre suivante à Mlle Elise Veillot :

Archevêché de Lyon,
Lyon, le 8 avril 1883.

Mademoiselle,

Je veux être des premiers à vous exprimer toute la part que je prends à votre profonde et juste douleur. Le coup qui vient de vous frapper n'atteint pas seulement la famille du cher défunt, mais tous les vrais catholiques et tous les amis de l'Eglise. Ce qui doit nous consoler, c'est non-seulement la vie si chrétienne de votre bien-aimé frère, mais c'est le souvenir des luttes qu'il a soutenues pendant tant d'années contre les ennemis de Dieu, de l'Eglise, et des principes auxquels il avait voué sa vie. Heureux celui qui peut comparaître au tribunal de Dieu après avoir combattu si longtemps et si courageusement pour sa cause!

J'ai appris ce douloureux événement au moment où j'allais célébrer la sainte messe, et j'ai recommandé le cher défunt au Bon Pasteur avec toute l'affection et la ferveur de mon âme.

Recevez, mademoiselle, et partagez en famille l'expression de

ces sentiments et celle de mon entier dévouement en Notre Seigneur.

† L. Ch. Card. CAVEROT
Arch. de Lyon.

*
*
*

Mgr Freppel, écrit à Mlle Veillot la lettre suivante :

Evêché d'Angers,
Angers, 8 avril.

Mademoiselle,

Bien que n'étant pas inattendue, la nouvelle de la mort de votre illustre frère ne m'en n'a pas moins vivement peiné. Car, tout réduit qu'il était à l'inaction, nous le sentions là, nous suivant du regard au milieu de nos luttes, lui le glorieux vétéran des campagnes de l'Eglise contre l'impiété moderne. Ce grand nom était déjà entré dans l'histoire, mais il semblait que Dieu se complût à le conserver au Livre des vivants. Enfin le jour de la récompense est venu, et quelle récompense après un demi-siècle de combats pour Dieu et pour l'Eglise !

Combien je regrette de n'être pas à Paris pour assister aux obsèques de cet incomparable athlète de la foi ! Mais vous savez sans doute que, sans avoir été atteint des maladies dont les journaux m'ont gratifié si bénévolement, j'ai néanmoins payé par un rhume opiniâtre des fatigues trop accumulées : de telle sorte que mon médecin m'interdit pour huit jours tout voyage tant soit peu considérable. C'est un véritable chagrin pour moi, car j'aurais aimé pouvoir rendre ce tribut d'admiration et de reconnaissance au premier écrivain catholique de notre temps.

Ce qui me console par-dessus tout, c'est de voir l'*Univers* assuré de son avenir, grâce à la direction de M. Eugène Veillot, dont j'apprécie, plus que je ne saurais le dire, la sagesse, la clairvoyance et la fermeté de caractère.

Pour vous, mademoiselle, vous aurez achevé auprès de votre excellent frère votre mission de charité et de dévouement. C'est aussi un grand exemple de piété fraternelle que vous aurez donné, et le bon Dieu vous en tiendra compte dans son infinie miséricorde.

Agréez, mademoiselle, avec l'expression de ma vive et sincère condoléance, l'hommage de mon profond respect.

† CH. EMILE,
Evêque d'Angers.

Mgr l'évêque de Montpellier a envoyé la dépêche suivante :

Montpellier, 8 avril, 1 h. 50, soir.

Je m'associe du fond du cœur à la grande perte que viennent de faire l'Eglise, le pays et la presse catholique.

Veillez offrir à la famille de M. Louis Veillot mes plus respectueux hommages.

ANATOLE,
Evêque de Montpellier.

*
**

Mgr Taliani, ancien auditeur de la nonciature apostolique à Paris, télégraphie à Mlle Veillot :

Rome, 8 avril, 12 h. du soir.

Je prends une part très vive à votre douleur et je prie pour la grande âme du cher défunt.

TALIANI.

*
**

Le Révérendissime abbé de Solesmes, dom Couturier, écrit à Mlle Veillot :

PAX

Solesmes, 8 avril 1883.

Mademoiselle,

Le journal nous apprend la mort de votre illustre frère. C'est un deuil que tous les catholiques partageront avec vous ; mais, j'ose le dire personne plus que les moines de Solesmes.

Il a été, pendant de longues années, le champion de la sainte Eglise, avec un talent et un succès que le génie seul ne suffit pas à expliquer. Dieu en lui donnant sa mission, l'avait créé à la hauteur du but qu'il devait poursuivre ; qui dira avec quelle noblesse et quel courage il a rempli sa tâche ? Jamais nous n'avons mieux compris ce qu'il était, que depuis qu'il nous manque, et pourtant on sent, malgré tout, que son nom seul est encore une puissance qui effraye l'impiété et donne aux bons du courage.

D'autres diront en détail les services qu'il a rendus à la sainte cause ; permettez-moi, mademoiselle, de vous dire que les amis de

Veillot n'auront jamais assez de reconnaissance pour les soins délicats dont vous avez entouré ses dernières années.

Nous commençons, pour le repos de son âme, des prières publiques comme pour nos meilleurs amis et bienfaiteurs.

Agréez, mademoiselle, l'hommage de la profonde douleur avec laquelle mes pères avec moi ont reçu la nouvelle de la mort de votre frère.

Votre serviteur tout dévoué en Notre-Seigneur.

† FR.-CHARLES COUTURIER,
Abbé de Solesmes.

*
*
*

Voici la dépêche envoyée par le supérieur et fondateur de la congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres, à Mlle Veillot :

Saint-Pern (Ille-et-Vilaine), 8 avril, .
9 h. du soir.

Demain je célébrerai le saint sacrifice ; le noviciat, et tous ici prions pour celui qui nous aimait autant que nous aimons.

Nous partageons votre douleur, celle d'Eugène et de toute la famille.

LE PAILLEUR.

*
*
*

M. Henri Villard télégraphie de Rome :

Rome, 8 avril, 3 h. 45.

Toute ma famille et moi vous prions tous de recevoir nos sentiments les plus sympathiques.

Mon fils dira demain la messe à Sainte-Marie-Majeure pour le saint et glorieux mort.

HENRI VILLARD.

*
*
*

M. le secrétaire général de l'évêché de Langres télégraphie :

Langres, 8 avril, 9 h. 5.

Je prends la part la plus grande à votre très vive douleur. Nous prions pour le repos de l'âme de l'illustre et grand chrétien.

M. Lucien Brun écrit à M. Eugène Vuillot :

Lyon, dimanche.

Cher monsieur et ami,

Je pars ce soir pour Goritz, où je suis attendu. Il faut cet indiscutable motif pour que je n'aie pas vous porter l'expression de mes sentiments d'affectueuse condoléance et pleurer avec vous l'irréparable perte que l'Eglise et la France viennent de faire.

Je ne veux pas aujourd'hui vous parler de mon admiration, de mon affection pour Louis Vuillot. Que vous apprendrais-je, du reste ?

Je veux seulement dire à vous et aux vôtres que je prie avec vous et avec eux pour celui qui a si glorieusement combattu pour Dieu, pour la justice, pour l'honneur de la vérité.

Je vous serre la main. Votre bien cordialement dévoué,

LUCIEN BRUN.

*
*
*

M. Eugène Vuillot a reçu de M. le comte Albert de Mun l'émouvante lettre que voici :

Paris, 8 avril 1883.

Bien cher monsieur,

Je ne veux pas attendre le moment de la journée où il me sera possible d'aller prier près du corps de votre illustre frère, pour vous envoyer l'affectueuse et bien vive expression de ma douloureuse sympathie. Je n'ai pas seulement, pour m'unir de tout cœur à votre deuil, les raisons qui sont communes à tous les catholiques, devant la mort de ce grand serviteur de l'Eglise ; d'autres souvenirs, plus personnels et plus intimes, donnent à mes regrets un caractère particulier. Je ne saurais oublier, je n'oublierai jamais avec quelle touchante bonté M. Louis Vuillot m'a accueilli au début de ma vie publique, et par quels encouragements il a soutenu mes premiers pas dans la route où son passage était marqué par tant de victoire et tant de combats glorieux.

Je garde précieusement, comme un bien de famille, les lettres dont il m'honora dans quelques-unes des circonstances de ma carrière, spécialement à l'origine de l'Œuvre des cercles catholiques ouvriers et lors de ma première élection à la Chambre, et je conserve dans mon cœur, en essayant de les traduire dans mes actes, les conseils qu'il voulut bien, alors, donner à mon inex-

périence, avec une simplicité chrétienne qui en doublait encore le prix.

Je suis pénétré de ces souvenirs, depuis que j'ai appris le triste dénouement des longues souffrances de monsieur votre frère, et c'était pour moi un besoin en même temps qu'un devoir de vous dire les sentiments dont mon cœur est rempli.

Je vous prie d'être mon interprète près de Mademoiselle votre sœur et de tous les vôtres, et d'agréer l'expression nouvelle et bien sincère de mon affectueux et entier dévouement.

A. DE MUN.

* *

De Lille la dépêche suivante fut envoyée :

Lille, 9 avril.

La *Vraie France* de ce matin annonce qu'une messe sera célébrée à la basilique de Notre-Dame de la Treille et Saint-Pierre, mercredi prochain, 11 avril, à onze heures, pour le repos de l'âme de Louis Veillot.

* *

La dépêche suivante a été adressée de Fribourg à M. Eugène Veillot :

Fribourg, 9 avril.

Les membres du conseil central de l'œuvre de Saint-Paul, à Fribourg prient leur directeur, M. le chanoine Shorderet, actuellement à Paris, de vous exprimer, ainsi qu'à vos vaillants collaborateurs, la profonde douleur qu'ils éprouvent par le grand deuil qui vient de frapper l'Eglise et la France.

Ils prient Dieu de glorifier le serviteur fidèle qui a combattu le bon combat pendant un demi-siècle au milieu d'épreuves et d'entraves incessantes.

Honneur au champion de la cause de Jésus-Christ et de la sainte Eglise romaine ! Gloire au défenseur de la vérité !

Espérons qu'il jouit déjà, avec l'immortel Pie IX qu'il a tant aimé, de la pleine lumière de la vérité absolue.

* *

Au nom du comité catholique du III^e arrondissement, M. Adéodat Lefèvre écrit à Mlle Veillot :

Saint-Mandé, 8 avril 1883.

Mademoiselle,

Les membres du comité catholique du III^e arrondissement me chargent de vous envoyer l'expression de leur immense douleur; ils sont catholiques, ils sont Français, ils sentent le grand deuil qui atteint l'Eglise et la France.

Nous allons tous prier du fond du cœur pour celui qui nous a donné de tels exemples et de courage et de respect.

La conférence de Saint-Mandé me charge également de vous assurer de sa très respectueuse sympathie; elle aussi se fera un devoir de prier pour le repos de l'âme du grand lutteur qu'il a plu à Dieu de rappeler à lui.

Veuillez croire, mademoiselle, à mes sentiments très respectueux et très dévoués.

ADÉODAT LEFÈVRE.

*
* *

M. Eugène Vuillot a reçu de Mgr l'évêque de Digne la lettre suivante :

9 avril.

Monsieur,

Je reçois à l'instant l'*Univers*, qui m'apprend la mort de votre illustre frère. Cette perte douloureuse plonge dans le deuil votre famille et la rédaction de votre excellent journal. Ce deuil, monsieur, je tiens à vous le dire sans retard, je le partage bien vivement. Louis Vuillot ne fut pas seulement un grand écrivain et le premier des polémistes de notre époque. Il fut aussi, et c'est là sa plus belle gloire et le motif principal des regrets que sa mort nous inspire, un chrétien au dévouement intrépide, le plus ferme champion dans la presse des droits de notre mère la sainte Eglise catholique. Quoi qu'en aient pu dire ses ennemis, il a rendu à notre cause les plus signalés services et acquis des droits sacrés à notre gratitude.

La vie de ce soldat de Jésus-Christ a été couronnée par la mort du juste. Nos prières toutefois suivront son âme auprès du tribunal de Dieu; et si cette âme vaillante n'en a pas besoin pour être admise à la récompense des élus, elles appelleront du moins les bénédictions célestes sur sa famille et sur son œuvre qui lui survivra.

Daignez agréer, monsieur, l'assurance de mon plus respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† ANGE,
Evêque de Digne.

..

Mgr Gay, évêque d'Anthédon, écrit à M. Eugène Veillot :

Maforêt, par Ambazac (Haute-Vienne),
10 avril 1883.

Cher monsieur Eugène,

Par suite d'une absence, je n'ai appris qu'hier le passage à Dieu de votre excellent et admirable frère. Je viens d'offrir pour lui le saint sacrifice ; que d'évêques en France et ailleurs, que de prêtres, que de religieux ont fait et feront comme moi ! Que de fidèles prient partout pour que, sans tarder, Dieu le reçoive en sa gloire, avec tous ceux qui comme lui et après le grand apôtre *ont combattu le bon combat*. L'Eglise est reconnaissante et il l'a tant aimée, si constamment servie, si courageusement défendue ! Il était de la race des Machabées. Sa vie n'a été qu'une lutte vaillante et souvent héroïque pour l'honneur et la liberté de sa double patrie. Il y fut tout ensemble soldat, chef et portedrapeau.

Fier de sa foi, comme tout chrétien doit l'être, et de la parenté que cette foi nous donne avec Dieu, il a fait reculer, taire et parfois même rougir l'impiété, et par là il a relevé souvent le cœur de ses frères. Que ses œuvres le louent, et que sa mémoire reste bénie ! Les honneurs qu'on lui rend déjà de tous côtés et qui sont une justice, justice tardive de la part de plusieurs doivent vous consoler de son départ, vous et votre courageuse sœur, qui fut son ange gardien visible. Vous êtes plus consolés encore par les signes non douteux de bénédiction divine et le salut dont sa mort a été marquée. Que Dieu demeure avec vous et avec tous les vôtres, cher monsieur, pour vous soutenir d'abord dans votre légitime douleur, puis pour vous encourager à poursuivre vos saints combats, car l'ennemi n'est point vaincu et l'Eglise est en larmes.

Vous savez avec quels sentiments dévoués je suis toujours votre bien affectionné.

† CHARLES,
Evêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du cardinal Pie.

Le R. abbé de Ligugé écrit à M. Eugène Veillot :

Saint-Martin de Ligugé, 9 avril.

Cher monsieur,

Tous les cœurs catholiques sont en ce moment unis, par la pensée, à vous et à votre digne sœur Mlle Elise, ainsi qu'à tous les vôtres, près de la couche funèbre de votre illustre frère.

Quelque préparé que l'on fût, hélas ! à cet inévitable et douloureux dénouement, on avait de la peine à se faire à l'idée de la disparition réelle et définitive de cet incomparable champion de l'Eglise et de toutes les nobles causes, aujourd'hui plus menacées que jamais.

On espérait contre toute espérance que Dieu, dans sa miséricorde, permettrait un jour à cette haute intelligence de reprendre cette plume si redoutée des sectaires et de tous les ennemis des saintes doctrines.

Si Dieu, dans ses desseins insondables, n'avait voulu nous priver de cette immense consolation, combien de réputations tapageuses cette plume acérée n'eût-elle pas dégonflées ! combien de statues insolentes eussent été renversées de leur piédestal immérité !

Nous n'avons pas été trouvés dignes de cette suprême consolation. Nous inclinons donc douloureusement, mais résignés, en répétant avec votre cher défunt : Que la sainte volonté de Dieu se fasse !

Assez d'autres s'empresseront de payer un juste tribut d'éloges à ce grand caractère, à l'incomparable écrivain, au généreux et indomptable défenseur de l'Eglise ; à cette puissante personnalité enfin qui a conquis pour toujours une place marquée dans l'histoire de ce siècle.

Pour moi, je regarde comme un des grands bonheurs de ma vie d'avoir été à même d'apprécier, je puis dire dans l'intimité, à Rome, à Solesmes, mais surtout à Paris, chez l'un des plus anciens et des plus intimes amis de Veillot (Jacques-Emile Lafon le peintre), les trésors ignorés ou méconnus de cette riche nature ; la délicatesse exquise des sentiments, la tendresse et la générosité du cœur, l'abnégation et l'humble docilité du véritable enfant chrétien, prêt à briser sa plume sur un signe de sa mère, la sainte Eglise ; mais avec cela, et par-dessus tout, la foi ardente du soldat chrétien qui n'écoute aucun compromis.

Voilà le portrait que je conserve de votre illustre frère, et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Nous prions pour votre cher défunt comme pour nos plus

proches parents et comme nous le devons au plus grand ami des moines, sans oublier toutefois les survivants.

Veillez agréer, bien cher monsieur, pour vous, pour Mlle Elise et pour tous les chers vôtres, cette expression de notre vive et douloureuse sympathie.

† P. J. BOURIGAUD,
Abbé de Saint-Martin de Ligugé.

..

Le R. P. Albert, supérieur des carmes, écrit à M. Eugène Veillot :

Paris, le 9 avril 1883.

Bien cher monsieur Eugène Veillot,

Malgré les nombreux témoignages de condoléance et de sympathie qui vous arrivent de plus haut, et qui ne vous permettront guère de prendre garde à ma démarche, je ne résiste pas au besoin de vous exprimer, et par vous à toute la famille de notre cher défunt et à la rédaction de l'*Univers*, combien votre douleur est la nôtre !

Elle est celle, d'ailleurs, de quiconque aime la sainte Eglise et sait apprécier quelle perte elle fait en la personne du *vaillant* qui lui avait si utilement dévoué son âme généreuse, son noble cœur, son grand talent et sa plume incomparable.

Ici nous pleurons avec vous et nous prions Notre-Seigneur de daigner accorder les joies de la paix éternelle à celui qui l'a si bien conquise par tant de combats livrés ou soutenus pour la cause de Jésus-Christ et de l'Eglise.

Votre tout humble et bien uni à vous dans l'affliction présente.

FRÈRE ALBERT DU SAINT-SAUVEUR.

..

Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, écrit à Mlle Veillot :

Evêché de Moulins,
Moulins, le 9 avril 1883.

Je sens trop vivement, mademoiselle, quel vide creuse dans votre vie la séparation qui vous est imposée sur cette triste terre, pour ne pas vous demander la permission de venir dès aujourd'hui m'associer à votre douleur.

L'ombre de ce qu'à si jaste titre vous admiriez et aimiez vous

restait seule, hélas! depuis longtemps; mais, toute muette qu'était trop souvent cette ombre, elle tenait inséparablement à un cœur et un esprit qui vivaient toujours et dont les réveils étaient la consolation et la récompense de vos soins aussi tendrement dévoués qu'infatigables.

Nous voyons dans la sainte Ecriture que des silences étaient imposés aux prophètes en punition des peuples demeurés sourds à leurs avertissements. La maladie de monsieur votre frère qui, le laissant tout lui-même dans l'intégrité de ses éminentes facultés, liait cependant sa langue pendant de longues intermittences et faisait tomber la plume de ses mains, me paraît un des sévères jugements du Ciel contre les endurcissements et les aveuglements volontaires de nos jours. La volonté de Dieu, sans aucune défaillance de la sienne, a enlevé ainsi à la vérité un grand secours au moment où il lui aurait été le plus utile.

La douloureuse épreuve de ce silence forcé sera donc comptée à notre ami autant que les salutaires retentissements de ses articles et de ses livres. Sans doute, quand il aura paru devant Notre-Seigneur il aura été placé à la droite. Il a bien mérité de prendre rang parmi les agneaux, tant son multiple talent savait faire vibrer les notes les plus douces comme les plus fortes et les plus sonores. Jamais je n'ai rien lu de plus touchant que les pages où il vous remerciait d'avoir renoncé à la maternité pour vous constituer la mère de ses enfants.

Mais de plus, il a été un bélier à deux cornes, semblable à celui de la vision de Daniel, et la passion du bien et l'horreur du mal lui donnaient la force de frapper l'erreur de formidables coups à droite et à gauche. Il avait compris que toute guerre purement défensive est immanquablement suivie de la défaite, tant ses troupes s'y épuisent et s'y découragent, et il avait su prendre résolument l'offensive.

Pardon de la comparaison: elle ne concerne que le savoir-dire et faire. Dieu, à mon sens, l'avait destiné, dans sa miséricorde, à être en notre siècle le Voltaire chrétien, aussi actif pour harceler l'erreur que l'autre pour en diriger les assauts. Il la prenait de revers avec une portée plus vive que celle de ses batteries, qu'il eût successivement enclouées. Usant de ses laïques coudées franches, il eût divisé, dispersé, pourchassé, fustigé les ennemis de Dieu et de la société, s'il eût trouvé beaucoup d'amis aussi peu faciles à effaroucher que les complices du grand misérable, aussi capables de suite et de persévérante dextérité dans le but à atteindre.

Puisse la lumière qui se répand plus grande chaque jour sur

les œuvres de ténèbres éviter ses entraves et ses déconvenues aux soldats qu'il a formés et dont le talent se fait gloire de marcher avec courage et résolution sur ses traces.

Ce matin, j'ai dit la messe pour lui, au cas où la porte du paradis ne lui aurait pas été déjà ouverte. Il est certain qu'elle ne tardera pas à l'être. Sans la fréquente interversion de tous les rôles dans les temps où nous sommes, c'eût été moi que mon âge eût assigné à présenter ses clefs à mon saint patron pour le faire entrer. Je lui demanderai souvent de ne pas me refuser ce service quand je serai appelé à l'aller rejoindre. Il voudra bien se rappeler le passant à qui la Providence avait ménagé la joie et l'honneur, non de le ramener dans la voie du salut, mais de lui indiquer le chemin qu'il ignorait sans sa faute.

Ce souvenir sera certainement un des plus doux et des plus consolants de ma vie ; agréez-en l'assurance, mademoiselle, et m'y laissez joindre l'expression de mes plus respectueux et douloureux sentiments.

† PIERRE,
Evêque de Moulins.

* * *

M. G. de Belcastel écrit à Mlle Veillot :

Toulouse, 10 avril 1883.

Chère mademoiselle,

C'est au lendemain d'un deuil de famille que j'ai lu cette douloureuse dépêche dans un journal : « M. Louis Veillot a rendu son âme à Dieu. »

Cette grande âme, mademoiselle, était sœur de la vôtre, et chacune d'elles était digne de cette noble fraternité. Vous étiez l'âme du foyer, il était l'âme des combats héroïques. Il était heureux de votre tendresse, vous étiez fière de sa gloire ; et le but suprême pour tous les deux, c'était l'amour et la gloire de Dieu.

Je suis, de loin, cet imposant cortège de toute la France catholique, qui de toutes parts vient porter sur sa tombe des palmes, des larmes et des prières.

J'entre un moment à ce foyer qu'il vivifiait de sa parole, et en déposant à vos pieds, mademoiselle, l'hommage de mon profond et respectueux attachement, je serre la main de votre frère, comme vous et les vôtres pleurant la disparition sur la terre de ce vaillant génie et saluant son immortalité.

Nul dans ce siècle ne poussa plus loin le zèle pour le règne du

Christ. Il voit maintenant face à face le Triomphateur dégagé de toutes les ombres de la foi ; il règne et triomphe avec lui. Gloire à Dieu !

C'est avec toute la force de l'amitié dont il voulut bien m'honorer, et tout l'élan de la foi qui nous fut commune, que je pousse sur sa tombe ce cri, devise de son âme et de sa carrière.

Veillez agréer, chère mademoiselle, l'expression de mes sentiments les plus douloureusement sympathiques et les plus respectueux.

GABRIEL DE BELCASTEL.

*
*
*

M. le comte de Guitaut, a écrit à Mlle Veillot :

Epoisses, 10 avril.

Mademoiselle,

Au milieu de votre immense douleur, vous devez éprouver quelque consolation en voyant le tribut d'hommages rendu à la mémoire de votre cher et illustre frère. Tous les honnêtes gens, à quelque parti qu'ils appartiennent, se font un devoir de redire ses hautes qualités comme homme, comme penseur, comme écrivain, d'admirer son indomptable courage et ses vertus chrétiennes. Mais il y a un autre côté du caractère de M. votre frère que tout le monde n'a pu apprécier : c'était sa douceur, son exquise politesse, sa charmante égalité de caractère.

Nous n'oublierons jamais ces quelques semaines de repos que M. Veillot prenait chaque année à Epoisses. Il ne reste plus que le souvenir de ces instants si doux et si agréables. Mais parmi ces souvenirs, il y en a un qui est toujours resté gravé dans ma mémoire. Vous-même, mademoiselle, n'avez peut-être jamais connu le fait que je vais vous raconter. C'était au commencement des dernières polémiques religieuses. Naturellement, M. Veillot défendait dans l'*Univers* la doctrine et les actes du saint Pontife Pie IX, comme plus tard il a défendu les décisions du concile du Vatican. A cette occasion avait paru dans un journal une lettre violente et offensante, écrite par un célèbre évêque, et il me lisait un matin la réponse très spirituelle qui devait paraître dans l'*Univers*.

La lecture achevée, je lui dis : « Mon cher ami, tenez-vous beaucoup à faire paraître cette lettre ? Vous en avez le droit à tous égards ; mais je me demande si en la jetant au feu vous ne feriez pas au bon Dieu un sacrifice qui lui soit très agréable. »

M. Louis Veillot hésita une seconde, puis se leva et alla brûler cette réponse, qui était un vrai chef-d'œuvre. Je suis convaincu qu'il était fier du sacrifice fait à Dieu.

Mais peu de temps après, je me demandais, moi, si j'avais réellement fait ce que devais faire.

Un jour viendra peut-être où l'on mettra en regard les attaques violentes dirigées contre M. Veillot et ses réponses à ces attaques. On reconnaîtra alors que d'un côté se trouvait la passion, et de l'autre l'esprit. Que vouliez-vous que disent des gens constamment battus par cette verve et cet esprit sans rival? Il ne leur restait qu'une ressource, celle de dire qu'il était méchant. Mais nous qui l'avons connu et aimé, nous nous lèverons tous pour affirmer qu'il avait le caractère le plus doux, le meilleur, qu'il ne se souvenait jamais d'une injustice, et quand aux drôles qu'il a flagellés en défendant l'Eglise, aucun chrétien n'osera les plaindre.

Excusez, mademoiselle, la longueur de cette lettre ; mais j'ai le cœur serré en pensant que je ne reverrai plus monsieur votre frère, et c'est une consolation de parler de lui. Il est heureux aujourd'hui et ne verra pas le triomphe de la révolution qu'il a si vaillamment combattue toute sa vie.

Veillez agréer, mademoiselle, l'hommage de mes sentiments les plus dévoués et respectueux.

GUIAUT.

*
*
*

M. Kolb-Bernard écrit à M. Eugène Veillot :

Paris 10 avril.

Retenu chez moi depuis quelque temps par la maladie, je n'ai pu avoir la consolation d'assister aux funérailles de votre éminent, digne et saint frère, et de m'associer à une douleur publique que personne plus que moi n'est en droit de ressentir, étant de ceux qui ont connu particulièrement le grand chrétien que nous avons eu l'honneur, les miens et moi-même, d'aider dans la propagande de l'œuvre si importante de l'*Univers* pour la région du Nord de la France. Il y a là des souvenirs qui me resteront chers et précieux au plus haut titre, alors qu'ils se rattachent à cette grande mission de dévouement à l'Eglise où tout a été hors de ligne : le talent, le courage, la générosité de cœur, la vaillance de l'âme.

Combien les temps où nous sommes font ressortir encore ce qui

nous a été enlevé! Heureux toutefois de penser qu'il y a là un héritage que de nobles mains et de nobles cœurs ne laisseront pas périr.

Permettez-moi de vous dire, cher monsieur, combien je partage vos fraternelles douleurs, et combien je reste uni avec tous les vôtres à la grande mémoire que Dieu garde dans son sein.

KOLB-BERNARD.

* 1
* *

On nous pardonnera de citer encore cette lettre d'un pieux et humble frère de la congrégation de Saint-Lazarre, si touchante et si élevée.

Paris, 10 avril.

Vénérée Mademoiselle, Dieu soit béni et glorifié à jamais.

Je voulais m'unir à messieurs Pémartin et Tisé, pour assister à l'office et pour accompagner à leur dernière demeure les restes mortels de votre excellent frère, M. Louis Veillot; j'en ai été empêché par la nécessité de mon office, et je l'ai vivement regretté.

Ces messieurs viennent de rentrer tout émus de l'édification touchante de la foule de chrétiens qui ont assisté à l'office et qui ont accompagné le corps jusqu'à la tombe: *Tous priaient !...*

J'ai uni de loin mes pauvres prières à celles de tous ces fervents chrétiens, pour le repos de l'âme de celui que j'aimais plus que je ne puis dire; j'ai surtout fait la sainte communion et je me propose de la faire plusieurs fois encore à son intention, supposé que son âme soit retenue quelque peu avant que notre divin Maître et Sauveur la mette en possession de la grande gloire qu'il lui réservait depuis longtemps, de toute éternité, pour les éminents services qu'il a rendus à son Eglise sainte. Par sa vie militante, dès sa plus tendre jeunesse, pendant quarante ans, M. Louis Veillot a remporté un grand nombre de victoires sur les ennemis de la sainte Eglise, de la justice et du bon ordre social, et si nos péchés n'en étaient cause, peut-être que Notre-Seigneur lui aurait continué plus longtemps la mission qu'il lui avait donnée, pour hâter le triomphe que nous attendrons peut-être longtemps. Comme vaillant capitaine de la milice de Notre-Seigneur, il reçoit aujourd'hui sa glorieuse retraite à la cour même du Roi des siècles et du Dieu de l'éternité, qu'il a tant aimé et si bien et loyalement servi.

Si la mort de M. Louis Veillot est pour lui-même un triomphe, vous ne devez pas vous attrister outre mesure, mademoiselle, de

vosre séparation ; vous avez droit vous-mêmes à une part du triomphe moral extrinsèque de votre digne et bien-aimé frère ; priez-le, au lieu de vous abandonner à l'affliction, d'obtenir de la divine bonté, de susciter un nouveau champion semblable à lui, en France, dans la presse, pour continuer sa grande mission. Oh ! que nous en avons besoin...

Je prends une part bien vive à votre si légitime douleur, et en union à Notre-Seigneur crucifié, je suis, mademoiselle, votre très humble et obéissant serviteur.

TH. GÉNIN,
I. frère de la Mission.

* *

Voici encore une lettre qui dira les sentiments du prêtre à l'endroit de l'illustre défunt :

Institution Saint-Jean-Baptiste de Bapaume (Pas-de-Calais.)

Mademoiselle,

J'ose à peine venir joindre mon humble voix à ce concert unanime de regrets qui ne peut manquer d'accueillir la douloureuse nouvelle que l'*Univers* nous apporte ce matin. Mais je suis prêtre, et je sais les incomparables services rendus par le grand catholique que nous pleurons à la sainte Eglise ; je sais le bien immense qu'il a fait à tant de prêtres français, à moi particulièrement, en nous serrant invinciblement autour de la Chaire de Pierre ; je sais comme il aimait les prêtres et jusqu'aux plus modestes, comme'il en parlait et comme il en écrivait ; enfin, je lui ai une dette personnelle de reconnaissance, et je ne puis oublier la munificence avec laquelle vous avez accueilli, mademoiselle, en son nom et au vôtre, la requête d'un pauvre curé, perdu au fond de l'Artois, qui travaillait à reconstruire son église.

Le bon Dieu a permis que le journal en deuil m'arrivât, ce matin, au moment où j'allais dire la sainte messe ; j'ai offert le saint sacrifice pour le repos de l'âme du grand athlète, de l'indomptable défenseur de Jésus-Christ et de son Eglise, pour l'ami de Pie IX, de Mgr Parisis et de tant d'autres grands évêques, hélas disparus ! Et je porterai longtemps à l'autel son souvenir, qui ne s'éteindra pas. J'ai la confiance que beaucoup de prêtres auront fait comme moi ; et m'a semblé, mademoiselle, que ce vous serait une consolation de le savoir. C'est à ce titre que je vous prie de me pardonner, si je me suis permis de vous écrire et de vous distraire de votre douleur.

Daignez agréer cette bien sincère expression de mes condoléances les plus respectueuses et me croire, mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

E. VASSEUR, prêtre.

Bapaume, le 8 avril 1883.

*
*
}

Un admirateur qui veut rester inconnu, apporte cet émouvant témoignage :

Monsieur,

Parmi les couronnes déposées hier sur le cercueil, il en était une venant d'un inconnu perdu dans la foule (fleurs naturelles et symboliques : lilas blanc, roses et pensées). Cet homme avait dû à votre illustre et bien-aimé maître une de ces émotions puissantes, salutaires et décisives, que connaissent bien tous ceux qui ont traversé les crises de l'âme. Après de longs mois passés dans les angoisses du doute, dans les tentations et les dangers du découragement, sur le bord même de l'abîme, il avait ouvert « *Le Parfum de Rome.* » Au cours de cette lecture, il avait senti son esprit s'élever, son cœur se dilater et s'épanouir ; il avait vu l'horizon s'agrandir peu à peu, et de magnifiques perspectives se révéler autour de lui ; il avait connu enfin « ces lumières qui vous ouvrent l'infini (1) » et, un jour secoué dans toutes les puissances de son être, il avait dû déposer le livre pour tomber à genoux et laisser un libre cours à ses sanglots. Larmes précieuses et bien-faisantes ! larmes de résurrection et de vie, qui font époque dans la vie d'un homme et qu'il ne saurait oublier ! — C'est pour ce bienfait, c'est pour ces lumières, c'est pour ces larmes de grâce que les fleurs d'hier voulaient dire : « Merci ! »

Ouvrir de nouveaux horizons, mettre ses lecteurs « au courant de la scène de ce monde, leur permettre d'en comprendre les péripéties, d'y démêler l'action de la main divine, et de pouvoir ainsi s'affermir dans l'amour de la justice et de la vérité, au milieu de ces terribles passages du mal qui font partout ailleurs fléchir la conscience et jusqu'à la raison (2),—n'était-ce pas là un des grands talents de celui que vous pleurez ? Et quel talent plus précieux aujourd'hui, alors que tant d'âmes, même parmi les plus chrétien-

(1) *Parfum de Rome*, liv. IV, 4.

(2) *Parfum de Rome*, liv. V.

nement élevées, sont si facilement enveloppées de ténèbres et pourraient s'appliquer le mot de David : « *Collocavit me is obscuris, sicut mortuos seculi ?* »

Aussi je ne doute pas que beaucoup des lecteurs de Louis Veillot n'aient éprouvé quelque chose d'analogue, et que l'inconnu reconnaissant n'ait été hier comme le représentant d'une nombreuse tribu.

Cet inconnu, c'est moi, vous l'avez compris, monsieur, et je vous communique ce renseignement parce que j'ai pensé qu'il vous ferait plaisir, et pour que vous puissiez l'utiliser si vous le jugez bon. Je vous prie seulement de me laisser vraiment inconnu, comme il convient.

* * *

S. Em. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, écrit à Mlle Elise Veillot :

Montesquiou-Volvestre, en cours de visites pastorales, 11 avril.

Mademoiselle,

Je tiens à payer un tribut d'hommages à la mémoire de votre regretté frère. D'autres ont déjà raconté en détail et loué publiquement les services de toute nature qui signalèrent sa longue carrière ; je me suis toujours plu à admirer par-dessus tout le zèle constant qu'il déploya dans la défense des intérêts de l'Eglise et pour assurer le triomphe de la vérité catholique.

Dans les occasions où il me fut donné de voir de près ce vaillant chrétien, et d'échanger avec cette nature d'élite des communications intimes, ce qui me ravit, plus que les incroyables ressources de son génie, plus que les nobles dévouements de son cœur, ce fut son désir immense de servir Dieu, de procurer sa gloire, et en présence des travaux de sa vie, des œuvres nombreuses qui doivent lui survivre, je n'hésite pas à dire que jamais homme ne réalisa plus pleinement une si haute ambition.

Aussi sa chère famille, ses amis dévoués, tous les catholiques qu'afflige cette perte, sont-ils en droit de penser que celui qui sur la terre se montra si intrépide à combattre les bons combats, a déjà reçu dans le ciel la couronne de justice que lui méritèrent ses glorieux labeurs.

Agrérez, mademoiselle, avec l'expression de ma vive condoléance, celle de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

FL., cardinal DESPREZ,
Archevêque de Toulouse.

Mgr l'évêque de Tulle écrit à M. Eugène Vuillot.

Evêché de Tulle,
Tulle, 11 avril.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je viens vous exprimer, à vous, à mademoiselle votre sœur, à votre famille et à toute la rédaction de *l'Univers* la part que je prends à votre deuil. Mais c'est plutôt notre deuil à tous, celui de la France et de l'Eglise, que votre illustre frère a servies pendant de longues années avec un talent, un dévouement et une vaillance incomparables.

Je m'unis aussi de tout cœur à vos prières pour cette grande âme, en espérant que Dieu ne tardera pas à le récompenser de ses mérites, puisque déjà tous les partis semblent s'unir pour lui rendre justice.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux comme de ma plus douloureuse sympathie.

† HENRI,
Evêque de Tulle.

*
*
*

Mgr l'évêque de Grenoble écrit à M. Eugène Vuillot :

Evêché de Grenoble,
Notre-Dame de l'Osier, 11 avril.

Cher monsieur Vuillot,

Je veux vous dire la part que j'ai prise à votre deuil, qui est celui de tous les amis de l'Eglise, dont votre frère était le défenseur intelligent, ardent et dévoué; jusqu'à quel point, seules les âmes passionnées pour le Maître de la vérité le savent.

J'ai connu et aimé beaucoup Louis Vuillot. Je me suis assis à sa table, et intimement j'ai pu conserver avec lui et sa noble sœur. C'est pourquoi, en ces jours de douleurs, je suis vôtre,

Tout à vous,

† JOSEPH-AMAND,
Evêque de Grenoble.

*
*
*

Le R. P. du Lac écrit à l'un des fils de M. Eugène Vuillot, Bernard, élève des jésuites.

Collège Ste-Marie Cantorbery, 10 avril 1883.

Cher enfant,

Je n'étais pas ce matin près de la dépouille de votre oncle, et je n'ai pu aller prier hier dans cette chambre où il m'a reçu plus

d'une fois avec bienveillance, avec un cœur dont j'aimais à parler ensuite devant ceux qui, ne le connaissant que par son génie toujours armé, ne voulaient voir en lui qu'un soldat.

J'ai souffert de cette absence, et je veux venir m'en consoler près de vous.

Je souffre de sa mort, et j'en souffrirai longtemps, comme tous les bons catholiques. Pauvre enfant, vous le comprenez déjà, mais vous comprendrez mieux plus tard en lisant les *Mélanges*, ce que c'était que l'homme que vous perdez. Votre oncle à vous,—de combien de catholiques, de prêtres, de religieux, n'a-t-il pas été, lui laïque, et le père dans la foi, et le maître à la guerre!

Un jour—c'est la première fois que je le vis,—il m'invita, sur la demande de Mme du Lac, à venir dépouiller avec lui, les reliques—je puis bien les nommer ainsi—de son vieil ami du Lac, de l'*Univers*. Entré dans cette froide petite chambre de l'hôtel du Bon la Fontaine, où avait vécu ce droit et courageux travailleur, il s'arrêta en ouvrant le premier tiroir, et, me montrant ces pauvres dépouilles de l'écrivain, tout ce qui restait de lui, il me dit avec un accent que je n'oublierai jamais: « Il avait tout sacrifié à la nécessité de secourir les siens, sa chère vocation de bénédictin et ce qu'il pouvait gagner chaque jour de son rude labeur: » Et nous sortîmes de cette chambre, silencieux, en nous serrant la main, comme deux soldats qui viennent de replier la petite tente d'un camarade quittée le matin pour aller se faire tuer à l'ennemi.

Je n'oublierai jamais ses bons yeux humides, son serrement de main si chaleureux, et cette allure résignée qui semblait dire: « Les rangs s'éclaircissent, à mon tour tout à l'heure. »

Cher enfant, le vôtre viendra bientôt, la famille de Veillot est une tribu catholique, et elle a désormais la gloire unique de pouvoir s'abriter sous un drapeau qui est sien et qui veut dire: Défense de l'Eglise. Vous ne chercherez pas ailleurs, votre place est marquée là. Mais l'avoir par droit de naissance, c'est peu, ce n'est pas même assez; vous le gagnerez par droit de conquête. J'y compte, votre cher grand homme y compte aussi et vous aidera du haut du ciel.

Quant à moi, placé près de vous dans ce collège de l'exil, je me sentais plus près de lui que lorsque j'habitais Paris dans la joie de travailler librement; frappés par la persécution, il me semblait qu'il pensait plus à nous, et je sais que je ne me trompais pas. Il va nous aider plus encore, là où il est, et nous obtiendra les grâces dont nous avons besoin.

Veillez offrir mon affectueux respect à monsieur votre père, et

à la famille de l'*Univers* dont j'étais un peu ; je vous bénis et vous embrasse du fond du cœur.

DU LAC.

*
*
*

Voici la lettre du R. P. Billot :

Saint-Marys college, 10 avril.

Mon cher Bernard,

J'aurai voulu vous écrire dès hier pour vous dire toute la part que je prends à votre deuil. J'ai toujours beaucoup admiré et beaucoup aimé votre grand oncle : je l'ai plus aimé encore depuis mon entrée dans la compagnie, car je le devais alors non plus seulement comme catholique, mais aussi comme jésuite. Nous ne saurions oublier le dévouement à toute épreuve de l'*Univers* pour nous : et l'*Univers* qui, Dieu merci, se continue et se continuera, était l'œuvre de M. Louis Veillot et vivait de son esprit.

Quelle leçon pour vous, mon cher Bernard, que cette grande vie d'un homme toujours dévoué avant tout, et quoi qu'il lui en pût coûter, à la cause de la sainte Eglise ! Il était du petit nombre et au premier rang de ceux qui n'ont jamais compris que la vérité amoindrie fût encore la vérité, et il a dû à cela sa meilleure gloire ici-bas, et depuis deux jours la meilleure part de son bonheur au ciel. Vous voudrez l'imiter, mon cher enfant, et vous nous reviendrez d'auprès de ce lit de mort plus décidé à faire au collège ce sans quoi, malgré toute votre bonne volonté, il vous serait impossible de continuer les traditions de votre famille.

J'ai dit ce matin la sainte messe pour notre cher mort, et j'y ai eu plus de consolation que de douleur. C'est si beau de mourir après une vie comme la sienne ! Bien des pères que je pourrais vous nommer, tous, j'en suis certain, en ont fait autant. Vos professeurs et vos surveillants m'ont tout particulièrement chargé d'être auprès de vous leur interprète, et de vous dire leur affection et leur reconnaissance pour celui que nous pleurons.

J'ose vous prier de présenter mes compliments de condoléance à monsieur votre père et à monsieur votre frère, que j'ai bien l'honneur de connaître un peu par l'*Univers*, et de croire vous-même, mon cher bon gros Bernard, à toute mon affection en Notre-Seigneur.

Votre professeur bien dévoué

GABRIEL BILLOT,
S. J.

Le R. P. dom Chamard, bénédictin de Solesmes, écrit à M. Arthur Loth :

PAX

Ligugé, ce 9 avril 1883.

Bien cher ami,

Encore que mon peu d'importance me conseille de garder le silence en présence des témoignages autrement autorisés qui s'élèvent déjà de toutes parts pour honorer la mémoire du grand catholique qui vient de quitter la terre; néanmoins, je sens le besoin de me faire l'écho de tous mes confrères dispersés de Ligugé et de vous prier de transmettre à M. Eugène Veillot et à mademoiselle sa sœur la part que nous prenons à leur douleur, qui est celle de toute la France catholique.

Il y a entre la mission de dom Guéranger, notre vénérable père, et celle de M. Louis Veillot, de telles relations créés par la divine Providence, qu'on ne peut aimer et pleurer l'un sans aimer et pleurer l'autre. Dom Guéranger a été suscité de Dieu pour briser les fers que le gallicanisme avait forgés à l'Eglise de France, et pour cela il employa les armes que lui fournit son incomparable science ecclésiastique. Par ses *Institutions liturgiques*, par l'*Année liturgique* et par sa *Monarchie pontificale*, il a réduit en poudre les trois forteresses derrière lesquelles les partisans du petit schisme se défendaient contre l'autorité du souverain Pontife. Les liturgies nouvelles, l'éloignement de l'esprit qui inspire l'Eglise romaine et les quatre articles de 1682 étaient à jamais condamnés par la vraie science, en attendant que le jugement solennel de l'Eglise les prohibât pour toujours. Louis Veillot a reçu, on peut le dire, a complété l'œuvre de Dom Guéranger. Les livres exercent une influence immense sans doute sur ceux-là même qui ne les lisent pas, par le moyen du courant de l'opinion que crée l'enthousiasme des lecteurs intelligents.

Toutefois, ce courant ne serait pas complet si des feuilles plus légères ne venaient achever par mille arguments divers les impressions favorables d'une lecture sérieuse. De notre temps, le journal opère cette transformation des idées : arme terrible, plus funeste qu'utile, mais qui n'en exerce pas moins, en certaines circonstances, un véritable apostolat. Louis Veillot le comprit, et Dieu lui donna tout ce qu'il fallait de talent et d'énergie, non-seulement pour terrasser les ennemis de l'Eglise, mais encore et surtout pour inoculer dans tous les esprits et tous les cœurs de

bonne volonté la sève catholique dont son âme était remplie. L'*Univers* devint l'organe de sa pensée dans toute la force de l'expression ; et il sut l'imprégner d'une telle chaleur surnaturelle, d'un tel enthousiasme catholique, que tous ses lecteurs s'éprouvèrent, sous son inspiration, de la plus noble des passions, je veux dire la passion de la *liberté* de l'Eglise.

Dom Guéranger ne cessait, dans ses discours, dans ses écrits, de répéter cette devise de saint Anselme, répétée de notre temps par Pie VI : " Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise." Louis Veillot la répéta pendant cinquante ans, sur tous les tons, aux quatre coins de l'univers.

Deux hommes ayant à ce point les mêmes aspirations ne pouvaient ne pas se comprendre, ne pas s'aimer. Qui ne sait dans quelle intimité ils ont vécu ! Avec quelle joie Solesmes ouvrait ses portes à l'illustre champion de la presse catholique ! Que de principes utiles, de pensées justes, de traits vengeurs, le rédacteur de l'*Univers* a puisés dans le trésor de l'Abbé de Solesmes !

Il fallait voir avec quelle modestie il recevait les enseignements de celui qu'il aimait à appeler le Maître de la vraie doctrine. Autant son regard de polémiste s'enflammait dès que la conversation le ramenait sur son terrain, autant il écoutait docilement comme un enfant, lorsque des questions théologiques ou autres se référant à la foi catholique se présentaient naturellement à la pensée, au courant de la conversation. Car, dans cette athlète, il y avait deux hommes : le lutteur, que rien n'épouvantait, et le disciple, que l'autorité trouvait toujours humble et soumis. Ce dernier côté de ce grand esprit a été le moins remarqué, et cependant il est assurément le plus remarquable.

Il est surtout une question vitale sur laquelle et maître et disciple s'entendaient à merveille : c'est celle du libéralisme sous toutes ses formes, depuis le libéralisme radical qui dénie à Dieu toute autorité sur la conscience humaine, jusqu'au libéralisme catholique qui, tout en reconnaissant en théorie le souverain domaine de Dieu sur sa créature, prétend que pratiquement il est meilleur, et tout au moins plus opportun, de ne pas froisser la liberté de l'homme dans la triple expression de sa pensée. Louis Veillot, comme dom Guéranger, voyait en cette théorie funeste la ruine du souverain pouvoir que Jésus-Christ, notre rédempteur, a mérité par son sang. Selon eux c'était détrôner Dieu pour lui substituer l'orgueil humain ; c'était livrer l'homme déchu aux entraînements de sa nature perverse, c'était conduire par un sentier plus ou moins direct l'homme à la barbarie et aux appétits de l'égoïsme.

La vie des deux défenseurs de l'Eglise fut tout entière consacrée à combattre le sophisme caché sous le mot de liberté. Ils y perdirent cette popularité vulgaire que l'on acquiert en flattant les passions de la populace et des esprits superficiels ; mais, par contre, ils méritèrent un jour la couronne de gloire qui s'attache au front de quiconque a défendu de toutes ses forces les intérêts compromis de Dieu et de la société. Les ennemis de l'Eglise ont associé ces deux noms dans leur commune haine ; les fidèles catholiques les unissent dans leur amour et leur admiration, bien qu'ils aient mérité l'un et l'autre à des titres divers et par des voies bien différentes.

Frère F. CHAMARD,
O. S. D.

*
* *

M. de Lorgeril, sénateur, écrit à M. Eugène Veillot :

Monsieur et cher ami,

Lorsqu'hier soir seulement j'appris la perte si douloureuse que le monde catholique vient de faire, il était trop tard pour que je pusse aller rendre mes devoirs au grand homme de bien, au grand écrivain que nous avons tant de raison de pleurer avec vous. Je m'empressai d'envoyer à mademoiselle votre sœur l'expression rapide des sentiments que j'éprouvais. Permettez-moi d'adresser aujourd'hui au digne frère de M. Louis Veillot, qui marche de si près sur de glorieuses traces, quelques mots non de consolation assurément, car on ne se console point d'un tel malheur, mais de condoléance et de résignation chrétiennes.

J'ai eu le bonheur de connaître monsieur votre frère et d'apprécier tout ce qu'il y avait de généreux, de véritablement supérieur dans cet admirable athlète du droit et de la raison, que l'on a souvent insulté mais jamais vaincu. Qui eût pu rivaliser avec cette verve puisant ses inspirations aux sources vives que le Christ nous a ouvertes ? Personne ne sut mieux que lui se servir de l'aiguillon qui excite et de la force qui renverse. Au premier rang dans la lutte, il ne s'arrêtait jamais devant aucun des obstacles dressés devant lui par la mauvaise foi, le doute ou la jalousie. Il a suivi la ligne droite d'un pas ferme et avec l'audace que donne la justice, la ténacité que donne la science, le dédain que donne l'élévation du caractère pour toutes les bassesses, les trahisons et les forfaitures.

Il n'est plus, mais son exemple reste, et c'est dans ses écrits qu'i-

ront chercher des modèles de raisonnement et de polémique ceux qui se sentiront appelés à défendre les grandes causes de la religion et de la vraie liberté. C'est là qu'il trouveront la saine doctrine et le bon sens armés de tous les traits les plus acérés et les plus irrésistibles.

Il a combattu avec vous, qui l'avez toujours imité par le talent, le dévouement et le courage, le bon combat de notre époque, grandissant avec le danger, se multipliant sur tous les points d'attaque et frappant de ces coups auxquels bon nombre de ses adversaires n'ont pu survivre.

Il a trouvé enfin la paix que le monde ne donne point, mais que Dieu réserve à ses vaillants défenseurs, qu'ils se servent de l'épée, de la parole ou de la plume.

Tout en pleurant sur un frère qui fut longtemps votre guide et votre compagnon d'armes et qui occupe comme vous une si haute place dans l'estime de tous les honnêtes gens, vous avez le droit certainement d'être bien rassuré sur le sort de l'éminent chrétien dont la vie a été si fructueusement employée.

Pour ma part, tout en priant pour lui du fond du cœur, je ne puis m'empêcher de lui demander des prières pour nous.

Veillez, monsieur et cher ami, offrir mes respectueux hommages à votre famille et particulièrement à mademoiselle votre sœur. Soyez aussi mon interprète auprès de vos excellents collaborateurs et agréez pour vous l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus sympathiques.

Vicomte de LORGERIL.

La Reignevais, près Matignon,
10 avril 1883.

*
*
*

M. P.-P. Mac-Swiney, qui fut lord-maire de Dublin en 1875 et présida en cette qualité aux fêtes du centenaire d'O'Connell, écrit à M. Godré :

J'apprends avec un extrême chagrin la triste nouvelle de la mort de mon bon et distingué ami, M. Louis Veillot, et je m'empresse de transmettre par vous l'expression de mon deuil profond et de mon ardente sympathie à sa famille, à ses amis, au milieu de leur désolation et de leur affliction. En tout temps, la perte d'un tel homme serait une grande calamité ; mais aujourd'hui que la religion et la morale sont attaquées de toutes parts, la disparition du grand et éloquent champion du christianisme doit être déplorée par tous les vrais catholiques et par tous les amis de l'humanité.

Notre devoir est maintenant de prier. Mes pauvres prières ne manqueront pas à celui que j'avais appris à admirer comme un grand Français et à respecter comme un vrai catholique.

*
*
*

S. Em. le cardinal Pitra écrit à M. Eugène Veillot :

Frascati, 10 mars 1883.

Cher monsieur Eugène,

Vous n'étiez que trop préparé dès longtemps à l'épreuve que Dieu vous impose, et pourtant le coup est douloureux, si j'en juge par la peine que j'éprouve à la distance où je suis et après de longues années passées loin de votre excellent frère. Dans ce lointain, l'isolement croissant est dur, et je ne puis voir sans douleur le vide qui s'élargit parmi ces vaillants amis, ces défenseurs de l'Eglise, si ardent et si nombreux il y a quelque trente années. Votre frère était à leur tête et nous aimait tous. Je le vois encore arrivant à Solesmes pour y écrire la première brochure pour la liberté de l'enseignement. Il avait le pressentiment que la campagne serait dure et vive, mais il partait alerte comme un soldat qui va pour la première fois au feu !

Chaque fois qu'il revenait au monastère, c'était une fête continue. Groupés autour de lui, nous l'aurions écouté tout le jour, de même qu'il ne se lassait pas d'assister à tous nos offices. Avec dom Guéranger, avec Louis Veillot et tant d'autres, tout cela est passé, et pourtant la lutte et les périls augmentent.

Mais votre frère nous a si bien prouvé que Dieu n'a rien de commun avec le système libéral et qu'il est un roi qui règne et gouverne en maître ! Confions-nous à sa sainte Providence. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Agréez, cher monsieur, pour vous, votre famille et vos collègues, mes condoléances et mes respects les plus dévoués.

† J.-B. card. PITRA,
év. de Frascati.

*
*
*

Mgr Stumpf, coadjuteur de Strasbourg, écrit à Mlle Veillot :

Evêché de Strasbourg,
Strasbourg, 11 avril.

Mademoiselle,

J'apprends par les journaux la bien douloureuse nouvelle de la mort de votre bien-aimé frère. C'est une perte irréparable pour

l'Eglise et la France catholique. Dieu l'a appelé à lui pour le récompenser de ses nobles travaux. Avec le grand apôtre, le cher défunt a pu dire avant de s'endormir dans le Seigneur: " J'ai combattu le bon combat; je vais recevoir la couronne du Ciel, que le Dieu de toute justice me donnera." Quelle consolation pour vous, mademoiselle, pour les vôtres, pour nous tous, qui avons aimé celui qui n'est plus!

Ce n'est pas seulement comme évêque et catholique que je sens le besoin de me joindre à ceux qui prennent part à votre si juste deuil. Celui que Dieu vient de rappeler à lui laisse dans mon cœur des souvenirs personnels ineffaçables. Que de délicieuses heures nous avons passées ensemble dans cette Rome qu'il aimait tant!

Il n'est plus! Mais son souvenir restera et l'histoire de la France catholique et littéraire inscrira son nom parmi ceux dont elle peut être le plus justement fière, pendant que nous qui avons eu le bonheur de le connaître dans la vie intime, lui garderons la mémoire si douce du cœur.

Veillez, Mademoiselle, être mon interprète auprès de monsieur votre frère Eugène, et de tous les vôtres, et croire à mon religieux et entier dévouement en Notre-Seigneur.

† P. PAUL,

Evêque de Césaropolis, Coadjuteur de Strasbourg.

* *

Mgr Jordany, ancien évêque de Fréjus et Toulon, écrit ce mot touchant à Mlle Veillot :

Infirmes, je recueille mes forces pour vous dire ma profonde douleur de la mort de Louis Veillot. Il a vaillamment combattu pour Dieu et son Eglise; à cette heure, Dieu l'a couronné.

† J.-H. JORDANY,

Ancien évêque de Fréjus et Toulon.

* *

Le R. P. abbé de Pontigny, écrit à M. Eugène Veillot :

Abbaye de Pontigny (Yonne),
Pontigny, 9 avril.

Monsieur,

Je viens, en mon nom et au nom de toute la communauté de Pontigny, vous offrir nos plus respectueuses et nos plus affec-

tueuses condoléances à l'occasion de la mort de votre vénéré et bien-aimé frère. Vous voudrez bien vous rendre l'interprète de nos sentiments près de Mlle Veillot, de Mme et de M. Pierron, que nous avons eu l'heureuse, mais trop rare occasion d'entretenir quelques instants, et, d'autre part, près de tous ces messieurs de l'*Univers*, votre autre famille bien aimée.

Nous ne prenons point seulement part à votre deuil, nous le ressentons avec vous. Est-ce que tous ceux qui sont appelés à combattre le bon combat, ne sont point de la famille de ce vaillant athlète, que l'on était toujours sûr de rencontrer sur le champ de bataille, quand il s'agissait de la cause de Dieu et des âmes ? Ah ! comme il nous manquerait dans nos jours difficiles, s'il ne nous avait laissé d'autres lui-même, héritiers de sa foi, de son talent et de son dévouement ! Il ne sera plus là pour les animer de sa parole et de son exemple, mais il leur a communiqué son esprit, et de ce monde meilleur où le Dieu qu'il a tant aimé l'appelle à la récompense, il continuera à les aider dans les luttes qu'ils auront à soutenir.

Pour nous, nous n'oublierons pas M. Louis Veillot ; nous avons prié pour lui en communauté, et pendant un an il sera recommandé chaque dimanche à la prière publique et à la messe de chaque semaine pour nos bienfaiteurs.

Veillez agréer, monsieur, les sentiments bien respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

F. BOYER.

*
* * *

Au nom du comité catholique de Paris, son secrétaire général écrit à M. Eugène Veillot :

Paris, 12 avril.

Monsieur,

Hier, dans sa première séance depuis la mort de votre illustre frère, le comité catholique de Paris s'est associé aux regrets si vifs et si justifiés que ce deuil inspire à tous les catholiques. Nous déplorons, comme eux, de voir disparaître un si vaillant champion de l'Eglise, un défenseur si dévoué des intérêts religieux ; mais nous nous souvenons aussi avec reconnaissance de l'appui sympathique que M. Louis Veillot n'a cessé de donner à

notre œuvre dès le premier jour, et nous ne pouvons oublier que nous lui devons le concours de ses plus chers collaborateurs.

Tels sont, monsieur, les sentiments que le comité m'a chargé de vous exprimer en son nom. Vous me permettrez d'y joindre mon humble, mais sincère hommage, et vous voudrez bien agréer la la nouvelle assurance de mon profond respect.

CAMILLE RÉMONT,
Secrétaire.

*
**

Le savant et éloquent écrivain, auquel les catholiques doivent *Voltaire, sa vie et ses œuvres* et l'histoire de *Saint Vincent de Paul*, M. l'abbé U. Ménard, chanoine de Poitiers, a adressé la lettre suivante à M. Eugène Veuillot :

Bien cher monsieur,

J'ai dû laisser passer les plus dignes, et c'est pourquoi je n'arrive qu'après beaucoup. Mais vous savez bien que j'ai été des premiers au rendez-vous de la douleur et de la prière. J'y étais si obligé ! Nul comme notre grand et cher mort ne m'a soutenu et encouragé dans mes travaux ; nul ne m'a plus loué, et une bienveillance dont la vérité seule, et pas du tout l'humilité, me force à confesser l'exagération. Sans atteindre à la vérité entière, ni répondre à tout le mérite, j'ai tâché souvent de le lui rendre, chez lui ou ailleurs ; mais je n'ai pu réussir à m'acquitter, et il me reste tout un arriéré que je ne puis plus solder qu'en souvenirs religieux et en prières. J'ai commencé et ne finirai plus.

Je n'ajouterai rien à toutes les consolations qui vous viennent de toutes parts ; mais permettez-moi de remercier Dieu avec vous de tout surcroît de talent, de zèle, d'habileté qu'il vous accorde depuis qu'il vous destine à remplacer l'irremplaçable ! Oh ! sa plume est bien dans son cercueil, et vous me reprocheriez de répéter ce que son amour fraternel m'a dit plus d'une fois, que la vôtre vaut la sienne. La sienne était unique ; mais la vôtre, retrempée dans la grâce et le devoir, a pris des qualités qui assurent à l'*Univers* sa grande et chère œuvre, une longue et glorieuse vie au service de Dieu et de la sainte Eglise.

Veillez offrir à votre admirable sœur, plus que jamais la "vierge veuve," mes plus respectueux et affectueux compliments. Si vraiment vous songez à écrire la vie de votre illustre frère,—et qui le ferait mieux que vous ?—personne, il me semble, n'est capable de vous aider comme elle. *Adjutorium simile sibi!*

Continuez, je vous prie, bien cher monsieur, de croire à tout mon respect et à tout mon dévouement.

U. MAYNARD.

Poitiers, 11 avril 1883.

*
*
*

M. Michel Loueneau écrit l'émouvante lettre qui suit :

Que d'autres louent en M. Veillot l'écrivain, que la presse entière, les mille voix de la renommée s'élèvent encore une fois pour saluer le journaliste de génie, nous portons plus loin et plus haut nos hommages. Nous estimons avant tout en lui le soldat de la vérité, le vaillant champion du droit, pour lequel il a livré de longs et douloureux combats. Honneur aux braves ! ils ne descendent pas en entier dans la tombe. En dehors même de ses immortelles espérances, devenues aujourd'hui sublimes réalités, Louis Veillot vivra, parce qu'il a chéri la justice et haï l'iniquité !

Il avait reçu un grand don : la foi. Il fut chrétien d'esprit et de cœur. Il jugea les hommes et les choses à la lumière transcendante et divine de l'Évangile, et eut par moment des intuitions et des accents de prophète. Son courage fut à la hauteur de ses convictions ; pendant plus de quarante ans, il lutta contre le double mal qui dévore le monde et la France : l'erreur et la corruption.

L'erreur, il la poursuivit sous toutes ses formes, dans toutes ses audaces, qu'elle affrontât le grand jour ou tentât de se dérober. Il la dénonça dans le livre de l'écolier, dans l'enseignement donné au jeune homme, dans le journal, dans les sciences, dans les lettres, dans la famille, dans la société. Il la reconnut et la poursuivit dans ces idées fausses, ces maximes détestables, compromis inavouables et honteux si communs aujourd'hui. Il la démasqua même sous cet aspect de modération et de sagesse qu'elle revêt parfois pour tromper des natures droites et bien intentionnées. S'il fut âpre au combat, c'est qu'il s'agissait d'intérêts primordiaux. Son regard embrassait un vaste horizon et découvrait de loin le danger. Il savait ce que le sophisme des mots amène de perturbations dans les idées et l'influence de celles-ci sur les faits. Il eut au plus haut degré la probité de l'intelligence, c'est une gloire plus rare que celle d'écrivain.

Il est mort avant le triomphe de la cause à laquelle il avait voué sa vie, laissant l'Église persécutée et la France au premier rang des persécutés. Sa dernière heure aurait pu être triste, mais le Christ qu'il pressait sur son cœur ne paraissait-il pas vaincu au

Calvaire, et cependant le ciel et la terre racontent ses victoires depuis dix huit cents ans, et les enregistreront jusqu'à la fin des siècles. Non, quand on résiste au mal, à la bassesse, au mensonge, on n'est jamais vaincu, la justice et la vérité ont toujours le dernier mot.

Dors en paix, vaillant soldat, ta journée a été bien remplie, tu vas recevoir du juste juge le salaire de tes travaux. Désormais à l'abri de nos vicissitudes, tu nous aideras d'une manière plus haute encore. Que ta prière fasse germer sur ta tombe des hommes de foi et de cœur, des talents généreux qui reprennent ta trace et se dévouent sans compter au service de l'Eglise, c'est-à-dire au salut des âmes, au bonheur de l'humanité, à la vraie civilisation, aux progrès féconds, à la gloire de la France.

MICHEL LOUENEAU.

* *

M. le comte de la Tour écrit à M. Eugène Vuillot :

Tréguier, 9 avril.

Mon cher ami, je suis près de vous, de cœur et d'âme, dans ces moments douloureux pour le frère, mais plein de consolation pour le chrétien. Les épreuves de notre cher Louis sont terminées ; il repose en paix et en gloire auprès du maître auquel il consacra sa vie, et au-devant duquel il est allé avec amour et foi.

D'autres grands esprits s'illustrent par le talent en vue des avantages humains ; Louis s'est illustré en sacrifiant ces avantages pour conquérir la vie éternelle. Il a légué à tous le meilleur et le plus noble des exemples, en dotant sa famille de la plus pure illustration.

Je vous serre la main avec une profonde et affectueuse condoléance.

Comte G. DE LA TOUR.

* *

M. le vicomte G. de Chaulnes écrivait d'Orléans à M. Eugène Vuillot :

Orléans, 9 avril.

Mon cher monsieur,

Avant de me rendre aux obsèques de votre vénéré et illustre frère, je tiens à m'associer à votre deuil et à celui de toute votre

famille. Il fut pour moi, avec Mgr Pie et Mgr de Ségur, un ami et un guide. Il a glorieusement défendu l'Eglise, et jouit en paix maintenant de la récompense due à ses services.

Veillez me rappeler au souvenir de toute la rédaction en deuil.

Agréer, chez monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux.

Vicomte G. DE CHAULNES.

..

M. le comte de Vilermont écrivait de Bruxelles à M. Eugène Veillot, le 8 avril :

Mon cher Veillot,

Mon affection pour vous, mon respect, ma reconnaissance affectueuse pour votre illustre et saint frère me font prendre une vive et douloureuse part à l'épreuve qui vous frappe.

Je prie Dieu de payer ma dette envers lui pour tout le bien que m'ont fait ses écrits, pour ses encouragements et ses bontés à mon égard, et je prie surtout la sainte fille que Dieu vient de m'enlever pour la placer dans sa gloire, de solliciter de son divin Epoux, pour vous tous, frères et sœurs, qui avez tant aimé ce grand serviteur de Dieu, toutes les grâces de résignation, de courage et d'abandon à la sainte volonté de Dieu qui vous sont si nécessaires.

Je suis de cœur avec vous et tout à vous.

Cte de VILLERMONT.

..

M. Charles Périn, l'illustre économiste chrétien, écrit à M. Eugène Veillot :

Ghlin, 10 avril.

M. Charles Périn prie M. Eugène Veillot d'agréer ses profondes condoléances à l'occasion de la mort du grand serviteur de l'Eglise dont les écrits depuis quarante ans, l'ont tant de fois édifié, entraîné et charmé, lui inspirant, comme à tant d'autres, l'ardent amour de la doctrine romaine et la haine vigoureuse de l'erreur libérale.

Il n'oubliera pas l'illustre défunt dans ses prières, tout en se disant que ses mérites les rendent sans doute inutiles.

*
* *

Le R. P. Monfat écrit de Paray-le-Monial à Mlle Veillot :

Paray-le-Monial, 14 avril 1883.

Mademoiselle,

Depuis le moment où l'*Univers* nous a appris la douloureuse nouvelle, je me suis tenu intimement uni à votre deuil, priant en silence pour le grand chrétien, et pour son incomparable sœur atteinte dans la plus profonde et la plus légitime affection.

Maintenant que les amis illustres, autorisés par le caractère, la position, les mérites vous ont prodigué des sympathies dignes de votre douleur, nous nous souvenons, nous, modestes religieux maristes, qu'il a glorifié notre fondateur ; je me souviens en particulier des témoignages dont j'ai été honoré par lui et par vous, mademoiselle, en plusieurs circonstances, et spécialement à Notre-Dame de Verdélais, pendant le carême de 1875 ; et je me regarde comme autorisé à venir déposer, en notre nom à tous, par votre cœur, mademoiselle, sur cette tombe si magnifiquement entourée, l'hommage de nos respectueuses condoléances.

Je me permets d'espérer que le lieu béni d'où j'ai l'honneur de vous les adresser, et que je remplis de nos regrets et de nos prières, sera un titre à vous en faire agréer l'expression.

Quelles consolations, mademoiselle, Dieu vous a ménagées par ces glorieuses funérailles ! Et combien nous lui en sommes tous reconnaissants !

Quels qu'aient été ses triomphes pendant sa vie, à lui dont le talent et le cœur ont tiré du néant et rendu si puissante la presse catholique, sa mort n'est-elle pas le plus éclatant ?

Tant de génies distingués et tant de nobles âmes, partis des camps les plus divers pour venir mêler leurs larmes sur son tombeau, quel incontestable, quel sublime hommage aux immenses progrès que nos croyances lui doivent sur la scène de la politique et du monde qu'on leur tenait dédaigneusement fermée !

Mais aussi la bienheureuse et indissoluble union de son nom avec la cause de Dieu nous donne l'assurance de l'accueil qu'il a reçu de son juge et de la belle place qui lui a été faite dans le bonheur où il nous attend. Là haut aussi, et mieux encore que celui qui le pleure, le cortège qui lui a fait triomphe « a eu l'air de famille » ; il s'était fait au ciel tant d'amis !

Daignez agréer, mademoiselle, l'assurance de ma respectueuse et très profonde sympathie en N. S. J. C. ressuscité.

A. MOFAT, S. M.
prov. lugd.

*
*
*

Lyon, 4, montée Saint-Barthélemy.

Le R. P. dom Gardereau, bénédictin de Solesmes, écrit à Mlle Elise Veillot :

Mademoiselle,

Permettez-moi de m'associer avec tant d'autres à votre si légitime douleur : laissez-moi croire que j'y ai des titres particuliers, à cause de l'amitié dont votre cher et incomparable défunt m'avait toujours honoré.

Il est allé recevoir la récompense de ses mérites, et notamment de sa double mission si généreusement, si heureusement remplie. La Providence lui avait donné ce caractère et ce talent hors ligne : d'une part, afin de stimuler l'inertie des défenseurs de la sainte cause, de leur apprendre à ne pas se renfermer dans le rôle timide et niais d'apologistes et de parler aux adversaires non avec la circonspection de l'accusé, mais avec la sévérité du juge et la fierté de l'athète ; d'autre part, il était suscité pour porter le coup mortel au voltairianisme, encore si triomphant, si superbe et si insolent quand Louis Veillot a paru sur la scène. A dater de sa polémique, le point d'honneur s'est trouvé retourné. Auparavant on n'osait guère s'avouer tout à fait catholique ; depuis on éprouve quelque honte à se dire ennemi de l'évangile et de la croix. Les faquins et les sots se sont vus flagellés à leur tour par le ridicule. Encore une fois jamais mission ne fut remplie d'une façon plus piquante que celle que Louis Veillot lui-même caractérisait en ces termes si modestes, mais si plaisants, quand on l'accusait d'usurper la fonction de l'évêque ou du prêtre : la sienne se bornait, disait-il, à faire la police du sanctuaire, pour en chasser les profanes et les chiens.

Dieu a voulu qu'il survécût trois ou quatre ans au plein accomplissement de cette double mission : après la tâche du soldat chrétien si bien remplie, Dieu voulait que le saint à son tour consommât la sienne. Ces dernières années n'ont été que sacrifice et amertume. Pour que le dessein de la Providence fût conduit à son dernier terme, il fallait que celui qui, dans sa vie active,

l'avait servi avec une si parfaite pureté d'intention et un si grand esprit de résignation et de foi, au milieu des épreuves les plus désolantes, les plus inattendues, se fit à lui-même, dans une vie toute de retraite et de mort anticipée, l'application la plus rigoureuse de ses principes d'abnégation et de renoncement chrétien.

Vous, mademoiselle, vous serez de moitié dans tous ses mérites devant Dieu. Il n'aurait rien pu faire sans un appui, il l'a trouvé en vous : vous avez pleinement sacrifié votre vie à la sienne.

Il est allé vous préparer la place dans le sein de Dieu ; à vous, à son digne frère, à tous ceux qui lui appartenaient par une étroite communion d'âme et de cœur. C'est dans la paix de ce séjour céleste que tous les liens du sang et de l'amitié trouveront une consommation parfaite ; dans le sein de Dieu tous en tous, qui vivant dans tous ses élus, les animera tous de sa propre vie ; tellement qu'il n'aient en lui qu'une seule âme et qu'un même cœur, et se sentent heureux de la félicité les uns des autres comme de leur propre bonheur. *Amen! Amen!*

Agrérez l'hommage de mes meilleurs et de mes plus respectueux sentiments en Celui qui est la résurrection et la vie.

FR.-EUG. GARDEREAU.

O. S. B.

Solesmes, 8 avril 1883.

..

M. le curé de Cosnac écrit à M. Auguste Roussel, cette lettre toute remplie des meilleures inspirations du cœur :

Cosnac, près Brive (Corrèze), 2 avril.

Monsieur le rédacteur,

Je n'ai pu lire sans une vive émotion le récit que vous faites des derniers moments, de la mort et des funérailles de l'illustre chrétien que regrette non-seulement la France, mais l'univers catholique.

On comprend, en lisant ces pages, que plusieurs fois j'ai arrosées de mes larmes, que cette mort a fait à votre cœur une plaie bien profonde qui saignera longtemps, qui peut-être ne se fermera jamais ici-bas ; et pourtant le concert unanimes d'éloges, d'admiration et de regrets qui de toute part se dirige vers le cher défunt, doit être pour vous et toute sa famille une douce consolation. C'est consolant aussi pour tous les gens de bien, au milieu des tristesses de l'heure présente, de voir le grand nombre de ceux

qui aiment, ou du moins savent estimer la vérité, la justice, le dévouement, et rendre hommage au vrai mérite.

Mais je voudrais que les nobles sentiments qui se sont manifestés en cette douloureuse circonstance eussent une expression plus sensible, plus ferme et plus durable, dans un monument élevé à la mémoire de l'homme illustre que la France et l'Eglise viennent de perdre, et aux frais de tous ceux qui lui doivent de la reconnaissance et qui ont pris part au deuil de la famille.

Quel est l'ami des lettres, le bon Français, le catholique, capable de dire qu'il ne doit rien à cet infatigable semeur de vérités, toujours revêtues de formes délicieuses et charmantes ? A ce vaillant champion de tous les droits, de toutes les saintes causes ? A cet esprit supérieur, d'une force prodigieuse, qui a certainement élevé le niveau intellectuel et moral, et de la plénitude duquel nous avons tous reçu plus ou moins ? A ce grand cœur, à ce caractère désintéressé, qui aurait pu tirer de sa plume tous les profits matériels, et qui a préféré affronter la pauvreté pour l'amour de la vérité et de la justice ?

Il faut qu'un mausolée, digne de lui, perpétue sa mémoire, et que sa famille, qu'il aurait pu et qu'il n'a pas voulu enrichir, n'ait pas à en supporter les frais.

Ouvrez une souscription dans les colonnes de l'*Univers*, elle sera bientôt couvertes de noms. Celui qui a tant donné et tant fait donner pour les bonnes œuvres est bien digne d'obtenir.

Si vous croyez devoir donner suite à ce projet, inscrivez-moi pour 10 francs. C'est l'obole du pauvre ; je hâterai de vous l'adresser, mais je n'ai pas la prétention de figurer en première ligne.

Daignez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression des sentiments respectueux et dévoués de votre humble serviteur.

V. BILIERE.

..

On nous pardonnera de citer encore cette lettre intime adressée à M. Auguste Roussel, par le supérieur général de cette société de Saint-Bertin, dont M. Louis Veillot, de son vivant, a célébré la féconde influence, ayant appris à la connaître par son grand ami, Mgr Parisis :

Saint-Omer, 12 avril 1883.

Mon bien cher Auguste,
Je vous ai envoyé le plus tôt possible le témoignage de ma

douloureuse sympathie. Aujourd'hui, je sens le besoin de vous dire combien je suis heureux des témoignages de respect et d'affection donnés au grand Louis, qui était bien pour notre siècle Louis le Grand. Oui, ses funérailles ont été un triomphe; elles ont prouvé qu'il n'avait rien perdu pour s'être retiré deux ans de la scène de ce monde. Il est resté grand aux yeux de tous ses contemporains, comme il sera grand au yeux de la postérité. Heureusement il n'y a qu'un Ignotus (1) au monde; mais il soulève l'indignation de tout ce qui est honnête.

Ma pensée première avait été d'aller à Paris pour assister aux funérailles de celui qui avait daigné être si bon pour nous, et de m'unir aux prières des siens. Je ne l'ai pas fait, je vous l'avoue, parce que cette démarche me paraissait une espèce de prétention que nous n'avons pas le droit d'avoir. Vous avez ravivé ce matin mon regret de n'avoir pas suivi l'impulsion de mon cœur. Je n'en étais pas moins près de vous, au milieu de tous ces catholiques qui honoraient la mémoire du champion de l'Eglise. Je demeure près de vous et des siens, priant pour l'âme du fils dévoué de l'Eglise, demandant à l'élu du Seigneur de bénir du haut du ciel cette Eglise qui lui est si chère et cette œuvre dont il reste le père.

Soyez, mon bien cher Auguste, le digne fils du père que vous pleurez, et croyez à l'affection de cet autre père, qui voudrait avoir pour vous aimer le cœur du premier.

Tout à vous en Notre-Seigneur.

E. MARIN.

..

M. l'abbé Douillet, curé-doyen de Corbie, écrit à M. Pierre Veillot :

Corbie, 13 avril.

Monsieur,

Je n'ai pas osé me mêler à ces personnages éminents qui de tous les horizons ont envoyé l'expression de leur douleur sur le cercueil de l'éminent écrivain que l'Eglise vient de perdre. Je crains cependant qu'en écoutant les sentiments de l'humilité la plus légitime, je ne paraisse indifférent; ce qui ne peut être, car je sais, moi aussi, ce que je dois à l'*Univers*, dont j'ai été le lecteur assidu

(1) Allusion à un article publié sous ce pseudonyme dans le *Figaro*.

depuis 1840, et plus d'une fois pour répondre à des critiques, j'ai dit que, si je valais quelque chose, si j'avais eu l'énergie de faire quelque bien, je le devais en grande partie à ce journal unique en son genre, et l'*Univers*, c'est la création de M. Louis Veillot. Vous voyez combien je m'associe de tout cœur à votre douleur. Je n'oublie pas, d'ailleurs, que le grand chrétien était un dévot de Sainte-Colette, qu'il est venu vénérer à Corbie, et je prie cette sainte de protéger et de soutenir dans la continuation de son œuvre ses légitimes héritiers et les dépositaires de ses pensées et de ses sentiments.

J'ai l'honneur d'être, etc...

L'abbé DOUILLET.

• * *

Une fille spirituelle de dom Guéranger, la vaillante abbesse de ce monastère de Sainte-Cécile, de Solesmes, où reffleurissent de nos jours toutes les traditions du moyen-âge, écrit à M. Auguste Roussel une lettre que nous croyons devoir publier, sans l'agrément de celle qui l'a écrite. Elle nous pardonnera de faire ainsi, en l'honneur de Louis Veillot, violence à son humilité.—*L'Univers*.

PAX

Abbaye de Sainte-Cécile, le 9 avril 1883.

Monsieur,

La rédaction de l'*Univers* forme, je le sais, une véritable famille : aussi, sans le mauvais état de ma santé, je me serais crue obligée de vous adresser quelques mots de sympathique condoléance dès la première nouvelle de votre deuil.

Mon retard n'est donc point, monsieur, de l'indifférence, et d'ailleurs, si j'ai fait surseoir l'expression de mes sentiments, nous avons appliqué, sans délai, les suffrages conventuels à l'âme du robuste chrétien qui vient de vous quitter. Le bon serviteur est entré dans la joie de son maître, et les épreuves sans nombre de son existence lui apparaissent maintenant comme ce *momentaneum et leve* dont parle saint Paul, qui opère un poids immense de gloire.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on voit disparaître de ce monde les âmes généreuses. M. Louis Veillot était de ce nombre, et l'une des rares individualités qui n'aient jamais fléchi les genoux devant Baal. Qu'elles deviennent clair-semées ces trempes dont la foi vivante et sans alliage repousse tous les compromis ! Sans doute, votre rédacteur en chef a traversé bien des

heures périlleuses et pleines d'angoisses ; tout paraissait à la veille de sombrer, mais c'était encore la résistance et la lutte, révélatrices de la vie. Il aurait peut-être moins supporté que vous ces heures étouffantes que nous traversons, dans lesquelles la pire torture est de se sentir encore au cœur quelque fierté chrétienne, dans l'intelligence quelques idées saines. Plus près de la vérité éternelle, il veillera sur vous tous, et vous donnera de poursuivre une tâche de plus en plus ingrate, mais de laquelle Dieu vous donne de vous acquitter pour l'encouragement, la force et le soulagement de tous les vrais enfants de l'Eglise.

Combien d'entre ces forts auraient été enlevés au milieu de cette nuit où nous sommes ! C'est peut-être parce que Dieu veut nous donner d'en sortir, qu'il constitue ainsi, dans son ciel, des avocats défendant cette cause auprès de Celui qui est toujours lui-même *interpellant pour nous*. Il n'y a plus pour nous aucune espérance humaine, et pourtant le salut n'est peut-être pas loin ; c'est peut-être dans ces holocaustes qu'il se trouve.

Veillez donc agréer, monsieur, dans cette douloureuse circonstance, comme dans le passé, l'hommage de mes meilleurs et plus dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

SŒUR CÉCILE J. BRUYÈRE,
Abbesse de Sainte-Cécile.

*
*

Mgr Tripepi, directeur du *Papato*, nous écrit de Rome :

Rome, 10 avril.

La rédaction du journal scientifique *Il Papato* prend la plus vive part à la douleur des illustres écrivains de l'*Univers* et de toute la presse catholique pour la perte de l'incomparable champion de la vérité et de la justice, M. Louis Veuillot, gloire immortelle des lettres et de l'Eglise.

Il fait les vœux les plus ardents pour que beaucoup d'autres marchent dans les voies glorieuses du grand et incomparable écrivain d'immortelle mémoire.

MGR TRIPEPI,
prélat domestique de Sa Sainteté,
directeur du journal *Il Popato*.

*
*

M. le marquis de Santa-Cruz télégraphie de Séville à M. Eugène Veuillot :

Séville, 14 avril, 7 h. 45 du soir.

Mon cœur partage votre deuil et celui de Mlle votre sœur au sujet de Louis Veillot, que je vénérerais avant de le connaître et que j'aimais plus encore depuis que j'ai eu la joie de l'embrasser à Séville.

Marquis DE SANTA-CRUZ.

*
*
*

Les lettres suivantes ont été adressées à M. Léon Aubineau. La première est écrite par un ancien magistrat :

Chaource (Aube), 11 avril.

Respectable et bon ami,

Je tiens, à l'occasion de la mort du rédacteur en chef de l'*Univers*, ce grand chrétien, votre vieil ami, à vous exprimer mes sentiments de condoléance, en vous priant de les présenter de ma part à M. Eugène Veillot et à toute la rédaction.

Vous rappelez-vous qu'à Troyes, il y a plus de quarante ans, vous me parliez déjà de Louis Veillot, de sa polémique incisive, ardente, sincère, de son courage et de son dévouement à l'Eglise ?

J'avais alors vingt ans ; ces souvenirs ne s'oublient pas. Je sentis mon cœur s'enflammer au récit des luttes qu'embrassait le champion de l'Eglise et du Christ ; dès lors j'aimai Louis Veillot, et, permettez-moi de vous le dire, je vous aimai vous-même, vous, son ami et son fidèle compagnon d'armes, et cette double affection, que j'ai conservée toute ma vie, je la garderai jusqu'à mon dernier soupir.

Dieu a fait à Louis Veillot cette grâce qu'étant depuis quelques années écarté du combat, ce fier lutteur est mort en paix, secouru par les sacrements, ces trésors de l'Eglise qu'il avait si bien servie, entouré des siens, en trêve même avec ses ennemis politiques, dont la plupart se sont honorés en proclamant en lui le grand écrivain et le défenseur intrépide de convictions sincères.

Sa mort a été digne de sa vie ; et le Christ, qu'il a tant aimé, et dont l'image vénérée repose sur son cœur, est déjà, au Ciel, je n'en puis douter, son éternelle récompense.

D. MARÉCHAUX.

*
*
*

Morée (diocèse de Blois), 9 avril.

Respectable monsieur,
Permettez à un pauvre curé de campagne de vous adresser, à

vous son fidèle collaborateur et ami, à tous ses frères d'armes si vaillants dans la sainte lutte, surtout à son très digne frère, habile et sage écrivain, auxiliaire prudent du défunt, à son aimable et dévoué sœur, mes sincères condoléances pour la grande perte que nous venons de faire en la personne du très illustre et admirable chevalier de son Auguste Dame, mère et souveraine, l'intrépide Eglise de Jésus-Christ.

Je suis un vieil et fidèle abonné du journal, pauvre curé-doyen rural de Morée, toujours lecteur assidu, parfois enthousiaste de l'*Univers*, admirant ses luttes courageuses et toutes ses œuvres pour la défense de l'Eglise catholique, saisissant toutes les occasions de venger l'honneur du journal et de son grand chef devant les libéraux qui, ne sachant pas le comprendre dans son beau caractère, l'attaquaient et le voulaient abaisser en ma présence.

Mais ce n'est pas l'heure de la louange. Vous et M. Roussel vous l'avez si bien dit, en attendant l'heure de la biographie de l'illustre et incomparable écrivain. J'ai ses œuvres, ses *Mélanges*, son journal, j'attends néanmoins avec quelque impatience l'histoire de cette belle vie.

Je me tais, l'heure est à la prière.

Hier, en recevant mon journal encadré de noir, j'ai bien vite soupçonné le deuil qui nous atteignait. Ayant déchiré la bande et par une simple lecture de quelques lignes confirmé mes alarmes, je suis tombé à genoux pour réciter un *De profundis* ; puis, ayant achevé la lecture de l'article de faire-part, j'allai bientôt chanter la grand'messe ; et ce matin encore, je n'ai point oublié notre grand mort au saint autel.

C'était le mieux que je pusse faire dans ma reconnaissance pour tout le bien qu'il a fait à la sainte-Eglise et par tous ses écrits, à votre très humble et ignoré serviteur en particulier.

A l'occasion de cette mort précieuse devant Dieu, couronnant si dignement une vie toute immolée aux grandes causes ; à l'intention de l'illustre défunt, je vous adresse une nouvelle petite aumône pour le centenaire de saint Benoit-Joseph.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur, les hommages de profond respect de votre très humble serviteur.

L. GAUTIER,
curé-doyen de Morée.

*
*
*

Laval, 9 avril 1883.

Très honoré monsieur,

Je viens de tremper de larmes les premières pages de l'*Univers*.

Je tiens à vous le dire, pour vous exprimer la part que je prends à votre douleur, à celle de la famille et de toute la rédaction. Je suis assurément l'un des plus vieux lecteurs abonnés et admirateurs du vénéré et bien-aimé défunt. Je me félicite d'avoir été constamment autour de moi, dans ma petite sphère, son ardent défenseur. C'est vous dire quelle douleur me cause sa mort. *Que la volonté de Dieu se fasse !* J'ai célébré ce matin la messe pour le cher défunt, et je vais continuer de prier. Lorsque vous jugerez à propos d'élever un monument digne de Louis Veuillot, comptez d'avance sur ma souscription.

MORICEAU,
Chanoine de Laval (Mayenne).

*
*

Bournainville (diocèse d'Evreux), 11 avril.

...La mort de M. Louis Veuillot a produit dans tout cœur catholique l'émotion d'un deuil de famille. Nous perdons le maître qui, pendant si longtemps, a été pour nous un fidèle interprète de la saine doctrine, qui a renversé les dernières murailles du gallicanisme et fait pénétrer dans tous nos rangs ce courant d'idées romaines qui font la force et l'unité du clergé français. A ce titre, il a droit à notre reconnaissance, et il y aurait ingratitude à ne pas dire bien haut ce que le prêtre a trouvé d'encouragements, de solides conseils, de lumineux enseignements dans les écrits de celui que l'on saluera comme le premier écrivain de notre siècle...

M. PORÉE,
curé de Bournainville.

*
*

Chambéry, 10 avril.

• Vénéré et cher monsieur,

Je vous écris à l'occasion de la perte regrettable et douloureuse que nous venons de faire. Quel admirable défenseur des bons principes Dieu nous a ravi ! Quel joûteur intrépide !

Quel *chevalier sans peur et sans reproche* de la plume ! Quel apologiste infatigable !

Le regretté M. Louis Veuillot a été comme l'*Augustin séculier* de notre époque. A la fin de sa noble carrière, il a pu dire comme le grand apôtre écrivait à Timothée (2o, c. IV, v. 7-8) : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita*

est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex: non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

Nous pouvons espérer que notre souverain rémunérateur a déjà récompensé tant de dévouement et de zèle ! Néanmoins j'appliquerai mes suffrages à cette grande âme et prierai—au moins pour attirer de plus abondantes bénédictions sur ceux qui continuent son œuvre et qui combattaient à ses côtés...

Je vous prie de présenter mes respectueux compliments de condoléances à M. Eugène Veillot et à MM. vos collaborateurs.

FARNIER,
Chanoine theoloyal.

*
*
*

Mgr l'évêque de Rodez écrit à M. Eugène Veillot :

Evêché de Rodez,
Rodez, 14 avril.

Cher monsieur Veillot,

J'étais en cours de visite pastorale quand j'ai appris la mort de votre regretté frère. A ma rentrée à Rodez, je m'empresse de vous envoyer la douloureuse expression de mes condoléances, pour la perte que vous venez de faire, et que la cause du bien fait avec vous.

M. Louis Veillot fut un grand écrivain, et ce qui est meilleur, un grand chrétien. Les nombreux services qu'il a rendus à l'Eglise ne sauraient être oubliés, et si parfois les ardeurs de la lutte lui ont créé des contradicteurs et des adversaires, tout le monde s'accordera à reconnaître le talent de premier ordre et la noblesse du caractère de ce grand champion de Dieu et de ses droits.

J'ai dit la messe pour lui ce matin, et je désire qu'à la paix de cette âme qui aima la vérité et la justice avec passion, le Consolateur suprême ajoute pour vous tous ce baume particulier que donnent aux plus cruelles blessures les saintes espérances de l'éternité.

Veillez agréer, cher monsieur Veillot, l'assurance de mes sentiments dévoués.

† ERNEST,
évêque de Rodez.

Le R. P. Sempé, supérieur des missionnaires de Notre-Dame de Lourdes, écrit à Mlle Elise Veillot :

Notre-Dame de Lourdes, le 14 avril.

Mademoiselle,

Souffrant moi-même, je viens tard vous dire la vive part que je prends à votre immense douleur. Dieu seul connaît ce que vous souffrez, lui qui a réuni dans votre cœur toutes les tendresses et tous les dévouements d'une sœur et d'une compagne, d'une fille et d'une mère envers un frère dont le cœur égalait le génie. La bonté du Seigneur a placé le remède à côté du mal, votre amour de la croix et de la sainte volonté de Dieu. Votre âme d'ailleurs le suit au Ciel par une invincible espérance.

Je vous prie, Mademoiselle, d'offrir à M. Eugène Veillot tous mes sentiments de douloureuse sympathie en lui envoyant les lignes ci-jointes, hommage des *Annales de Notre-Dame de Lourdes* à la mémoire du premier et du plus grand défenseur de la Grotte. Nos prières ne cesseront pas de longtemps pour cette âme bien-aimée.

Veillez agréer l'hommage de la vénération profonde avec laquelle je suis, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

SEMPÉ.

..

Voici l'article des *Annales* qui accompagnait la lettre du R. P. Sempé :

*Le 25e anniversaire de la 17e apparition et la mort de
M. Louis Veillot.*

Le samedi, 7 avril, fut célébré dans la basilique le 25e anniversaire de la 17e apparition de la sainte Vierge à la grotte. De deux à trois heures, le R. P. Duboé, missionnaire de l'Immaculée-Conception, racontait à un auditoire d'élite le prodige du cierge accompli en ce jour. Il expliquait pieusement le sens mystique de la flamme qui enveloppait les doigts de Bernadette sans les brûler ni les noircir.

En ce moment, à deux heures et demie du soir, s'éteignait ici-bas une lumière ardente qui avait jeté dans le monde et l'Eglise le plus brillant et le plus salubre éclat. M. Louis Veillot s'endormait doucement dans le Seigneur, au milieu des prières des siens, entre les bras d'un jésuite, son confesseur.

Il fut en nos jours une grande lumière. Ecrivain incomparable ; génie élevé, prompt et sûr, toujours dirigé par la foi ; âme de feu, passionnée pour le règne de Jésus-Christ et le triomphe de l'Eglise ; cœur d'une sensibilité exquise, qu'irritaient l'injustice et le scandale, en gardant des trésors de tendresse pour les personnes ; polémiste terrible aux ennemis de Dieu, Louis Veillot a été une des puissances de ce siècle. La domination que Pie IX exerça sur le monde entier et Joseph de Maistre sur les intelligences d'élite, le rédacteur en chef de l'*Univers* l'imposa à la presse et à tous ceux qui lisent.

Le grand écrivain fut aussi une lumière entre les mains de Notre-Dame de Lourdes. Amené à la grotte encore fermée, au moment où la lutte était la plus ardente entre les deux autorités ecclésiastique et civile, Louis Veillot fit connaître au monde, avec une modération et une force admirable, la sagesse patiente de l'Eglise et l'impudente imprudence de l'Etat.

La parole du journaliste chrétien porta jusqu'aux extrémités de la terre le grand événement qui venait de s'accomplir à Lourdes. Il fit ensuite promptement justice des mauvais plaisants qui voulaient jeter le ridicule sur ce fait divin.

Depuis ce jour, M. Louis Veillot n'a pas cessé de porter le plus vif intérêt à tout ce qui se faisait à la grotte. Honorant de son amitié les missionnaires, il leur donna, quand les *Annales* furent fondées, les conseils de son expérience et de sa profonde sagesse.

Plein de foi et de confiance en la Vierge immaculée de la grotte, il visita plusieurs fois en pieux pèlerin, lui demandant toutes les grâces, excepté celle de sa guérison.

“ Il a obtenu la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée ”
Le grand chrétien, le dévot serviteur de Marie, est parti pour les splendeurs éternelles au jour anniversaire du prodige du cierge. Ainsi Bernadette, cette angélique lumière, s'éteignait ici-bas le mercredi après Pâques, anniversaire ecclésiastique de la 17e apparition ; son père, le samedi 4 mars 1870, 12e anniversaire du dernier jour de la quinzaine des apparitions ; sa mère, le 8 décembre 1866, pendant qu'on chantait pour la première fois, à la Grotte, les vêpres de l'Immaculée-Conception ; Mgr Peyramale, le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la sainte Vierge, et Mgr Jourdan, le 16 juillet, en la fête du Mont-Carmel, au 24e anniversaire de la 18e apparition.

Il semble que la Vierge Immaculée se complait à appeler à elle ceux qui l'ont servie, aux jours bénis de ses chères solennités.

Les amis de Notre-Dame de Lourdes multiplieront leurs prières pour la grande âme de Louis Veillot.

(*Les Annales de Notre-Dame de Lourdes.*)

*
**

M. Léon Harmel écrit à M. Eugène Veillot :

Val-des-Bois, 14 avril 1883.

Monsieur,

Une indisposition qui me tient depuis dix jours m'a empêché de vous écrire plus tôt.

J'aurais voulu dès la première heure vous exprimer les sentiments de notre bon père et de tous les miens.

C'est, en effet, pour nous, un devoir d'étroite justice, de payer notre dette de reconnaissance sur la tombe de votre illustre frère qui nous a fait tant de bien par ses vaillants écrits.

Louis Veillot savait enflammer les âmes de ses lecteurs d'une noble passion pour l'Eglise et pour la vérité complète ; en même temps il éveillait dans leurs esprits la détestation de l'erreur et le mépris de la lâcheté, si commune dans ce siècle de compromissions.

Nous lisons l'*Univers* depuis plus de trente ans, c'est dire que nous avons beaucoup reçu de cette noble intelligence qui faisait rayonner la vérité et la faisait servir.

Quel beau caractère que celui de cet infatigable athlète que la violence ne pouvait abattre, que la flatterie ne pouvait séduire, que l'intérêt ne pouvait atteindre, que les applaudissements ne pouvaient corrompre !

Son nom était comme un cri de ralliement ; il était de ces hommes qu'il faut aimer ou haïr. Pas plus que l'Eglise, dont il était l'intrépide et spirituel défenseur, il ne rencontra jamais l'indifférence.

Son nom était une pierre de touche, il suffisait de le prononcer devant des inconnus pour savoir à l'instant même si on avait affaire à des catholiques aux convictions ardentes ou à des esprits atteints de l'erreur libérale.

Il est allé rejoindre ses maîtres et ses guides vénérés, l'immortelle Pie IX, dom Guéranger, le cardinal Gousset, et tant d'autres illustres et saints prélats qui ont inspiré ses combats, soutenu son courage, excité son ardeur.

La famille ouvrière du Val-des-Bois s'unit à moi : elle le fera d'une façon plus étroite encore vendredi prochain, au service qui

sera célébré pour le très regretté défunt. Louis Veillot est un enfant du peuple, tout son talent a été réellement mis au service du peuple : défendre les droits de Dieu n'est-ce pas défendre les droits des ouvriers ? Et ne voyons-nous pas ceux-ci foulés aux pieds quand ceux-là sont méconnus ?

C'est donc avec justice que les ouvriers chrétiens doivent honorer la mémoire de ce puissant lutteur. Il leur appartient par la naissance et par ses combats.

Recevez, monsieur, l'assurance de notre respect et de notre douloureuse sympathie.

LÉON HARMEL.

*
*

Notre ancien et cher collaborateur M. Chantrel écrit à M. Eugène Veillot :

Paris, 9 avril 1883.

Cher monsieur Eugène,

Vous n'avez pas besoin que je vous exprime les sentiments que le cruel événement de samedi m'inspire, et ma douloureuse sympathie pour le frère du grand chrétien que Dieu vient de rappeler à lui. Retenu au lit depuis six semaines par une longue maladie dont je n'entrevois pas encore la fin, j'ai la douleur de ne pouvoir joindre publiquement demain mes prières à celles de tant d'amis qu'avait le cher et grand défunt, et de ne pouvoir lui donner cette marque de l'affection que je lui portais. Il m'avait témoigné une amitié que je n'oublierai jamais, et dont je lui serai toujours reconnaissant.

Quel homme, quel chrétien perdu pour l'Eglise et pour la France ! Mais, comme vous le dites si bien, notre cher Louis Veillot n'est sorti de ce monde que pour aller à Dieu, il a maintenant la récompense : c'est une consolation au milieu de tant de douleur.

Agrérez, cher monsieur, l'expression de mes douloureuses sympathies et de celles de tous les miens.

J. CHANTREL.

*
*

M. le vicomte de Rodez-Bénavent écrit à M. Eugène Veillot :

Montpellier, 12 avril.

A Monsieur Eugène Veillot.

Monsieur,

La nouvelle de la mort de M. Louis Veillot a produit parmi les catholiques de Montpellier une douloureuse impression et provoqué de nombreux et profonds regrets.

Interprètes de leurs tristesses, et voulant donner à ce grand chrétien dont la France catholique pleure la perte un témoignage non équivoque de leurs sympathies, de leur admiration et de leur reconnaissance, le comité catholique de notre cité a, dans sa séance d'hier, décidé qu'un service religieux pour le repos de son âme serait célébré mercredi prochain, à 8 heures du matin, dans notre église catholique de Saint-Pierre.

C'est ainsi que le comité a pensé pouvoir honorer le mieux la mémoire de cet illustre mort.

Le président a l'honneur de vous en donner avis, monsieur, et vous prie de le transmettre aux membres de votre famille et aux vaillants écrivains de l'*Univers*.

Veillez, monsieur, agréer, avec l'expression de mes sentiments personnels de sympathiques et respectueuses condoléances, l'assurance de mes meilleurs souvenirs et de ma considération la plus distinguée.

Vic de RODEZ-BÉNAVENT,
Président du Comité catholique
de Montpellier.

* *

M. Amédée de Margerie, doyen la faculté catholique des lettres de Lille, écrit à M. Eugène Veillot :

Lille, 13 avril.

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement. Mais votre deuil, qui est celui de toute la France chrétienne et de toute l'Eglise, me dispense de la cérémonie d'une introduction. Je me permets de vous dire combien j'ai admiré et aimé, pendant près de quarante années, votre illustre frère, quel souvenir charmé j'ai conservé de la seule occasion que j'aie eu de passer quelques heures avec lui, quelle sympathie j'ai eue pour ses épreuves,

quelle gratitude je conserve de ses incomparables services à la bonne cause.

Tout a été dit sur cette plume merveilleuse, à laquelle les pires ennemis ne pouvaient refuser leur hommage, sur cette indomptable vaillance qui n'a jamais su ni reculer ni fléchir devant aucun péril. Mais je ne sais si on a assez connu les trésors de tendresse que contenait cette âme intrépide. Ils m'ont fait souvent penser à saint Jérôme, qui avait les mêmes délicatesses avec les mêmes vigueurs. Il y a, en particulier, dans *Çà et là* (si je ne me trompe) des pages à votre adresse que j'ai relues bien des fois, et jamais sans émotion, tant je les sentais vraies et tant elles étaient d'accord avec ce que j'éprouve moi-même en pensant à cette fraternité d'armes qui, autant que les liens du sang, m'unit à mon frère.

Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que de mon mieux je paye et payerai à votre illustre frère ma dette de reconnaissance en prières pour son âme. Il a aimé par-dessus toute chose le Christ et son Eglise; il a toujours combattu et souvent souffert pour Lui et pour Elle. Et vous avez tout lieu d'espérer qu'il a déjà entendu la parole: *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui*. Mais l'Eglise veut qu'on prie toujours pour les morts, et c'est un devoir auquel je ne manquerai pas.

Recevez, monsieur, avec l'expression de ma vive et douloureuse sympathie, celle de mes sentiments les plus distingués.

AMÉDÉE DE MARGERIE,
doyen de la faculté catholique des lettres.

*
*
*

Le R. P. dom Aimé Graux, bénédictin, qui fut autrefois de la société de Saint-Bertin et l'un des professeurs de M. Auguste Roussel, rédacteur à l'*Univers*, lui écrit :

PAX

Mon cher ami,

Si faible que soit ma voix dans l'immense concert de regrets et d'hommages qui se fait sur la tombe du grand défenseur de l'Eglise, je me sens pressé de venir vous apporter le tribut de ma profonde sympathie dans le deuil si poignant qui vient de frapper sa famille, ses amis et tous ceux qui aiment d'un véritable amour les nobles et saintes causes que M. Louis Veuillot a soutenues toute sa vie.

Mais dans ce deuil universel, je sens qu'après sa famille, — et

je dirais volontiers avec sa famille, — vous êtes atteint personnellement ; vous étiez si intimement uni à l'existence du grand écrivain, que le coup qui est venu la briser a dû vous déchirer bien cruellement.

Malgré ce brisement, quelle consolation et quel encouragement pour vous, mon cher ami, d'avoir connu, aimé et suivi de si près celui qui restera le maître et le modèle de tous ceux qui se sentiront le cœur de se dévouer à la défense de la même cause !

Vous vous rappelez sans doute, mon cher ami, quels généreux élans éveillaient parmi nous toutes les publications du grand polémiste catholique. Louis Veillot n'avait pas de milieu plus sympathique que celui dans lequel s'est formée notre jeunesse. Comme nos cœurs vibraient d'admiration pour son talent incomparable, d'enthousiasme pour les nobles causes dont il prenait la défense, et d'ardente sympathie pour ce caractère si généreux et si chevaleresque ! Il était si fier d'être le soldat de Dieu ; et sa plume était une si vaillante épée au service de tous les droits opprimés ! Que de fois, en présence des infamies que nous subissons, notre conscience soulevée s'est écriée : « Ah ! si Louis Veillot était encore là !... »

Ces souvenirs déjà lointains, auxquels je fais appel, forment pour nous une véritable auréole autour du nom de Louis Veillot. Et c'est dans ce sol si bien préparé, dans lequel tombaient comme des semences fécondes les nobles inspirations de l'illustre écrivain, que votre vocation — car c'en est une véritable — a germé sous le souffle de la Providence. N'était-il pas juste que Louis Veillot trouvât dans cette famille de Saint-Bertin, qui lui avait voué une si sincère admiration et un si profond attachement, un de ses plus fidèles disciples et l'un des héritiers de son œuvre ?

Recevez, mon cher ami, avec l'expression de ma douloureuse sympathie, l'assurance de mon tendre et respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

P. AIMÉ GRAUX,
O. S. B.

*
*
*

Monseigneur le duc de Madrid écrit à M. Eugène Veillot :

Venise 11 avril.

Mon cher monsieur Veillot,

Le coup qui vous frappe en vous enlevant votre frère a eu un douloureux retentissement dans mon cœur.

Je n'oublie pas que l'Espagne catholique et royaliste avait mérité les admirables plaidoyers du grand écrivain dont vous pleurez la perte ; elle en est fière, à juste titre, et je peux vous assurer qu'elle unit ses prières et ses regrets aux vôtres.

Soyez aussi l'interprète de ma douleur personnelle auprès de toute la famille du courageux défenseur des grandes causes, que Dieu vient d'appeler à soi, et croyez-moi, cher monsieur Veillot, votre bien affectionné.

CARLOS.

..

M. le comte de Bréda écrit à M. Eugène Veillot :

Bucharest, 12 avril, (grand hôtel du Boulevard).

Cher monsieur,

Je serai probablement parmi les derniers à venir vous dire la part que je prends à votre douleur ; mais vous savez d'avance que l'éloignement en cette cause et que je ne suis pas un des moins sensibles à la perte que vient de faire le monde catholique tout entier.

J'ai toujours admiré sans réserves M. Louis Veillot. Je n'ai jamais été de ceux qui auraient voulu retrancher quelque chose à ses hardiesses, adoucir sa verve ou modérer ses nobles et généreux emportements. Je m'honore aujourd'hui d'avoir été frappé (à Genève) pour m'être trop montré son partisan, et je considère que personne, de notre temps, n'a rendu autant de services que lui à la papauté.

Bien d'autres pourront en dire autant. Je puis ajouter que, lorsque j'ai eu l'honneur et le plaisir de le voir de près, notamment à Rome, pendant le concile, j'ai pu apprécier ses qualités aimables, et il m'a toujours montré une bienveillance dont je suis fier.

Veillez, je vous prie, mettre mes respectueux compliments de condoléance aux pieds de mademoiselle votre sœur ; veillez aussi parler de moi à M. Roussel, dont je devine et dont je partage les sentiments.

La mort d'un tel chrétien offre bien des consolations, mais on ne peut pas ne pas pleurer un frère tel que le vôtre ; croyez que je m'associe pleinement à vous, et agréez l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis votre dévoué serviteur.

BRÉDA.

Le R. P. Marcel, capucin, écrit à Mlle Elise Veuillot :

Saint-Louis de Péra (Constantinople), 9 avril.

Mademoiselle,

Je trouve ce soir dans les journaux de Constantinople la mort de votre regretté frère. Ai-je besoin de vous dire la part que je prends à votre douleur et à la douleur commune à tous les vrais catholiques ? Plus de la moitié de votre vie est morte avec le cher défunt, je sais toute la tendresse et le dévouement que vous aviez pour lui et pour son œuvre. Je ne peux m'empêcher de vous dire pourtant que je trouve que Dieu a été bon de rappeler son vaillant soldat à cette heure. C'est l'heure de la déroute humiliante ; il n'y a même plus de combat... Il a vu assez de nos combats. Il a vu assez de nos humiliations, les dernières devaient être épargnées à son grand cœur.

Je prierai pour lui, quoique j'aie la ferme conviction qu'il fait partie déjà de l'Eglise triomphante, il a tant aimé l'Eglise et lui a tant sacrifié ! Dieu d'ailleurs avait pris soin, comme pour ses grands serviteurs, de le purifier à la fin de sa vie par plus *d'un feu*—je le sais parce qu'il a bien voulu lui-même m'en dire quelque chose. — Pour nous donc les larmes, mais pour lui j'espère, dès aujourd'hui, la joie du bon serviteur qui a combattu le bon combat.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre serviteur
in Chr.,

F. MARCEL, Cap.

..

Le supérieur général des religieux de Sainte-Croix écrit à M. Eugène Veuillot :

N.-D. de Ste-Croix, à Neuilly-Paris, 16 avril.

Cher monsieur,

Embarqué à New-York sur l'*Amérique*, le 4 avril courant, c'est hier seulement, à mon arrivée à Paris, que j'ai appris la mort de M. Louis Veuillot. Depuis de longues années, votre illustre frère m'honorait de son amitié et de ses encouragements. Son grand cœur n'était-il pas le soutien et le défenseur des intérêts catholiques et en particulier de nos chères missions d'Amérique, où j'ai passé plus de quarante années aux Etats-Unis dans l'Indiana ? Apôtre par ses écrits comme le missionnaire par sa parole, il ne

portait pas seulement le plus vif intérêt à nos œuvres, il était pour elles une lumière et une force.

Les articles de l'*Univers*, traduits en anglais dans nos journaux et particulièrement dans nos modestes publications du *Scholastic* et de l'*Ave Maria*, ont puissamment contribué à l'évangélisation du nouveau monde. Peut-être suis-je le premier des plages transatlantiques, mais certainement je ne serai pas le seul à payer un légitime tribut d'admiration et de gratitude au grand chrétien et à l'éminent écrivain que Dieu vient de rappeler à lui.

Veillez agréer, cher monsieur, avec l'assurance de mon respect, l'expression de ma douloureuse sympathie.

ED. SORIN, c. s. c.
supérieur général.

*
*
*

M. le général Cathelineau écrit à M. Eugène Vuillot :

Ernemont, près Buchy (Seine-Inférieure),
16 avril.

Mon cher Eugène Vuillot,

A l'annonce du malheur qui vient d'atteindre tous les vrais catholiques, tous les vrais Français et vous en particulier, mon cher ami, je voulais vous envoyer l'expression de la douleur dont mon âme était saisie devant la perte de celui que j'avais toujours admiré, alors même que nous n'étions pas d'accord en politique ; mais qui bientôt devenait, pour moi, un véritable ami et un défenseur aussi dévoué que fidèle. Je crus plus convenable de laisser s'amoindrir votre cuisant chagrin au milieu de cette immense et sympathique démonstration de regrets et d'admiration si justement méritée par celui que nous pleurons tous.

Permettez-moi donc aujourd'hui, mon cher Eugène, de venir payer la dette sacrée que je dois à la mémoire de ce bouillant athlète qui, toujours sur la brèche, a trouvé assez de courage, d'énergie et de ressources pour consolider les murailles ébranlées, pour repousser des myriades d'ennemis et doubler le nombre et la vaillance de ceux que sa voix puissante attirait dans l'impérissable citadelle du Christ, toujours attaquée sans doute, mais que le vieux défenseur, en tombant, a pu entrevoir plus forte que jamais.

Au milieu de ses combats sans fin, son brûlant amour du triomphe de l'Eglise et de la patrie devait amener sa haute intelligence à découvrir l'étoile conduisant au véritable Sauveur.

Aussitôt Louis Veillot acclame le roi, et ce rude chrétien devient légitimiste.

Grand exemple que vous avez si fidèlement suivi et que nous ne devons jamais oublier. Et l'histoire dira, pour votre consolation et la gloire de votre nom, que Louis Veillot fut à notre époque l'adversaire le plus redoutable aux persécuteurs de l'Eglise et de nos libertés, de la France et de son roi.

Elle dira encore qu'il fut le plus bouillant apôtre de toute saine doctrine, l'ami le plus fidèle, le lutteur le plus intrépide, le martyr de sa foi et de ses espérances. Oui sa gloire est impérissable sur la terre, et son bonheur sera éternel près du Christ, dont il fut le vigoureux apôtre.

Si vous pleurez, mon cher ami, réjouissez-vous aussi dans le Seigneur, et croyez en mes vifs sentiments d'admiration, de regrets et d'espérance.

CATHELINÉAU.

* * *

M. Ch. Jacquier, le vaillant orateur catholique et royaliste, professeur à la faculté catholique de Lyon, écrit à M. Eugène Veillot :

Lyon, 8 avril.

Cher monsieur,

J'apprends par les journaux la mort de votre excellent frère. Je veux être des premiers à vous envoyer l'expression de ma respectueuse sympathie. Celui que vous pleurez avait eu pour moi une bienveillance que je n'oublierai jamais et que j'ai toujours considérée comme un encouragement et un honneur. Que de fois j'ai songé depuis à cette simplicité modeste, à ce regard pénétrant et fin qu'éclairait le soleil de l'esprit, et surtout à ce cœur si bon et si doux, dont tant de gens n'ont même pas soupçonné les trésors ! Il part pour le ciel riche des combats que, si vaillamment et si longtemps, il a soutenus pour la cause de Dieu et de son Eglise. Dieu lui réservait les couronnes pour ce monde meilleur où nul vent ne les flétrit. Elles doivent être bien nombreuses et bien belles !

Mais je comprends aussi tout le regret que cette disparition laisse après elle. C'est pourquoi je m'associe à votre deuil.

Veillez être mon interprète auprès de Mademoiselle votre sœur

et recevoir pour vous, cher monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

CH. JACQUIERT.

*
**

Ce billet, particulièrement touchant dans sa concision, a été adressé à Mlle Veillot :

Diocèse d'Orléans,
Orléans, 9 avril.

Mademoiselle,

Depuis quarante ans je le lis, je l'admire, je l'aime
Maintenant, avec vous, Mademoiselle, avec votre si belle famille, je pleure et je prie.

A NOTIN,
Curé de Saint-Aignan.

*
**

M. Gustave Théry, avocat, le vaillant défenseur des causes catholiques, écrit à M. Auguste Roussel :

Lille, 10 avril.

Mon cher monsieur,

Je tiens à vous dire toute la part que je prends à la perte immense que vient de faire l'*Univers*. Je ne saurais vous exprimer toute l'admiration que je professais pour le talent et le courage de M. Louis Veillot. Il représentait pour moi, non pas, comme on l'a dit fort sottement, l'homme qui frappe indistinctement sur les amis et les ennemis, mais le chrétien profondément soumis et dévoué à l'Eglise, toujours sur la brèche et toujours prêt, au prix même de son repos et de sa popularité, à combattre les faux amis et les pharisiens, plus nuisibles mille fois que les ennemis déclarés.

Veillez, je vous prie, témoigner à Mlle Veillot toute la part que je prends à l'épreuve si terrible que la Providence lui envoie, et me croire votre bien dévoué.

THÉRY.

*
**

M. Louis Chamillard, directeur du *Morbihannais* (ancien

Journal du Morbihan) et du *Courrier des Campagnes*, écrit à M. Auguste Roussel :

Lorient, le 9 avril.

Monsieur et cher confrère,

Le grand écrivain, le vaillant catholique n'est plus.

Permettez-nous de partager la douleur de sa famille, de ceux dont il fut le guide et l'ami.

Louis Veillot, catholique avec le Pape, fut aussi notre guide. Nous admirions son talent; ses luttes incessantes contre les ennemis de la foi reconfortaient les faibles: il était le général de cette armée d'écrivains catholiques soumise à l'autorité de l'Eglise. Son exemple les entraînait au combat.

Dieu l'a rappelé à lui pour lui donner les récompenses éternelles, mais le souvenir de cet écrivain incomparable ne s'effacera pas.

Vous continuerez, monsieur et cher confrère, avec vos collaborateurs, les traditions du maître. Bon courage et confiance. Veuillez exprimer à la famille et à la rédaction de l'*Univers* toute la part que prennent les rédacteurs du *Morbihannais* au coup qui les frappe. Que Dieu vous assiste!

Votre tout dévoué,

LOUIS CHAMAILLARD.

..

M. le curé de Saint-Cristophe, à Kerentrech-Lorient (Morbihan), écrit à M. Eugène Veillot :

Kerentrech-Lorient, 11 avril.

Très honoré monsieur,

Je m'unis aux catholiques du monde entier pour vous offrir le témoignage et l'expression de mes sympathiques condoléances dans le deuil qui vous accable et afflige l'Eglise. J'ai toujours admiré, toujours aimé votre très valeureux frère. Par ses écrits, il a fait un bien immense à mon âme. C'est lui qui, avec dom Guéranger, m'a préservé des damnables erreurs modernes, m'a fortifié dans la foi, m'a fait aimer l'Eglise dont il était le défenseur intrépide et passionné. J'avais pour lui une sorte de culte. Ce grand serviteur de Dieu est entré dans le vrai repos, qui est la gloire éternelle. C'est pour vous, très honoré monsieur, que l'apôtre saint Paul a écrit cette parole, qui bien des fois attira l'attention de votre illustre frère : *Nolite contristari sicut et cæteri*

qui spem non habent... Spem! L'espérance! Il ne nous est pas permis de douter du salut de cette âme d'élite, qui n'a recherché en ce monde que la glorification du roi Jésus et n'a combattu que pour l'extension de son règne.

L'Eglise militante regrette M. Louis Veillot et pleure sa disparition, parce qu'il était puissant dans le combat et fort dans l'amour; mais l'Eglise triomphante se réjouit de lui ouvrir les rangs de ses glorieuses phalanges, de le compter au nombre de ses couronnés et de le posséder à jamais.

Veillez agréer, très honoré monsieur, l'hommage de mes sentiments de respects, de vénération, d'affection et de dévouement en N.-S. J.-C.

Y.-MARIE SCHLIEBUSCH,
Chanoine honoraire, recteur de
Saint-Christophe.

*
**

S. Em. le cardinal Lavigerie écrit à Mlle Veillot :

Vicariat apostolique de Carthage et de la Tunisie,
Carthage, 11 avril.

Mademoiselle,

C'est seulement hier, mercredi, que l'*Univers* m'a apporté la douloureuse nouvelle. J'ai offert ce matin le saint sacrifice à Carthage pour celui que vous pleurez et que toute l'Eglise pleure avec vous. C'est ici, tout près de moi, que se trouve la tombe de son saint patron, ce grand saint Louis qui est mort en combattant la barbarie sauvage, comme votre illustre frère est mort en combattant une barbarie pire encore, la barbarie civilisée.

Je m'unis de loin à vos prières, je partage votre douleur, vos espérances, votre sainte joie, car tout se trouve réuni à ces moments suprêmes : la douleur, parce que cette séparation matérielle afflige et consterne la nature; les espérances, parce qu'il a courageusement servi le plus juste et le plus miséricordieux des maîtres; la joie de le voir entré dans la gloire, non-seulement du ciel, mais de la terre, car tous, même les ennemis, rendent hommage au grand écrivain catholique, dont la plume valait des armées.

Pour moi, qui ai souvent éprouvé sur une terre lointaine sa charité généreuse et la vôtre, mademoiselle, je me reprocherais de ne pas vous dire en ce moment quel souvenir reconnaissant j'ai conservé de ces sympathies. Je suis donc avec vous, en esprit,

aux pieds de cette croix et de ce cercueil. J'y répète avec confiance la divine promesse qu'il a voulu y inscrire lui-même et je me souviens aussi de celle que notre Seigneur a faite à ceux qui donnent en son nom.

C'est dans ces sentiments que j'ai l'honneur de rester, mademoiselle, votre très humble, très respectueux et très dévoué serviteur.

† CH. LAVIGERIE, cardinal.

..

M. le comte de Ségur-Lamoignon écrit à M. Eugène Veillot :

Méry-sur-Oise.

Je me fais un devoir de conscience et de cœur d'exprimer à M. Eugène Veillot le regret de n'avoir pu, à cause de mon absence de Paris, aller rendre un dernier hommage à l'illustre ami de Pie IX, du cardinal Pie, de dom Guéranger, de Mgr de Ségur, et de tous les grands catholiques dont il a été l'associé ou le chef.

Cte DE SÉGUR-LAMOIGNON.

..

Le sous-prieur de l'abbaye de Notre-Dame des Neiges écrit à M. Eugène Veillot une longue lettre dont nous détachons l'extrait suivant :

Notre-Dame des Neiges, près Saint-Laurent-les-Bains (Ardèche), 14 avril

Cher monsieur Eugène Veillot,

C'est au nom de toute la communauté de Notre-Dame des Neiges et en mon nom personnel que j'ai l'honneur de vous offrir, ainsi qu'à votre famille affligée et à toute la rédaction de *l'Univers*, l'hommage de sympathique condoléance pour la perte immense que vous venez de faire.

La nouvelle de la mort de votre saint et illustre frère est venue nous surprendre dans notre solitude comme un coup de foudre. Il est vrai que, depuis plusieurs années, une cruelle maladie le tenait éloigné des luttes de la presse ; mais on sentait qu'il était là, qu'il vous inspirait de son génie et de ses conseils. Sa présence morale vous soutenait et jetait un vif éclat sur la rédaction de *l'Univers*. Le bon Dieu nous enlève ce grand chrétien, cet admirable et intrépide lutteur, à l'heure même où le clergé, les moines et les religieux persécutés auraient eu un plus pressant besoin de

sa plume d'acier et de son indomptable courage pour soutenir notre cause et peut-être faire reculer les ennemis de l'Eglise.

Dans votre douleur, cher monsieur, vous devez être bien consolé en admirant ce concert unanime d'éloges qui s'élève de tous les partis à la mémoire de votre bien-aimé frère. Tous, amis et adversaires, chrétiens, indifférents et même impies le proclament à l'envie, non-seulement le premier littérateur, un grand écrivain, un polémiste de premier ordre, mais avant tout un illustre défenseur de toute cause catholique, l'homme à principe inébranlable, à la foi inflexible, qui ne souffre aucune concession, ce qui est bien rare de nos jours

F. MARIE-TROPHIME,
sous-prieur.

* *

M. Alexis Fay écrit de Rome à M. Eugène Veillot :

Rome, 13 avril.

Monsieur,

.....
Mgr Mermilled, que j'ai vu ici aujourd'hui, m'a chargé de vous dire que la mort de votre frère avait profondément impressionné le Saint-Père, les cardinaux, et toute la presse catholique de l'Italie. C'est là un hommage rendu à la mémoire de votre frère bien fait pour vous toucher, ainsi que tous ceux qui l'ont aimé.

Croyez, monsieur, aux sentiments de haute estime et de chrétienne sympathie de votre très humble et dévoué serviteur.

ALEXIS FAY.

* *

M. Jean Grange écrit à M. Eugène Veillot :

Saint-Paul, 15 avril 1883.

Monsieur,

Plusieurs prêtres du diocèse de Limoges veulent que je vous dise qu'ils ont prié et continueront de prier pour votre illustre frère, qu'ils regardent comme le laïque qui a le plus fait, sans contredit, pour l'Eglise et le clergé.

Permettez-moi d'ajouter que ces sentiments sont les miens.

JEAN GRANGE.

M. le curé de Langon (Gironde) écrit à Mlle Veillot :

...J'ai aimé passionnément Louis Veillot. Lecteur assidu de *l'Univers* pendant plus de trente ans, j'étais fier de compter parmi ces prêtres que quelques-uns appelaient les amis *fanatiques* du grand écrivain. Ce que j'ai été autrefois, ce que j'étais en 1870, à Rome, où j'eus l'honneur d'être reçu par vous, et plus tard à Pauillac et à Langon, où je vous ai vue à côté de l'illustre malade, affectueuse et pleine de sollicitude, je le suis encore et plus que jamais.

Je reconnais devoir à la lecture de *l'Univers* et des écrits de Louis Veillot les moments les plus doux de ma vie...

Je reconnais lui devoir mon ardent amour pour l'Eglise...

Comment ne l'aimerais-je pas et comment ne pleurerai-je pas sa mort ?...

C'est un des plus beaux souvenirs de mon existence d'avoir reçu à ma table, dans mon modeste presbytère, celui que j'ai toujours regardé comme un des plus grands hommes de ce siècle...

Pourquoi faut-il que sa forte plume, sa plume divine, ait été brisée dans un temps où elle aurait pu être si utile aux grandes causes ! Pourquoi faut-il qu'un si intrépide soldat du Christ ne combatte plus !...

Daignez agréer,

SALVIANI.

* *
*

M. le curé d'Occagnes (Ornes) écrit à Mlle Veillot :

Occagnes, 14 avril.

Mademoiselle,

.....
 Votre frère est mort ! mais non pas tout entier. Enfermé au tombeau, Jésus remuait encore Jérusalem. Du fond de son sépulcre, Louis Veillot parlera encore au monde. Il parlera par la voix des disciples qu'il a formés, par la voix de ses écrits, par la voix de ses œuvres, par la voix de ses vertus, et surtout par la grande voix de sa vie, toute composé d'un amour généreux pour Jésus Christ et son Eglise.

Qui dira tout le bien que ce grand mort a fait à nos âmes ? Il n'est pas besoin de se voir, de se parler pour s'entr'aimer. Je n'ai jamais eu la bonne fortune de rencontrer votre frère, mais je l'aimais de toute la force de mon âme. Grâce à Dieu, je ne

l'ai jamais entendu blâmer par les esprits inquiets et chagrins sans le défendre, jamais je ne l'ai entendu décrier sans éprouver au fond de mon cœur, un vif sentiment de pitié pour ses détracteurs. Oui, j'aimais Veillot, parce qu'il était grand, noble, généreux et désintéressé. C'était l'homme de Dieu, le défenseur du Christ, l'ami du Pape, l'appui de tous les malheureux, le protecteur de toutes les infortunes, le soutien de toutes les victimes. Oui, vraiment, ce grand mort a été l'ami de Dieu et de ses frères. Et cela pendant plus de quarante ans ! Quelle gloire pour lui, quel bonheur pour vous, mademoiselle ! Vous avez vu de vos yeux son triomphe dans la mort. Nous verrons tous la page glorieuse que la postérité lui tracera dans l'histoire de l'Eglise. Et maintenant, mademoiselle, que votre frère et notre ami triomphe aux cieux dans la gloire, je suis tenté de m'écrier avec l'apôtre : « *Gaudeamus omnes in Domino* ». Oui, vraiment, ne pleurons point, réjouissons-nous plutôt avec le serviteur fidèle, qui désormais soutiendra par ses prières et ses exemples ceux qui sont restés après lui dans cette vallée de larmes, pour combattre les ennemis de Dieu et de nos âmes.

Recevez, mademoiselle, l'expression de mes sentiments d'affection les plus vifs et les plus sincères.

H. FOYER,
Curé d'Occagnes.

*
* *

M. le comte de Salaberry écrit à M. Auguste Roussel :

Fossé, 15 avril.

Je ne veux pas attendre plus longtemps, mon cher ami, pour venir déposer sur la tombe de M. Louis Veillot mon modeste et reconnaissant souvenir. C'est à vous, qu'il avait associé de si près à sa vie, que je demanderai d'être mon interprète auprès de toute sa famille, dont je partage la vive douleur.

Mais quel adoucissement elle doit trouver dans ce concert unanime de regrets et de respects !

Les Philistins eux-mêmes n'ont pas résisté l'entraînement général et sont venus rendre hommage à ce grand guerrier enlevé du champ de bataille par suite des fatigues du combat. Tout en ne croyant sauver que leur maître dans l'art d'écrire et de traduire sa pensée, leur témoignage a parlé plus haut ; ils l'ont adressé au cœur généreux, au courage invincible, à l'homme de foi, qui n'a

jamais varié que pour défendre encore plus ardemment la justice et la vérité lorsqu'elles lui apparaissaient sous un jour plus complet.

C'est à cette œuvre qu'il a consacré ses forces : il aimait l'Eglise jusqu'au sacrifice suprême : par elle, il était devenu fort et puissant ; par lui, elle triomphe de tous les honneurs rendus à sa mémoire, et lorsque le serviteur aura présenté au maître le compte des dix marcs d'argent qui lui avaient été confiés, nul doute que le maître n'ait aussitôt récompensé la fidélité du serviteur.

Ce n'est donc pas sur lui qu'il faut pleurer, c'est nous seuls qu'il faut plaindre, nous, les catholiques, les enfants de l'Eglise, sa grande famille, à qui il ne reste plus qu'à méditer longuement et utilement les grands exemples que nous a laissés cet héroïque chrétien.

Veillez croire, mon cher ami, à mes sentiments les plus dévoués.

Comte de SALABERRY.

* * *

Le R. P. dom Gauthey, bénédictin, abbé de Sainte-Marie-Madeleine, à Marseille, écrit à M. Eugène Vuillot une lettre, dont suit un extrait :

Abbaye de Sainte-Marie-Madeleine.
Marseille, 12 avril 1883.

Cher monsieur,

.....
Nous l'aimions vraiment comme un frère et comme un père, nous l'admirions comme un puissant géant des grands et longs combats du Seigneur, nous le vénérions comme un confesseur de la foi orné des plus glorieuses cicatrices, et nous priions sans cesse pour lui au milieu de ses luttes. Nous ne connaissions pas plus que lui cette foi anodine, ces vérités diminuées, cette conciliation entre le bien et le mal, entre Jésus-Christ et Bélial, qui sont tant goûtées de la génération présente.

Nous l'avions salué comme un martyr lorsque seul, dans les temps mauvais, il avait résisté à l'iniquité couronnée et triomphante, et qu'il avait préféré mourir plutôt que de tenir la vérité captive et de ne pas la proclamer contre les cohortes de la révolution et de l'enfer. Il avait été écrasé, mais non vaincu, et il entendait, quelque temps après, de la bouche de l'invincible Pontife dont il avait défendu la dignité et l'indépendance, ces paroles

du Sauveur : « Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Oui, le royaume des cieux est maintenant à lui ; que Dieu en soit à jamais béni.

† FR. J. CHRISTOPHE GAUTHEY,
Abbé.

..

Un Alsacien exilé écrit à M. Eugène Vuillot cette lettre émouvante :

Monsieur le directeur,

Je viens, bien malgré moi, un des derniers pour vous dire combien votre grand deuil est partagé par l'Alsace catholique. Nous n'avons pas attendu jusqu'aujourd'hui pour payer auprès de Dieu notre dette envers votre grand défunt. Il a consacré à l'Alsace catholique quelques-unes de ces pages incomparables que le temps n'effacera point. Lorsqu'on nous imposa les frontières ensanglantées qui nous séparèrent de la France, il fallut un nouveau coup de violence pour nous séparer de l'*Univers*. On ne parvint cependant pas à nous en séparer tout entiers. Nous n'oublierons jamais ce que Louis Vuillot a fait pour nous dans les plus douloureuses années de notre histoire, en 1870, en 1871, en 1872. Nul ne nous avait mieux fait aimer la France en même temps que l'Eglise ; nul ne nous a mieux compris que celui qui a parlé un jour des Alsaciens exilés d'Alsace en France et de France en Alsace. Que Dieu donne à votre défunt la récompense des grands serviteurs de l'Eglise et de la patrie !

..

Mgr l'archevêque de Cashel, le vaillant Mgr Croke, écrit d'Irlande à M. Eugène Vuillot :

The Palace Thurles, 20 avril.

Mon cher monsieur Vuillot,

Il est juste que la catholique Irlande vienne s'associer à la perte douloureuse que vient d'éprouver l'Eglise par la mort de votre illustre frère. Son départ pour le Ciel laisse un vide difficile à combler ; car il était un homme comme il s'en rencontre peu dans un siècle.

Votre frère était l'un des journalistes du continent qui ont su comprendre la situation religieuse, politique et agraire de notre

malheureux pays, et par conséquent il s'est efforcé de défendre les justes aspirations de notre peuple au milieu de ses épreuves et de sa pauvreté. L'Irlande reconnaissante, en même temps qu'elle dépose, du moins en esprit, une couronne commémorative sur la tombe du regretté défunt, n'oubliera pas de faire monter vers le ciel ses plus ferventes prières pour le repos de son âme.

En Angleterre, on n'apprécie pas toujours les personnes et les choses au même point de vue qu'en Irlande. L'*Univers* laissera les journaux anglais comparer les « ouvriers » et les « chevaliers ». En Irlande, nous préférons souvent, quoi qu'en pense le *Tablet*, les mâles vertus et la noble franchise de l'ouvrier à tout ce qu'il y a de plus raffiné dans l'aristocratie, si cette politesse exquise n'est pas mise au service de la bonne cause.

Avec vous, mon cher monsieur Veillot, nous pleurons en votre frère un grand chrétien, un héroïque athlète de la foi, un illustre écrivain, le premier journaliste de notre siècle et un ami dévoué de notre pays. Le « maître » n'est plus ; mais ses disciples, l'*Univers* et la presse française continueront à nous aider de leur concours, parce qu'en défendant nos droits, ils combattront pour un peuple que rien ne saurait jamais détourner des sentiers de la vérité ; d'un peuple dont aucune mauvaise influence ne saurait jamais obscurcir la foi, ni refroidir l'amour pour Dieu, le Saint-Siège et la patrie.

Veillez agréer, mon cher monsieur Veillot, pour vous, votre excellente famille et votre admirable rédaction, les condoléances de l'Irlande catholique et les miennes.

† T. W. CROKE,
Archevêque de Cashel.

..

M. Eugène Veillot a reçu de Cracovie la lettre suivante :

Cracovie, 16 avril 1883.

Monsieur,

Permettez-moi de joindre mon humble voix à cette immense manifestation de tristesse que cause au monde catholique la mort de votre illustre frère et à cet hommage universel qu'on rend à son génie, à son grand caractère, à sa persévérance inébranlable dans la défense de la foi catholique attaquée aujourd'hui sur tous les points de l'Europe. Ce qui peut vous consoler un peu, monsieur, c'est que la mort a été pour lui l'heure du triomphe, car elle a montré quelle puissante armée il a réunie autour de

son drapeau dans tous les pays de l'Europe, quel respect et quelle admiration il a su inspirer même aux ennemis du catholicisme.

D'ailleurs, il n'est pas mort tout entier pour le monde, il laisse un organe animé de sa pensée et qui continuera sous votre direction sa mission salutaire.

Veillez agréer, avec mes condoléances, l'expression de la plus haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur.

JULES FALKOWSKI.

* *

M. l'abbé Sublon, vicaire général, écrit :

L'Univers n'a pas eu de plus ancien et de plus fidèle abonné que moi, ni Louis Veillot de plus sincère admirateur de son talent hors de pair et de son dévouement à la cause de Dieu et de l'Eglise.

* *

M. l'abbé Jeannin, camérier de Sa Sainteté, missionnaire apostolique, rédacteur de la *Semaine religieuse* de Besançon, écrit à Mlle Veillot :

J'offre à Mlle Veillot mes respectueuses condoléances. Grand admirateur de son illustre frère, je ne peux que m'attrister, avec les amis de l'Eglise, d'une perte si douloureuse.

En célébrant la sainte messe pour le repos de l'âme de l'incomparable polémiste, j'ai payé une dette de reconnaissance. Que Dieu console ceux qui restent et pleurent ici-bas ce fort en Israël !

* *

M. le vicomte Bernard de Maupas, camérier de Sa Sainteté, écrit à M. Eugène Veillot :

Tours, 18 avril.

Monsieur,

Je veux vous dire la part que je prends à votre immense douleur et la tristesse que me fait éprouver la mort de M. Louis Veillot. J'étais en voyage lorsque j'ai appris le coup qui vous avait frappé ; c'est pourquoi je ne vous ai pas encore envoyé l'expression de ma douloureuse sympathie et de mes sentiments de

condolérance. Monsieur votre frère était le plus grand journaliste de notre époque; et pendant le cours de sa noble et belle carrière, si bien remplie, il n'a jamais cessé de défendre vaillamment les intérêts de la sainte Eglise et de son auguste chef, auxquels il a toujours consacré son grand talent et sa haute intelligence.

Aujourd'hui l'illustre écrivain n'est plus, et la mort qui vient de vous ravir votre frère a enlevé aux catholiques leur noble défenseur, le vengeur du clergé persécuté, des moines et religieux indignement disséminés, et aux royalistes un de leurs plus fermes appuis

Une seule consolation vous reste, c'est le culte du souvenir de celui qui n'est plus et l'espérance de la récompense qu'il a obtenue du Dieu qu'il a toujours servi.

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

Vicomte BERNARD DE MAUPAS,
camérier de S. S. Léon XIII.

*
*
*

M. le chanoine Maunoury écrit à M. Eugène Veillot :

Sées, le 13 avril.

Monsieur,

Je lis avec une émotion profonde les témoignages d'admiration et de reconnaissance que l'on rend de toutes parts au grand chrétien que nous venons de perdre. Comme je suis peu de chose, j'hésitais à vous exprimer mes sentiments. Cependant, je vois plusieurs personnes distinguées se faire une question à laquelle je voudrais hasarder une réponse. Pourquoi Dieu nous a-t-il privés de ce vaillant homme au moment où nous avons tant besoin de son secours? Est-ce notre infidélité qui en est la cause? Peut-être. Mais autant qu'il est permis de le penser en considérant l'histoire, je crois que Dieu est attentif à persuader aux hommes que c'est lui seul qui soutient son Eglise. Il lui donne parfois de beaux talents et de grands courages qui la servent bien; puis il les écarte. Lorsqu'ils ont travaillé pendant quelque temps, il les appelle pour les récompenser, et il se charge de compléter leur œuvre: *complevit labores eorum*.

Votre illustre frère a travaillé pour Dieu avec un dévouement infatigable pendant un demi-siècle. La couronne du bon et fidèle serviteur était prête.

L'œuvre que Louis Veillot a commencée et poursuivie avec

la protection manifeste de Dieu, s'achèvera. Elle se continue par vous et ses amis avec quelque gloire. Soyons patient : quand le temps sera venu, Jésus-Christ montrera encore une fois au monde qu'il est le *Sauveur*.

Agréé, monsieur, l'expression de ma vive sympathie et de mes sentiments très respectueux.

A. MAUNOURY,
Chanoine.

*
*

Un service funèbre a été célébré à Lisbonne pour l'âme de M. Louis Veillot, par les soins de Mgr Pinto de Campos, qui écrit à M. Eugène Veillot :

Lisbonne, 17 avril.

Monsieur Eugène Veillot,

Veillot est mort ! Quoi de plus naturel que la mort d'un homme ? Ce qui pourtant n'est pas naturel, c'est que l'on oublie les actes admirables de sa vie, les services importants qu'il a rendus à Dieu, à la patrie et à l'humanité. Que M. Veillot ait rendu d'éclatants services à Dieu, à la patrie et à l'humanité, ses écrits immortels le démontrent éloquemment.

Comme catholique, je ne pouvais rester indifférent à cette perte irréparable. Je n'avais pas l'honneur d'être personnellement connu de M. Louis Veillot, que je n'ai vu qu'une fois à Rome, pendant le concile du Vatican. Ce fut là une des périodes les plus remarquables de sa vie.....

Lisbonne, ce 17 avril 1883.

Mgr PINTO DE CAMPOS,
Prélat référendaire de S. S., et
ancien député du Brésil.

*
*

M. le curé de Montlhéry (diocèse de Versailles) écrit à M. Eugène Veillot :

10 avril.

Monsieur,

Ne pouvant assister aux obsèques de M. Louis Veillot, je tiens à vous envoyer l'expression de ma très douloureuse sympathie.

Je n'oublierai jamais le bien que m'ont fait les articles si catholiques et si français du vaillant lutteur qui n'est plus. Je n'oublierai jamais non plus les conversations si pleines d'esprit, et surtout si pleines de foi, qu'il m'a été donné d'entendre dans plusieurs maisons de Versailles, où j'ai eu la bonne fortune de rencontrer M. Louis Veillot en 1871.

A. GAYTEUR, curé de Montlhéry.

* *

M. J. Russel écrit de Hollande, à M. Eugène Veillot :

Très vénéré Monsieur,

Si quelque baume peut cicatriser la profonde blessure faite en votre cœur par la mort de votre illustre frère, ce sont bien les innombrables preuves d'affection qui, de tous côtés, vous arrivent.

Louis Veillot n'est plus, mais sa mémoire bénie et ses immortelles œuvres restent. Il fut le défenseur infatigable de Pie IX. C'est à ce saint Pontife qu'il est réuni, pour ceindre la couronne qu'il a si glorieusement conquise.

Votre bien dévoué serviteur,

J. RUSSEL.

16 avril 1883.

* *

M. Lenain-Proyart, l'un des vaillants catholiques de l'Aisne, écrit à Mlle Veillot :

Mademoiselle,

Abonné à l'*Univers* depuis bientôt quarante ans (j'en ai cinquante-huit), je n'ai pas cessé un instant, pendant cette longue période si féconde en événements et en péripéties de tout genre, d'être uni, par les sentiments de la plus vive admiration et de la plus entière sympathie, à l'illustre défunt qui vous touche de si près et que pleurent avec vous tous les catholiques de notre temps dignes de ce nom et qui ont pris une part tant soit peu active aux luttes de l'Eglise.....

J. LENAIN.

Le Nouvion-Thiérache (Aisne), 11 avril.

L. P. Reynaud, oblat de Marie, écrit à Mlle Veillot, une lettre dont suit un extrait :

Le Dorat, 11 avril.

Mademoiselle,

.....Vous savez mon admiration pour les talents incomparables et pour les merveilleuses vertus de votre illustre frère. Vous savez mon amour reconnaissant pour ses généreuses bontés.

Pauvre, petit, sans nom et sans mérites, je l'ai vu me recevoir avec bienveillance, m'entretenir avec le dévouement le plus affectueux et trouver du temps pour consolider, par des précieuses lignes, le grand bien que ses conseils amis m'avaient fait.

Son souvenir impérissable nous gardera les résolutions viriles, la patience courageuse, le zèle intrépide et désintéressé, la bénignité suave, simple, j'oserai même dire naïve, que ses exemples, ses enseignements et ses conseils nous ont si magnifiquement inspirés.

Amis et ennemis célèbrent de concert ses mérites et sa gloire... et Dieu, dont il fut l'héroïque soldat en même temps que le serviteur inviolablement fidèle, l'a fait entrer dans ses joies pour l'éternité !

Votre très humble et tout dévoué,

L. REYNAUD, Oblat de Marie.

*
*

Un vicaire de Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais) écrit à M. Auguste Roussel :

Bien cher ami,

J'appartiens à la foule des admirateurs de Louis Veillot: la foule doit se taire aussi longtemps que parlent les amis; c'est pourquoi j'ai attendu jusqu'à ce moment pour déposer sur la tombe qui vient de se fermer l'humble tribut de mes hommages. C'est une bien petite fleur que j'apporte sur ce cercueil; mais quel cercueil a reçu plus de fleurs? Jamais, non jamais, mort n'a ressemblé plus à un triomphe. C'est qu'il y avait quelque chose de si grand, de si beau, de si passionnant dans l'âme qui vient de retourner à Dieu !

Ce courage entier, inconnu désormais à notre époque, cette mâle énergie, bien au-dessus de notre siècle, dans la défense de la grande et sainte cause de Jésus-Christ et de son Eglise, on se sent incapable d'imiter tout cela, et voilà pourquoi on admire

davantage. On sait bien ce que pourrait encore à cette heure un tel courage, et on pleure plus amèrement.

Quelle leçon que cet homme sortant des rangs du peuple, éclairé tout à coup par la grâce, et avec sa seule plume faisant peur aux grands de la terre, refusant dédaigneusement leurs présents pour servir jusqu'à la mort la cause de Dieu, parce qu'il savait qu'elle était la vraie ! Oui, c'est un grand exemple. Fasse le Ciel qu'il ne soit pas perdu pour nous !

Je vous serre affectueusement la main.

HENRI DEBOUT, prêtre.

*
*

M. le comte de Sabran-Pontevès écrit à M. Eugène Veillot :

Château de Camanon, 21 avril 1883.

Cher monsieur Veillot,

Laissez-moi vous féliciter maintenant du magnifique triomphe d'outre-tombe que remporte chaque jour votre illustre frère dans les pages de *l'Univers*.

Jamais roi ni prince ne vit un tel concours autour de sa mémoire, et ne fut loué en termes si sincères ni plus éclatants.

L'expression universelle de ce deuil est un grand événement ; et sa signification principale est à mes yeux *l'acquiescement* de la conscience publique chrétienne à la pensée doctrinale de votre grand défunt. La tombe de Louis Veillot est définitivement *victorieuse*. On aura regimbé contre le *vivant*. Et maintenant voici qu'on se lève pour acclamer le *mort* et confesser sur son cercueil la *vérité tout entière*.

On est ému en lisant la plupart de ces lettres sacerdotales. Elles pleurent celui dont les incomparables pages entretenaient dans tout presbytère *la fertilité et la joie* du service de Notre-Seigneur, avec le culte ardent de la Chaire de Pierre.

Et les laïques, que ne lui doivent-ils pas ? Il les a entraînés, ralliés, armés. Il leur a appris à affronter l'ennemi et à le battre avec ses armes. Il a complètement détruit parmi eux le *respect humain* de la doctrine *romaine*, cette ivraie *gallicane* et *libérale*. Nous lui devons l'enthousiasme de Rome et la dévotion au Pape. On célèbre le roi du journalisme, le prince de la doctrine, le maître de la plume, l'honneur des lettres. Que sais-je ? On peut épuiser tous les titres au service de sa louange... On doit aussi saluer le prophète... A l'instar de Joseph de Maistre, il a vu de haut et de loin. Il a jugé et il a prédit. Dans le *pays des consé-*

quences (comme on a appelé la France), on se rit toujours des *prémises*, c'est ce qu'on a longtemps fait. Mais voici que les *conséquences* se déroulent à l'envie, et jamais nous ne fûmes à l'heure d'un plus grand flot. Aussi beaucoup d'entre eux qui avaient branlé la tête, viennent maintenant couronner ce mort illustre avec les anciens fidèles et les vieux fervents.

Vous êtes, cher monsieur Veillot, l'héritier du maître, vous serez son continuateur, car vous êtes son *jumeau* par la foi romaine, la vaillance du cœur et des grandes luttes. Vous possédez le haut jugement, l'imperturbable bon sens du grand écrivain.

Mais il faut qu'un durable monument immortalise désormais la figure disparue de celui qui fut pendant quarante ans l'héroïque champion de la papauté, le premier soldat de l'Eglise et le vengeur par excellence des droits de Dieu.

Recevez, cher monsieur Veillot, l'assurance de mes bien affectueux sentiments.

Comte DE SABRAN-PONTEVÈS.

*
**

M. de Robertet écrit de Constantinople à M. Eugène Veillot :

Péra, 19 avril.

Monsieur,

L'Orient catholique a perdu en la personne de monsieur votre frère son plus énergique et son plus éloquent défenseur. Si la France a conservé en Orient l'amitié des populations catholiques, si elle y a maintenu sa traditionnelle et bienfaisante influence religieuse et civilisatrice, malgré les honteuses défaillances de ses gouvernements, elle le doit surtout à la vaillance et au courage de l'*Univers*, aux glorieux combats qu'il n'a cessé de livrer en faveur des Arméniens persécutés et spoliés, à la protection efficace qu'il accordait à nos Missions françaises. L'opinion publique, éclairée par lui, soulevée par son indignation éloquente, a empêché les ennemis du catholicisme oriental de parvenir au but inique qu'ils poursuivaient. Notre deuil est immense et d'autant plus sincère que l'avenir de l'Orient catholique est toujours inquiétant à raison de la perfidie et de l'improbité de la diplomatie européenne; mais l'*Univers*, fidèle aux traditions de son illustre fondateur, survit à M. Louis Veillot, et nous conservera

sa protection, son énergie et son influence si efficace sur les hommes de biens, de foi et d'action.

Agrérez, etc.

C. R. ROBERTET.

*
**

M. Ch. Destombes, curé-doyen de Lannoy, écrit à Mlle Veuillot :

Lecteur de l'*Univers* depuis 1847, j'ai toujours admiré le grand écrivain, mais surtout l'intrépide et indomptable défenseur de l'Eglise, de la vérité, l'ami le plus dévoué de toutes ces saintes causes... A lui nos larmes et nos prières. Louis Veuillot aura une belle page dans l'histoire de la sainte Eglise de Dieu.

CH. DESTOMBES,
curé-doyen de Lannoy.

*
**

M. Firmin Plé écrit à M. Eugène Veuillot :

Monsieur,

Quel magnifique concert d'admiration et quel précieux tribut d'hommages sur la tombe du grand athlète de la vérité, et comme dans votre deuil vous devez ressentir une consolante fierté !

Qui eût dit qu'au jour de ses funérailles, après un silence de plusieurs années, Louis Veuillot aurait réuni une cohorte aussi serrée d'amis et de disciples ? Qui eût dit que le contempteur de toutes les idées en cours dans ce temps de positivisme glacial aurait recueilli une aussi abondante moisson de sympathie ? Il avait méprisé la terre, et il s'est fait que la terre lui a rendu justice. Dieu lui ménageait cette récompense terrestre, en même temps qu'il le recevait dans la béatitude de sa gloire. La mort de votre bien-aimé frère a été le triomphe de sa vie.

C'était bien le bon combat qu'il combattait. Sans se laisser décourager par les épreuves qui ne lui ont pas été épargnées, il a lutté un demi-siècle, et ses ennemis rendent hommage à la fermeté inébranlable de sa foi. Pourquoi n'a-t-il jamais ni cédé ni fléchi ? C'est que cette foi était dans son cœur plus encore que dans son intelligence : c'est qu'il aimait mieux encore qu'il ne voyait la vérité. Et cet amour lui inspirait, à l'égard de l'erreur mitigée comme de l'erreur absolue, cette haine salutaire et féconde qui ne transige pas.

Il ne portait qu'un drapeau, celui sur lequel sont inscrits les droits de Dieu : il l'a défendu pied à pied, et parfois seul contre tout et tous. Qui oserait prétendre aujourd'hui qu'il se laissait emporter outre mesure par son zèle et son ardeur ? Quel bien ont fait ou plutôt quel mal ont évité les *opportunistes* religieux ? Ne touchons-nous point le fond de l'abîme, ainsi qu'il l'a prophétisé ? Ne devient-il pas chaque jour plus évident qu'il n'y a de salut que dans Rome ?

Entouré de la légion vaillante de l'*Univers*, vous continuerez l'œuvre de votre illustre frère, monsieur, et je ne doute pas que Dieu ne vous accorde la victoire définitive, qui sera tout à la fois le triomphe de la vérité et le relèvement de notre malheureuse France.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de ma respectueuse et bien sincère condoléance.

FIRMIN PLÉ

Paris, le 22 avril 1883.

*
**

M. le docteur Guillerin écrit à M. Eugène Vuillot :

Mon cher monsieur,

Il est des tombes qui parlent éloquemment ; celle de Louis Vuillot, votre frère, est moins une tombe qu'une bouche d'or d'où la vérité se plaint à retentir par le monde, cette vérité que les saints adorent, pour laquelle meurent les martyrs. La voix des saints et des martyrs ne connaît pas de tombeau ; plus forte que la voix de l'Océan, elle donne à tous les rivages le nom de ce Dieu non façonné, qui a droit de régner sur le monde son ouvrage, et qui est jaloux, quoi qu'on en dise, d'y exercer sa royauté.

Oui, le Dieu de votre frère était bien le vrai Dieu ! Il est amour, mais Il est vérité et ne veut pas être défiguré. Le monde entier le reconnaîtrait, et les hommes à ses pieds apprendraient à s'aimer si les méchants et trop souvent les gens réputés habiles ne s'efforçaient de voiler ou de colorer la vérité, arrêtant ainsi son action sur les yeux malades qui ont besoin d'elle pour s'ouvrir et s'illuminer des splendeurs de Jésus-Christ.

L'union dans l'erreur n'a jamais été une chose désirable, car l'erreur est une semence de crimes ; pour cette union, il en est qui font des concessions sur ce qui ne leur appartient pas : ils mutilent ou laissent mutiler la vérité ; après avoir trahi le juste, ils

peuvent aller jeter dans le temple leurs trente deniers et les avantages passagers de leur trahison, le temple les rejettera. Dieu ne saurait rien édifier là-dessus.

La vie de Veillot a proclamé que la vérité veut être servie à genoux, et qu'elle doit être adorée par les nations comme par les individus. Cette vie sera une pierre du trône social de Jésus-Christ.

Honneur donc au vaillant champion ! la mort ne l'a touché que pour le rendre immortel : la gloire du Christ enveloppe déjà son héros.

Puisse, mon cher monsieur, le deuil de toute la famille catholique adoucir un peu votre deuil, et croyez au respect et à la profonde sympathie de votre serviteur.

F. GUILLERIN,
Docteur-médecin.

Hennebont (Morbihan), 23 avril.

P.-S.—Vous excuserez, s'il vous plait, mon cher monsieur, un ancien zouave de Pie IX de la liberté grande qu'il a prise de vous adresser ces quelques lignes.

*
*
*

Le P. Régnauld écrit à M. Eugène Veillot :

Toulouse, 8 avril.

Monsieur,

J'apprends à l'instant même le coup douloureux qui vous frappe dans vos plus chères affections. Cette nouvelle m'atteint en plein cœur, et je pleure de vraies larmes, comme à l'annonce d'un deuil de famille. Vous savez mieux que personne quelle est la sincérité et quelle peut être l'amertume de mes regrets.

Je n'ai pas le courage de vous en dire davantage ce matin. J'espère aller vous voir dans la première quinzaine de mai. En attendant, je m'associe de toute mon âme à votre douleur : elle sera partagée, chez nous et dans le monde catholique, par les meilleurs amis de l'Eglise et de la France. La Compagnie de Jésus, croyez-le, n'oubliera point ce qu'elle doit au plus désintéressé comme au plus vaillant de ses défenseurs.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

E. RÉGNAULD.

M. Dausse, ingénieur des ponts et chaussées en retraite, écrit à Mlle Veillot :

Paris, 12 avril.

Mademoiselle,

J'ai eu l'honneur d'envoyer à votre illustre frère, déjà malade, un opusculé sur M. Gerin, curé de la cathédrale de Grenoble et vicaire général, mort en grande odeur de sainteté en 1863, opusculé où on lit (p. 144) :

« Un soir, nous cautions en amis. Quelques-uns n'aimaient guère M. L. Veillot, mais savaient M. Gerin d'un autre sentiment. *Oh !* fit l'un d'eux, *néanmoins il est par trop méchant !*—*Que voulez-vous,* répondit derechef M. Gerin, avec sa douceur habituelle et une finesse charmante, *il est comme l'abeille qui laisse son dard dans la plaie* ».....

DAUSSE.

*
**

M. le curé de Grimbosq, au diocèse de Bayeux, adresse à M. Eugène Veillot cet éloquent témoignage :

Grimbosq, 11 avril.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi d'unir mon humble voix au concert universel qui vous apporte, de tous les points du monde catholique, à vous le témoignage d'une sympathique condoléance, et à l'illustre mort que vous pleurez l'hommage d'une vénération et d'une admiration que le temps ne fera qu'accroître.

Ah ! c'est que la grande âme qui vient de retourner à Dieu était marquée du double sceau qui, un jour ou l'autre, mais infailliblement, commande le respect et concilie l'amour, je veux dire le génie et la vertu ; le génie servant une intelligence d'élite, la vertu ornant un cœur magnanime. Aussi faut-il s'étonner qu'avec ces deux puissances, si rarement réunies, M. Louis Veillot ait accompli sur la terre une si vaste mission ?

Cette mission, l'histoire dira ce qu'elle fut ; ou plutôt la génération contemporaine, que l'avenir ne contredira pas, apprécie déjà la transformation profonde qu'elle a opérée dans notre siècle. Il fut une lumière toujours pure, une force toujours agissante. Chrétien avant tout, il avait fait de sa vie un apostolat ; le zèle, ce feu sacré apporté par Jésus-Christ sur la terre, embrasait son âme ; il avait vu la vérité après avoir connu les anxiétés du doute,

et il se proposa de rendre à cette vérité le plus magnifique témoignage en lui gagnant le plus d'âmes possible.

Eglise et patrie, telle fut la devise glorieuse qu'il prit au début de sa carrière et dont toute sa vie ne fut que le développement.

Aussi quand de tels hommes disparaissent, surtout à des époques troublées comme la nôtre, on se sent attristé jusqu'au fond de l'âme, on souffre comme si une parcelle de vie nous échappait, on tombe dans une sorte de stupeur en songeant que le grand défenseur ne sera plus là pour étendre à tous le rempart de sa puissante protection. Oui monsieur, la mort de votre illustre frère est un deuil pour tous les catholiques, qu'il a soutenus et encouragés pendant près d'un demi-siècle ; pour la France, à laquelle il laisse un magnifique monument littéraire ; pour tous, en un mot, auxquels il lègue le reconfortant exemple de ses leçons et de ses vertus.....

L. CŒUR,
curé de Grimbosq

..

Un curé des Vosges écrit :

Monsieur,

Je suis trop peu pour me nommer, pauvre petit curé de campagne, et cependant je dois trop à M. Louis Veillot pour me taire. C'est lui qui m'a appris les quelques mots de français que je sais, et plus tard c'est encore lui qui nous a sauvés du naufrage ; je dis nous, car nous sommes une légion.

Ah ! monsieur, quand on a vingt ans, vous savez comme on s'enthousiasme pour les beaux diseurs et les grands mots, surtout quand ils semblent revêtus de plus grandes pensées encore, et qu'ils sont l'écho frémissant d'âmes véritablement généreuses. Liberté ! que tu étais magique sur les lèvres des Montalembert et des Dupanloup, et qui aurait pu résister à ton mirage ?

Oui, monsieur, il fallait une plume de génie, une plume d'aigle pour nous arrêter sur la pente du libéralisme, et Louis Veillot fut cette plume. Qu'il en soit béni ! Nous avons contracté une grande dette vis-à-vis de lui. Nous avons commencé de la payer, et nous ne finirons plus...

..

Un prêtre de Chambéry écrit à M. Eugène Veillot :

Chambéry, 15 avril 1883.

Le bien que m'a fait M. Louis Veillot a été pour mon esprit et mon cœur une de ces grâces qu'on n'oublie jamais.

Si j'aime ardemment l'Eglise ; si le Pape a pris dans mon âme la place sacrée qu'elle y occupe ; si je me sens le courage et le bonheur de faire le sacrifice, non-seulement de mon sang, mais, ce qui coûte plus encore, de mon jugement et de mon obéissance à toutes les volontés du souverain Pontife, c'est à la lecture de *l'Univers* depuis onze ans que je le dois.....

FRANÇOIS LOVET,

Vicaire à Notre-Dame, à Chambéry, (Savoie).

* *

Mgr Rœss, évêque de Strasbourg, écrit à Mlle Veillot :

Sigolsheim (Hautes-Alpes), 2 mai 1883.

Mademoiselle,

.....
 Aujourd'hui vieillard nonagénaire, il m'a été donné de suivre tout le long de sa carrière Louis Veillot et d'assister à toutes ses luttes. Quel noble usage il a fait des dons que Dieu lui a si largement départis ! Son talent d'écrivain, sa foi inébranlable, la fermeté de son caractère, ses connaissances variées, n'ont été consacrés dans ses livres et dans la polémique quotidienne qu'à la la défense de la vérité prise à la source divine de l'Eglise, et à l'édification de ses nombreux lecteurs. Sur quelle question sociale n'a-t-il pas fait descendre les lumières d'en haut ? Quelle fausse doctrine n'a-t-il pas flagellée ? Quel mensonge historique n'a-t-il pas redressé ? Quelle corruption publique n'a-t-il pas flétrie ? Quelle bonne cause n'a-t-il pas défendue ? Quelle action sainte n'a-t-il pas célébrée ? Il avait élevé la presse à la hauteur d'un apostolat, et lui avait consacré son existence. L'Eglise avait en lui un puissant défenseur, la France catholique un de ses fils les plus dévoués, ses amis un modèle à suivre, l'incrédulité un de ses adversaires les plus redoutables.

Aussi sa mort a été un évènement qui a eu son retentissement dans tout l'univers. Amis et ennemis ont également rendu justice à ses talents éminents, à ses convictions inébranlables, à sa loyauté dans la polémique, qui ne s'est jamais démentie.

† ANDRÉ, évêque de Strasbourg.

M. le comte Ch. de Maistre écrit à M. Eugène Veillot :

Evreux, 21 avril.

Monsieur,

J'unis mes regrets et mes hommages à la mémoire de votre illustre frère, avec ceux de tous les bons catholiques et vrais enfants de la France chrétienne et royaliste qui partagent votre douleur.

Veillez agréer l'expression de ma douloureuse sympathie et de mes sentiments distingués.

CH. DE MAISTRE.

* *

M. Léon Provin écrit à M. Eugène Veillot une lettre dont suit un extrait :

Sacy, 2 mai 1883.

Monsieur,

Par un privilège qui est à la fois une source de consolation et de gloire pour votre famille, vous voyez cette douleur partagée par tout ce qui porte en France un cœur vraiment catholique.

C'est là la seule gloire qu'ambitionnait monsieur votre frère, mais il en reçoit une seconde par surcroît. A la douleur des catholiques se joignent les regrets de tous ceux qui ont le culte des lettres françaises ; il est indubitable qu'en M. Louis Veillot nous avons perdu le premier de nos écrivains contemporains. On peut mesurer l'étendue de cette perte à l'avidité avec laquelle sont recueillis les moindres fragments échappés à sa plume et avec laquelle se lisent les lettres si charmantes que vous livrez de temps à autre à la publicité.....

LÉON PROVIN.

* *

Les curés du canton d'Ussel écrivent à M. Eugène Veillot :

Ussel, 4 mai 1883.

Monsieur,

Il faut, à l'exemple des plus grands, que les plus humbles rendent hommage à la mémoire de votre illustre frère. L'amour de l'Eglise et l'amour de la France nous en font un devoir. C'est pourquoi les prêtres du canton d'Ussel, diocèse de Tulle, viennent

vous dire avec quel respect et quelle affection ils s'associent à votre deuil, qui est le leur.

Nous étions si fiers naguère de voir Louis Veillot à la première place et au premier rang parmi les défenseurs de l'Eglise! Sa plume valait plus qu'une épée. *Comment est-il tombé!* Aujourd'hui les nobles et saints témoignages qui honorent sa tombent ne semblent-ils pas le commencement des récompenses que Dieu réserve aux confesseurs de la foi? Sa vie ne fut que combats pour la vérité, sa mort va devenir une date dans l'histoire ecclésiastique.

En priant pour cette âme si vaillamment chrétienne, nous prions aussi pour le triomphe de tout ce qu'il vous laisse à défendre après lui, nous souvenant qu'il a dit un jour : *Il n'y a que les causes pour lesquelles on meurt qui soient immortelles.*

(*Suivent les signatures.*)

*
*
*

M. Brintet-Moissenet écrit à l'*Univers* :

Chalon-s.-S.

Abonné à l'*Univers* depuis sa fondation, je prends une part bien vive à la douleur de M. E. Veillot et de la rédaction, causée par la mort du grand serviteur de Dieu. Tous les vrais chrétiens s'associent à ce grand deuil, ressenti dans l'univers entier. La foi de Louis, trempée par l'eau du baptême, lui avait donné l'épée de saint Paul; il a vaillamment combattu sur cette terre; il a sa récompense au ciel.

*
*
*

M. le curé de Lévigny écrit à M. Eugène Veillot :

Lévigny, 9 avril.

Monsieur le rédacteur de l'*Univers*,

Je serai grandement consolé si j'ai le bonheur, malgré toute l'humilité de ma position, de vous voir agréer avec mes condoléances le témoignage de mon respect si affectueux pour votre vénéré frère, et de mon profond regret en face d'une perte que je ne dis pas irréparable à cause de vous et de vos chers collaborateurs.

C'est à l'école de Louis Veillot que j'ai sérieusement puisé mes opinions religieuses et politiques, c'est en dévorant ses articles,

son journal, c'est-à-dire ce qui était de lui et de ceux qui travaillaient avec lui.

Oh ! merci mille fois à ce vaillant chrétien, sans peur toujours !

Merci à cet homme si combattu par des catholiques équivoques, si glorieux et si humble dans ses luttes.

J'ai offert, moins pour lui qu'à ses intentions, le saint sacrifice de la messe.

Daignez, monsieur le directeur, agréer ce que mon cœur a de meilleur pour alléger tant soit peu votre douleur fraternelle en Jésus-Christ.

NIORT, Prêtre, abonné à *l'Univers*.

*
*
*

M. le curé de Boucq écrit à M. Eugène Veuillot :

Boucq, par Foug (Meurthe-et-Moselle),
en la fête de Saint-Léon, 1er pape.

Monsieur,

Ma première pensée en recevant la nouvelle de la mort de ce grand chrétien que l'Eglise, la France et le monde des lettres pleurent avec vous, fut de prier Dieu pour le repos de son âme.

La seconde fut de me demander ce qu'allaient faire les admirateurs de son talent, les amis de l'Eglise et les nombreux clients dont il a plaidé la cause avec tant de dévouement et de désintéressement. Permettez-vous à un pauvre curé de campagne de donner son humble avis sur ce dernier point ?

Pourquoi les catholiques, pourquoi les amis de M. Louis Veuillot ne se compteraient-ils pas sur sa tombe, comme les partisans, les complices (je ne veux pas dire les amis) se comptent sur les noms de leurs prétendus grands hommes ? Il leur font des funérailles magnifiques ; ils organisent des souscriptions pour leur élever des statues, etc. Sans doute, M. Louis Veuillot a montré toute sa vie trop de répugnance pour tous ces hochets de l'amour-propre, il était trop chrétiennement humble pour qu'on puisse prétendre l'honorer par des démonstrations aussi bruyantes. C'est pourquoi je voudrais pour lui des honneurs en quelque sorte désintéressés.

Je voudrais que l'on pût rattacher son nom à une œuvre utile aux grandes œuvres auxquelles il s'est voué pendant sa vie ; L'Eglise et la France.

Or, quelle est l'œuvre qui résume le mieux ces grands intérêts, si ce n'est l'œuvre Vœu national, l'église du Sacré-Cœur ? Je voudrais donc que *l'Univers*, qui a provoqué tant de souscriptions

pour venir au secours de toutes les grandes détresses, en organisât une aujourd'hui qui permettrait à toutes les âmes reconnaissantes de témoigner leur gratitude à M. Louis Veillot, en contribuant à élever en son nom, soit un autel, soit un pilier, soit toute autre partie de l'église du Sacré-Cœur à laquelle on attacherait son nom. Cela permettrait à monsieur votre frère de continuer après sa mort de défendre les grandes causes auxquelles il a voué toute sa vie.

Daignez agréer, monsieur, l'hommage de mon profond respect.
 ROBIN, Curé de Boucq (Meurthe-et-Moselle).

..

M. Roques, ancien sous-préfet, écrit à M. Eugène Veillot :

Valence, 5 mai.

Monsieur,

Louis Veillot est donc mort ! Sur la tombe glorieuse du rude athlète, le vaincu invincible, comme l'a si bien appelé l'abbé Paradis, je proposerais d'écrire pour toute épitaphe : « Ci gît un homme ! »

De Veillot on ne connaît guère que Juvénal. Moi qui l'ai pratiqué, je sais que c'était aussi Virgile, un Virgile chrétien. Quels merveilleux coups d'aile ! Et comme il savait avec lui vous emporter aux cimes !

Veillez agréer, vous son frère et son continuateur, avec mes condoléances pour une telle perte, l'hommage de ma respectueuse admiration.

Un lecteur assidu de l'*Univers*.

E. ROQUES, avocat, ancien sous-préfet.

..

Le P. Louis de Saint-Etienne, capucin, écrit à M. Eugène Veillot :

Couvent des capucins,
 Nantes, 28 avril.

Monsieur,

Je gardais religieusement dans mon cœur, comme tant d'autres, le triste deuil catholique appelé par la mort du grand chrétien, de l'incomparable écrivain défenseur de nos croyances et de nos

droits ; pensant que mes humble prières, avec le saint sacrifice fréquemment offert, s'uffisaient à m'acquitter.

Mais on me représente que mes relations avec lui durant mon provincialat de 1869 à 1872 me font un devoir de joindre mon hommage de reconnaissance à l'imposant cortège d'hommages si consolant pour ceux qui l'aimaient et le vénéraient.

Comment oublier ces conversations intimes de Versailles, dans lesquelles, durant plus de trois heures, il m'était donné de contempler, sous sa belle parole, son âme si grande, si forte, si ardente ; sa foi si complète, son amour si tendre pour l'Eglise, sa droiture hardie et fière, et son héroïque humilité ; si bien que je m'étonnais en lui donnant la réplique de voir grandir ma pensée et ma parole !

Comment ne pas le bénir au souvenir de ce cordial dévouement qui le faisait s'inquiéter de nos intérêts matériels dans Paris envahi par la Commune, qui lui inspirait de m'amener comme son homme-lige le généreux Libmann, avec ordre de m'amener de Paris les religieux dont j'avais besoin, de m'apporter *jusqu'aux tours de Notre-Dame si je les lui demandais*.

On ne songeait à le voir que grand et sévère devant les ennemis de la foi ; on était ravi de le trouver aimable et tendre.

.....
F. LOUIS DE SAINT-ETIENNE,
Des frères mineurs capucins,
ANC. PROV.

..

On écrit de Robertsau, près Strasbourg à l'*Univers* :

Monsieur,

Et moi aussi, je voudrais laisser tomber de ma faible plume un mot de douleur, de regret, de respectueuse admiration à l'adresse du vaillant lutteur qui, durant tant d'années, a tenu d'une main ferme et triomphante le glorieux drapeau de l'éternelle vérité ; dont la plume fut tour à tour un flambeau, un glaive, une massue, et dans lequel l'Europe de l'avenir saluera le plus grand prosateur du dix-neuvième siècle.

Daignez, monsieur le rédacteur en chef, accepter l'hommage de mes sentiments respectueux.

A. SCHAEFFER.

L'union catholique de Montréal a adressé la lettre suivante aux rédacteurs de l'*Univers* :

A messieurs les rédacteurs du journal l'Univers, Paris.

Messieurs,

L'union catholique de Montréal (Bas-Canada),

Dans sa séance publique du 15 de ce mois,

Sur la nouvelle de la mort de M. Louis Veillot,

A décidé qu'il vous soit fait part des regrets unanimes de la société pour la grande perte que viennent d'éprouver la cause catholique et les lettres en la personne de l'éminent rédacteur en chef de l'*Univers*, ce vaillant combattant du bon combat, dont les écrits seront un honneur impérissable pour la mémoire du croyant, du penseur et du disciple des lettres françaises.

En ma qualité de président de l'union catholique, et en exécution de la décision ci-dessus mentionnée, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les rédacteurs, d'agréer pour vous-mêmes, et de faire parvenir à qui de droit le tribut de notre admiration pour M. Louis Veillot, ainsi que l'expression de notre sincère douleur pour sa mort à jamais regrettée.

Recevez, messieurs les rédacteurs, l'assurance etc.

P. B. MIGNAULT,

président de l'union catholique.

J. DESROSNIERS,
secrétaire.

*
*
*

M. le curé de Deuil écrit à M. Eugène Veillot :

Deuil, auprès du tombeau de Saint-
Eugène, le 8 mai 1883.

Vénéré monsieur,

Votre illustre frère, Louis Veillot, le vaillant champion de l'Eglise catholique, n'est plus..... Il a rendu sa grande âme à Dieu, cet indomptable batailleur qui aurait pu avoir pour cri de guerre : « Pour le Christ et pour le Pape ! » Homme de foi, homme de lutte, homme d'esprit, incomparable écrivain, il a combattu les combats du Seigneur avec les armes puissantes mises par le Dieu des armées entre ses vaillantes mains. L'erreur est multiple l'erreur est subtile, l'erreur est tenace ; partout et toujours elle a rencontré en lui un implacable adversaire. S'il n'est pas d'homme

qui ait rencontré sur sa route autant de contradicteurs, pour ne pas dire d'ennemis et d'ennemis passionnés et hors d'eux-mêmes, quoi qu'on en dise, c'est moins à l'âcre mordant de sa plume qu'il le doit qu'à son impitoyable sincérité dans la défense de la vérité. La haine soulevée contre ce héros du journalisme chrétien était une haine satanique. La rage était grande dans tous les camps de l'erreur et des passions humaines contre ce jouteur infatigable qui osait bien, pour le Pape, pour le Christ, pour Dieu, en ce siècle d'orgueil et d'affaiblissement des caractères, rompre sans trêve ni merci des lances avec les plus rudes champions du mensonge, qu'il laissait pantelants et désarçonnés dans la poussière de l'arène. Honneur à ce vaillant ! Honneur à ses compagnons d'armes ? Qui comptera les âmes nobles et reconnaissantes qui ont salué, le cœur brisé, le départ de ce rare soldat de la plus sainte des causes !..... Les multitudes de l'esprit et du cœur, de la grandeur d'âme et de la foi, en France et à l'étranger, ont demandé à Dieu de glorifier dans le ciel celui qui a pu dire en quittant la terre : *Credidi, propter quod locutus sum !*

Il est, vénéré monsieur, un épi strophe de son épitaphe qui m'a frappé dès le premier jour :

Après la dernière prière,
 Sur ma fosse plantez la croix,
 Et si l'on me donne une pierre,
 Gravez dessus : " J'ai cru, je vois ! "

Ce n'est pas à vous, ce n'est pas aux rédacteurs de *l'Univers* à relever ce qu'elle indique, je le sais. Oh ! ce ne serait pas à moi non plus, je le sais encore. Mais comme, dans ce magnifique concert de louanges données à votre frère, elle semble passer inaperçue, il me paraît que l'heure est venue de le dire, et de le dire tout haut. Cette pierre, tous voudront la lui donner. Ce monument à l'honneur de l'immortel défenseur de l'immortel Pie IX et, dans sa personne sacrée, de la Papauté, tous voudront concourir à son érection. Ne me regardez donc que comme l'humble écho de tous les lecteurs, de tous les admirateurs, de tous les amis de votre illustre frère, et annoncez qu'à leur prière la souscription pour l'érection du monument à Louis Veillot est ouverte. Je vous sou mets cette idée en toute simplicité ; à vous de juger quelle heure et quel mode conviennent pour sa réalisation.

Veillez agréer, d'un frère qui écrivait ces quelques lignes auprès du lit d'un frère malade et que la mort nous a ravi, l'ex-

pression de ses plus vifs sentiments de condoléance et de dévouement en N.-S. Jésus-Christ.

TESSIER,
curé de Deuil.

* *

M. Routhier écrit à Mlle Veillot :

Québec, 25 avril 1883.

Chère Mademoiselle Veillot,

Du fond du Canada, je viens m'associer à votre douleur, à celle de toute votre famille et de tous les catholiques de l'univers. Car la mort de votre illustre frère n'est pas seulement un deuil de famille ; c'est un deuil public, universel.

Vous savez combien je l'admiraïs et l'aimais, et vous croirez à la vivacité de mes regrets en apprenant que mon illustre maître avait cessé de vivre.

Il ne m'appartient pas de vous offrir des consolations. Je sais d'ailleurs quelle chrétienne vous êtes ; vous saurez puiser dans la religion les seuls soulagements qui soient en rapport avec une si grande affliction.

Pour moi, je me souviendrai toute ma vie qu'il m'a honoré de son amitié, et je ne l'oublierai pas dans mes prières. En apprenant sa mort, j'ai fait dire une messe pour le repos de son âme. La prière n'est-elle pas le meilleur souvenir que je puisse donner à sa mémoire ?

Vous le dirai-je pourtant ? Il me semble qu'il n'en a pas beaucoup besoin. Après sa vie toute consacrée à glorifier Dieu et à défendre son Eglise, le ciel a dû lui ouvrir immédiatement ses portes.

Le bien immense qu'il a fait, ses œuvres le continuent et le continueront à jamais.

C'est ma consolation à moi, de le retrouver et de le posséder dans ces œuvres incomparables où il s'est mis tout entier.

Veillez, chère Mademoiselle, offrir mes sincères condoléances à votre excellent frère M. Eugène Veillot et à toute votre famille, et agréer pour vous-même l'expression de mes plus vives sympathies.

Votre très humble serviteur et ami,

A. B. ROUTHIER.

LES JOURNAUX

Voici l'article de l'*Univers* publié le lendemain de la mort de Louis Veillot :

Que la volonté de Dieu se fasse ! C'est une des dernières paroles que notre ami et notre maître, M. Louis Veillot, prononça quand il se sentit définitivement atteint par la mort, dont depuis plusieurs années il envisageait les lentes et cruelles approches. Que la volonté de Dieu se fasse ! Cette devise du lit d'agonie avait été la devise de la vie entière. Du moment où il avait connu la vérité, il l'avait embrassée sans réserve. Il a raconté, on sait avec quel charme, quel accent de vérité et quels prestiges de délicatesse, il a raconté comment la miséricorde l'avait pris et comment la bonté maternelle de Dieu avait triomphé de toutes les résistances que l'âge et la folie voulaient apporter à la grâce ; résistances légères, futiles, formées de préjugés et d'ignorances, qui furent dissipées en un instant aux pieds d'un confesseur.

M. Louis Veillot avait gardé souvenir de cette lutte où il avait été si heureusement vaincu ; il triomphait toujours, dans un renouveau incessant, de sa défaite ; il regrettait sans doute ses folles et éphémères prétentions à contester avec la lumière et la vie, et il en ressentait une honte sensible, qui se transformait en un chant d'allégresse quand il se considérait dans la plénitude de possession de son titre de chrétien et de fils de l'Eglise. Il ne s'est jamais rassasié de cette gloire ; sa grande, son unique affaire a été de n'en pas déchoir. Fils de l'Eglise ! il n'a rien voulu, ni rien désiré de plus ici-bas.

Il était voué à l'amour de l'Eglise du jour où il s'agenouilla dans la cellule du *Gesu*, où l'avaient conduit et poussé ses deux amis de Rome et Lorette. Adolphe et Elizabeth sont connus de tous

nos lecteurs. Faut-il ajouter à leur histoire que l'un attendait depuis plusieurs années déjà, au sein des joies célestes, le néo-phyte du Gésu, de 1838, et que l'autre, sous le manteau des Petites-Sœurs des Pauvres, parcourt les rues de Rome et sert humblement de ses mains les vieillards de la Ville éternelle? M. Louis Veillot a relaté dans les colonnes de *l'Univers* la prise d'habit et les vœux de la Sœur Joseph des Sacrés-Cœurs.

Pour lui, en se courbant, inondé de joie, sous la main d'un jésuite, songeait-il à se dévouer à la défense de l'Eglise? Savait-il seulement si l'Eglise où il entrait avec tant de délices, avait besoin de défense? Il songeait à l'aimer. Il était résolu à la servir. Il connaissait le domaine de Dieu, et n'avait pas l'intention d'en rien contester. Tout ce qu'il possédait relevait de ce domaine. Sa plume, son imagination, son cœur, les richesses de sa langue aisée, facile, savoureuse, unique déjà, son imperturbable et puissant bon sens, tout appartenait dès lors à l'Eglise, non-seulement sans résistance et sans conteste, mais bien même sans compter. A quoi la Providence emploierait tous ces dons? Quel usage ferait-elle de ces trésors que lui-même ne connaissait pas, dont l'usage seul devait révéler la valeur?

Il croyait, entrant dans l'Eglise, sortir de la polémique quotidienne et ne se doutait pas de l'emploi qu'il devait prendre dans l'armée catholique; il y arrivait décidé à servir l'Eglise toujours en tout et à ne lui rien refuser. Comment fut-il attiré à *l'Univers*? Comment *l'Univers* avait-il été préparé pour lui?... Il avait songé à écrire cette histoire. Raconter la naissance, les progrès, les combats et les œuvres du journal, ce serait faire la biographie de Louis Veillot. N'est-ce pas entre ses mains, avec son cœur et son génie, que *l'Univers* était devenu, selon la parole d'un grand évêque, une institution catholique? Mettra-t-on quelque jour en usage les notes nombreuses que M. Louis Veillot avait recueillies et pourra-t-on remplir son projet? Il y mettait quelque complaisance non pas à cause de la grande part qu'il avait dans cette histoire, mais à cause de l'action providentielle qui s'y manifeste de toute part, rassemblant les éléments et dirigeant les péripéties de la lutte. Ce n'est pas d'ailleurs le temps qui a seulement manqué pour ce travail, le jour non plus n'en paraissait pas encore venu, et nous n'avons pas l'intention d'en ébaucher une esquisse.

Tout ce que nous voulons remarquer, c'est le dévouement et le désintéressement de M. Louis Veillot à entrer dans une entreprise aussi faible et aussi dénuée qu'était *l'Univers* en 1839.

Avant d'en être le rédacteur en chef, il en fut le collaborateur volontaire, il prélu da par des travaux de piété et des

feuilletons littéraires, dont les lecteurs de ces années déjà si éloignées n'ont pas perdu tout souvenir. Il s'engagea ainsi graduellement dans le combat, lié dès le premier jour avec le comte Melchior du Lac, dont le cœur et les connaissances théologiques lui inspiraient toute confiance, et sans se douter assurément que le combat où il entrait en volontaire et en tirailléur, lui prendrait toute sa vie et réclamerait toute son âme.

Ce qu'il apportait à cette lutte, nous n'avons pas besoin de le dire, nos lecteurs le savent, et il serait aussi long qu'inutile de leur énumérer les qualités et les dons de cet esprit généreux, de ce cœur ardent, de cette âme loyale et toute au devoir. La foi avait multiplié, agrandi, enrichi les dons naturels les plus sérieux. Cette foi sincère, une piété sensible, active, intime, constante, avaient armé son bon sens d'une vigueur et d'une lumière qui sont toujours restées merveilleuses aux yeux de tous ceux qui l'ont connu.

Fils d'un ouvrier, n'ayant reçu d'autre instruction que celle de l'école mutuelle, il pénétrait par le cœur encore plus que par l'esprit les questions théologiques les plus ardues. Son *Credo* lui suffisait et l'esprit de docilité à la sainte Eglise.

Ce qu'était à ses yeux la papauté, je n'ai pas besoin de le dire. On l'a entendu parler, on l'a vu agir. Je ne saurais non plus expliquer ce que ce sentiment de respect, d'amour et d'obéissance communiquait de lumière et d'inspiration à son génie naturel. Les dons les plus rares s'étaient développés merveilleusement et avaient reçu un épanouissement incomparable. Dirons-nous qu'il y avait là un mystère, et que cette culture intellectuelle et littéraire a toujours été pour nous une cause d'étonnement? Ce n'est pas l'école mutuelle de Bercy qui avait aiguisé ce goût littéraire exquis. Où avait-il dérobé le secret de cette langue d'un aloi si pur et si délicat, franche, alerte, ferme, vivante et radieuse? On en voit le progrès et la floraison au travers de ses polémiques. Avec le goût, il avait une érudition littéraire dont les labeurs du journalisme n'avaient rien émoussé. Il aimait la bonne langue française; un tour heureux, archaïque ravissait et amusait son esprit. Les délicatesses de la langue sont toujours restées une fête pour son esprit; et dans les plus cruelles angoisses des luttes il s'y est toujours reposé.

Nous parlons de l'ami qui n'est plus et qui repose en ce moment sur son lit funèbre, le chapelet entre les doigts et la croix sur la poitrine; nous en parlons au hasard de nos souvenirs et dans le ressentiment de notre douleur, sans ordre et sans avoir le dessein d'en faire revivre le portrait aux yeux de nos lecteurs. Le portrait

de M. Louis Veillot est dans ses écrits. C'est là qu'on le voit vivre, combattre, sourire, aimer. C'est là qu'on trouvera tout son esprit et qu'on sentira les battements de son cœur. Comme il aimait l'Eglise par-dessus tout, il aimait aussi les serviteurs de l'Eglise, tous les serviteurs de l'Eglise; et il a gardé de longues fidélités à ceux qui avaient une fois combattu auprès de lui, et que les égarements des luttes et les dissensions intestines avaient parfois armés contre leur ancien compagnon de bataille.

Ses tendresses restaient inépuisables pour tous les ouvriers du bon Dieu; les plus obscurs, les plus dénués étaient ses frères et ses bien-aimés. Il allait les embrasser sous le froc et dans la cellule du capucin, comme sous la soutane et dans le presbytère délabré du pauvre curé de campagne. Cet écrivain, qui restera un maître de la langue française, était avant tout un chrétien; et comme enfant de l'Eglise, il était reconnaissant et dévoué à tous ceux qui travaillaient et souffraient pour le salut des âmes. Nous avons nommé les capucins: il faudrait nommer toutes les autres congrégations; il n'est pas une seule qu'il n'ait aimée, admirée, protégée et servie au besoin. Toutes les fois qu'il a parlé de ces dévouements à l'Eglise, c'est avec un bonheur et une grâce d'expressions où se révèlent les affections et l'admiration de son âme. On a souvent parlé des vivacités de sa polémique. Quel beau recueil on ferait de ses tendresses! Nul n'a mieux décrit le dévouement, la pureté, l'humilité de toutes les grâces du sacrifice. Comme il faisait goûter ces communions intimes de Dieu avec sa créature, les suavités de la douleur et de la résignation chrétienne, toutes les joies de l'immolation! Il avait l'intelligence de ces merveilles, et il savait en communiquer l'admiration et le goût.

Nous parlons de l'écrivain. Nous nous taisons de l'homme, de l'époux, du père, du frère, de l'ami. Nous laissons chacun à sa douleur, à ses souvenirs, à ses espérances. Nous nous bornerons à un dernier mot pour aujourd'hui.

Quand M. Louis Veillot revint de Rome à Paris, en 1839, avant d'avoir rencontré l'*Univers* il s'était engagé parmi les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul. C'est là qu'il connut le P. Olivaint, dont il a décrit l'enthousiasme du zèle et le goût du martyre; le P. Henschem, novice de Saint-Dominique, dont il a dépeint avec un charme extrême le lit d'agonie et de mort; combien d'autres encore! le saint et affable M. Leprevot, qui n'a pas été le fondateur mais le disséminateur des conférences.

Aujourd'hui dimanche du Bon-Pasteur, fête de la translation

des reliques de saint Vincent de Paul, c'est aussi la fête des confrères de saint Vincent de Paul ; nous recommandons à leurs prières l'âme ardente et généreuse qui a fait la charité dans leurs rangs et qui a appris au milieu d'eux à servir les pauvres et à travailler pour Jésus-Christ.

LÉON AUBINEAU.

*
*
*

Le même jour M. Auguste Roussel racontait, dans l'*Univers*, les derniers moments de Louis Veillot :

.....
A travers les sanglots et les larmes, pendant que se précipitait la respiration haletante du malade, toute cette assistance récitait successivement les prières des agonisants, le chapelet, les invocations à Jésus, Marie, Joseph, à saint Louis, patron du rédacteur en chef de l'*Univers*, à saint Benoît et aux anges gardiens. Le malade ne parlait plus et ses paupières restaient closes ; mais, lorsqu'on approchait le crucifix en lui suggérant de l'embrasser, le mouvement de ses lèvres indiquait clairement qu'il s'associait à cette pieuse pensée. C'est ce qui apparut en particulier, lorsque le R. P. Tailhan, son confesseur depuis la mort du R. P. Milleriot, étant survenu, lui dit : « Allons, mon bon Louis, je vous apporte mon crucifix de Jésuite, embrassez-le et demandez-lui force, courage, résignation et paix. »

De huit heures du matin à midi, la respiration très rapide se maintint assez régulière ; mais à partir de ce moment, elle devint entrecoupée, avec des arrêts douloureux qui arrachaient parfois au malade comme des soupirs d'angoisse. Vers deux heures, soulevant à demi ses yeux, par un violent effort, sur sa sœur et son frère qui lui pressaient les mains, il fit paraître à plusieurs reprises un vif mouvement des lèvres ; mais les mots ne purent arriver distincts aux oreilles de ceux qui se penchaient vers lui. Après ce suprême effort, la vie s'en allait. Quelques minutes encore, et elle s'exhalait dans un dernier soupir.

Et maintenant, cette grande voix est éteinte. Sur l'oreiller où elle repose, cette tête puissante, si merveilleusement douée par Dieu, apparaît, toute en relief, avec cette majesté que donne la mort lorsqu'elle touche un front qui a voulu rester marqué de l'onction du baptême, mais aussi avec ce rayonnement paisible de la sérénité, qui est comme la dernière empreinte de l'âme juste, au sortir du corps qu'elle retrouvera plus tard pour une gloire immortelle. A le contempler ainsi, ferme et doux dans la mort,

ne dirait-on pas qu'il voyait dans l'avenir lorsque, traçant lui-même à l'avance une épitaphe pour son cercueil, il écrivait :

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil.
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix,
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : " Il sommeille ;
" Son dur labeur est achevé."
Ou plutôt dites : " Il s'éveille ;
" Il voit ce qu'il a tant rêvé."
.....

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa foi.
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

Il est là, ce crucifix, entre ses mains qui le détiennent comme un gage d'immortelle espérance ! Elle est là aussi cette plume, brisée jadis pour un temps par l'injustice d'un pouvoir dont elle inquiétait les desseins pervers, brisée définitivement aujourd'hui par Celui qui, l'ayant mise aux mains de ce fier soldat, ne la reprend que pour inscrire lui-même ses œuvres au Livre de vie. Nous tous qu'il forma au combat et qu'il appela ses frères, ses enfants, ses amis, nous promettons de garder pieusement ce double héritage ; à son exemple, et selon nos forces, pour rester dignes de ses leçons, nous continuerons de guerroyer avec la plume pour défendre les conquêtes du crucifix.

AUGUSTE ROUSSEL.

M. de Pène écrit dans un article éloquent et ému que publie le *Gaulois* :

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de serrer la main de M. Louis Veuillot, c'était à la prise de voile de la plus jeune de ses filles.

Quelques jours plus tôt, il en avait marié une autre à un brave officier, réalisant ainsi l'alliance de l'esprit chrétien et de l'esprit militaire, idéal qu'il a toujours caressé depuis son intimité de jeunesse avec le maréchal Bugeaud, et qui lui inspira de si belles pages sur Bugeaud lui-même et sur Saint-Arnaud. Il était déjà malade et rentra d'un pas lourd dans sa maison, vide d'enfants désormais, mais non point solitaire, car elle était peuplée d'un crucifix qui faisait pendant au portrait de sa sainte femme et du dévouement infatigable d'une sœur qui, j'en suis sûr, remercie Dieu de l'avoir fait survivre à son frère bien-aimé. Celui qui reste n'est-il pas des deux la vraie victime ?

Et ailleurs :

Ecrivain, M. Veillot a su faire résonner toutes les notes que peut donner la plume.

Le journaliste seul est populaire en lui, mais le romancier et même le poète sont dignes de la plus haute considération.

...Ce qui est au-dessus de toute discussion, c'est le haut mérite du soldat, la rare valeur de l'artiste, la sincérité de sa foi, la bonté profonde de l'homme et le patriotisme du citoyen. Ce dernier côté de son âme apparut plus particulièrement à l'époque de la guerre de Crimée et, quinze ans plus tard, dans son admirable série d'articles inspirés par le siège de Paris. Ce sont autant de pages d'histoire...

... Il a lui-même un jour très bien défini les conditions du talent chez le journaliste, et il joignit constamment l'exemple au précepte : « Le talent du journaliste, c'est la promptitude, le trait, et, avant tout, la clarté... La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie ; il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus peut-il l'êtreindre un instant quand il la rencontre... » Le contraire du journaliste, c'est le rhéteur, c'est Louis Veillot.

« L'Eglise catholique et la littérature française ont fait dans la journée d'hier une perte irréparable, » dit M. Cornély dans le *Clairon*. Après un nerveux résumé de la vie militante du rédacteur en chef de l'*Univers*, M. Cornély ajoute :

Louis Veillot était, au moment où reparut son journal, le chef du parti catholique militant en France. L'*Univers* en était le Mb-

niteur officiel, et nul ne songeait à protester contre la prépondérance morale acquise à force de luttes par le vieil athlète.

M. Ferry entrait en scène, la guerre allait commencer contre l'Eglise, contre la religion, contre les catholiques : la République allait s'attaquer à la fois aux moines et aux enfants.

C'est à ce moment que la maladie implacable vint condamner au repos celui dont l'Eglise de France, menacée, réclamait plus que jamais le secours.

Certes, s'il avait pu être consolé de son inaction et de cette étreinte du mal qui le faisait se survivre à lui-même, il aurait trouvé, dans le spectacle du courage et du talent que ses anciens collaborateurs déployaient dans sa maison, sous les ordres de son frère, des consolations bien puissantes.

Mais Veillot aimait donner de sa personne. Ce n'était pas un général immobile sur la colline et poussant des escadrons devant lui, c'était le chef bouillant chargeant en tête et à fond.

Aussi a-t-il dû déposer avec désespoir sa plume, et quitter avec regret cette vie où il lui restait encore tant de batailles à livrer.

Et comme conclusion, après avoir fait justice des reproches adressés au ton de la polémique :

Je serais bien étonné si tous, partisans ou adversaires, ne rendaient pas à ce mort l'hommage dû à un écrivain de premier ordre au premier publiciste de ce siècle, à un homme enfin qui a été une des grandes forces intellectuelles et morales de son temps, et qui a travaillé sans repos pendant un demi-siècle à la diffusion de la vérité.

Louis Veillot a illustré les lettres françaises et, dans un ordre d'idées plus modestes, il a honoré la profession de journaliste.

Aussi est-ce avec attendrissement et vénération que nous saluons son cercueil, sur lequel, selon sa volonté expresse, on ne déposera que sa plume.

..

Le Courrier de Bruxelles, écrit ce qui suit :

Un écrivain, un polémiste qui a pris une grande part aux luttes de notre temps, M. Louis Veillot vient de s'endormir dans le Seigneur. « Il est mort aujourd'hui à deux heures dans une grande paix », nous télégraphie notre correspondant de Paris.

Il y a déjà plusieurs années que l'âge et la maladie avaient en-

levé ce vaillant athlète à ses travaux. Jusqu'à extinction de forces il était resté sur la brèche; l'*Univers*, qui était son œuvre de prédilection, l'*Univers* qui lui survit pour continuer son apostolat, a eu les derniers éclairs de son admirable talent.

On eût souhaité peut-être à ce lutteur infatigable de mourir au champ d'honneur, tenant en main son arme de combat. La Providence en a décidé autrement : elle a ménagé à ce fidèle serviteur un repos qu'il ne se serait pas accordé à lui-même ; elle l'a en quelque sorte séparé de la conversation des vivants ; mais elle a laissé au chrétien les consolations de la prière et lui a permis d'ajouter aux mérites de sa vie militante ceux du sacrifice de soi-même accepté avec patience et résignation.

Nous donnons plus loin une notice abrégée de la carrière si bien remplie de l'illustre et cher défunt. Le temps nous manque pour lui consacrer une appréciation plus étendue : qu'il nous suffise de déposer sur sa tombe, avec le tribut de nos prières, l'expression des sympathies que nous lui avons vouées et que partageaient avec nous tous ceux qui savent combien il a aimé l'Eglise, quels rudes coups il portait aux ennemis de l'Eglise, et comme il prisait haut l'honneur de la servir et de ne servir qu'elle.

* *

Voici l'article du *Bien public* de Gand consacré à M. Louis Veillot :

Nos lecteurs ont appris samedi soir, par un télégramme qui nous est parvenu au moment de mettre sous presse, la mort de M. Louis Veillot, l'illustre rédacteur en chef de l'*Univers*.

Le temps nous a manqué pour accompagner cette funèbre nouvelle de quelques réflexions. Elles eussent été l'écho de notre douleur et un appel aux prières des catholiques pour l'âme du vaillant champion de l'Eglise, que Dieu vient d'appeler au repos éternel et à la récompense de ses longs combats.

M. Louis Veillot était de cette race d'hommes qui ne peuvent être ni médiocrement aimés, ni médiocrement haïs. La raison en est simple : c'était un incomparable talent, un fort caractère, un grand cœur. Nous sommes de ceux qui l'aimaient, et nous devons à notre affection et à notre admiration de lui payer un suprême hommage.

Impuissants à le louer comme il mériterait de l'être, nous voulons du moins marquer ici le trait saillant et la beauté maîtresse de sa carrière. Depuis le jour où la grâce de Dieu le retira

des sentiers de l'erreur, Louis Veuillot n'eut plus qu'un souci : correspondre à sa vocation et servir la vérité. Sa vie tout entière a été la réalisation fidèle et admirable de cette pensée de sa conversion. Il aimait Jésus-Christ et l'Eglise de Jésus-Christ par-dessus tout et comme il savait aimer. D'autres ont pu se montrer ou, pour mieux dire, se croire plus habiles que lui, il n'en est pas qu'on ait trouvés tout à la fois plus ardents, plus dévoués, plus prêts au combat, au sacrifice, à l'obéissance. On lui a reproché son scepticisme politique. Ce scepticisme consistait tout simplement à affirmer et à pratiquer sa foi. Au-dessus de toutes combinaisons de la sagesse humaine, au-dessus de toutes les restaurations possibles ou même désirables, il poursuivait le rétablissement et l'accroissement du règne social de notre Seigneur Jésus-Christ. Lorsqu'il voyait les puissances de ce monde tendre à ce but, il ne leur marchandait ni les encouragements ni les éloges ; lorsqu'il les trouvait hostiles, sa plume éloquente et hardie s'armait de traits vengeurs, et rien n'égalait l'intrépidité de sa foi.

Ses adversaires ont pu parfois contester la justesse de ses vues ; il eût été inique et odieux de contester la droiture et la sincérité de son cœur. Il faut reconnaître d'ailleurs que l'histoire contemporaine l'a bien vengé de certaines critiques. Après tant de désillusions, d'effondrements, d'avortements, de catastrophes et de ruines, n'est-ce pas le cas de redire avec lui : " Si Jésus-Christ " n'était pas dans ce monde, vivant, immuable, éternel, toujours " là pour être aimé de nous et pour nous aimer, toujours là pour " être servi et pour nous servir ; si nous ne savions pas qu'il sera " dans l'avenir, si nous ne le trouvions pas dans le passé, il n'y " aurait pas de vie humaine. Par Jésus-Christ, l'homme remplit " tout l'espace du temps ; il est dans le passé, dans le présent, dans " l'avenir, il est immortel, *il est*, (1). "

Quant à lui-même, Louis Veuillot ne demandait rien qu'à être, selon l'expression de son patron, saint Louis, « le bon sergent de Jésus-Christ. » Ce polémiste dont la plume était une puissance, ce penseur qui a remué tant d'idées, est demeuré toute sa vie un modeste bourgeois de la rue du Bac. Il n'a jamais cherché ni obtenu d'autre récompense de ses travaux que les bénédictions de l'Eglise et la satisfaction du devoir accompli. D'autres arrivaient à la fortune, au pouvoir, aux honneurs, pendant qu'il reprenait

(1) *Cà et là*, tome II, chapitre final.

humblement chaque matin sa besogne toujours renouvelée. Cet écrivain de tant de chefs-d'œuvre, ce prosateur incomparable, l'homme qui a peut-être le mieux connu et le mieux manié la langue française, n'était pas même de l'Académie Point de titres, point de décorations ! Il entre dans la postérité comme il a passé dans la vie, s'appelant Louis Veillot tout court. Ce nom seul sera gravé sur sa tombe ; mais ce nom est grand, il est béni dans l'univers entier, béni du Pape, des évêques et des prêtres, des religieux et des religieuses, béni par le missionnaire sur la plage la plus lointaine, béni de la sœur de charité dans l'hôpital et des Petites-Sœurs des Pauvres au chevet de leurs vieillards ; ce nom enfin est béni de tous les chrétiens qui gardent le souvenir de l'Eglise défendue et de la vérité vengée : il suffira de le dire pour éveiller dans les cœurs la gratitude et la prière !...

Ceux-là seuls peuvent apprécier tout ce que la cause catholique perd en Louis Veillot, qui savent, comme nous, combien ce rude jouteur était redoutable aux mécréants modernes. Nul ne savait mieux que lui éventer leurs pièges et démonter leurs sophismes. Cette arme redoutable de l'ironie, que les libre-penseurs emploient si souvent contre les vérités les plus augustes, il la retournait victorieusement contre eux. De quelle main vigoureuse il les attachait au pilori de leurs ignorances, de leur hypocrisie, de leurs vices ! Combien de noms qui visaient prétentieusement à la gloire et qu'il a condamnés au ridicule à perpétuité !... Aussi l'impiété contemporaine poursuit-elle Louis Veillot d'une haine où se trahissent tous les ressentiments de l'humiliation subie, de la défaite essuyée. On essaya de le faire passer pour une espèce de condottière de plume, violent, injuste, passionné, pour un détrousseur de réputations, un fanatique ennemi du progrès, un spadassin qui jouait du bâton devant l'arche, etc. Nous ne garantirions même pas que quelques catholiques ne se soient laissé prendre à ces odieuses caricatures ; mais à coup sûr ceux-là ne connaissaient pas Louis Veillot. Soldat à ses heures et faisant bonne guerre à l'ennemi, il était en même temps le cœur le plus tendre, le plus sensible et le plus généreux. Si l'on nous demandait quel est, après tout, le caractère saillant de cette grande et originale physionomie, nous dirions que c'est l'amour. Oui, l'amour de Jésus-Christ, l'amour de l'Eglise, l'amour du Pape, l'amour des âmes !... Ses luttes acharnées contre l'erreur et contre l'impiété n'étaient après tout que l'expression efficace et légitime de sa piété et de sa foi. Que de pages charmantes et douces, imprégnées de poésie, baignées de larmes, où se révèle ce Louis Veillot, bon, généreux, attendri, que tant de contem-

porains ne soupçonnent même pas !... Il n'est pas moins grand alors que dans ses rencontres avec les mameloucks de la libre-pensée. C'est le lion au repos ; c'est l'homme de guerre, après une laborieuse campagne, entouré des tendresses du foyer domestique et tenant ses petits enfants sur ses genoux !...

Il est entré maintenant dans le repos éternel, le fidèle combattant de l'Eglise, béni par le Pape et assisté, dans ses dernières angoisses, d'un prêtre de cette compagnie de Jésus qu'il avait tant de fois défendue contre les mensonges et les calomnies de l'impunité. Depuis trois ans, sa santé ébranlée lui avait interdit tout travail, et ce grand chrétien avait fait de cette retraite forcée une sereine préparation à la mort. Douce mort et digne d'envie, car elle semble illuminée déjà de clartés célestes et de l'éternel bonheur !... Elle a donné à Louis Veillot les allégresses de la victoire qu'il n'a guère connues ici-bas, au milieu des épreuves de l'Eglise militante. Il voit maintenant dans la joie de son Seigneur le règne et le triomphe sans fin de tout ce qu'il a aimé et servi sur la terre...

Le nom de Louis Veillot, comme celui de son illustre ami Donoso Cortès, comme celui de Joseph de Maistre, grandira dans l'admiration de la postérité. Les préventions s'éteindront, le jour se fera mieux, non pas sur son talent qui, de l'aveu de tous, est incontestable et supérieur, mais sur la rectitude de son intelligence et de sa foi. Pour les journalistes catholiques, il demeurera toujours un maître, un modèle et un auxiliaire immortel. On l'a appelé « le Tertullien laïque du dix-neuvième siècle. » Soit ! Mais il s'agit d'un Tertullien fidèle, mort le crucifix sur les lèvres et l'eucharistie dans le cœur ; les yeux tournés, comme toujours, vers Rome et vers la lumière qui ne peut tromper !...

*
* *

La *Gazette de Liège* consacre à M. Louis Veillot un article sympathique et ému :

La mort de Louis Veillot vient de briser l'épée la mieux trempée que le journalisme ait mise au service de l'Eglise, et l'un des cœurs les plus généreux qui se soient consacrés tout entiers à sa cause.

Il n'y aura qu'un sentiment, parmi tous ceux qui sont restés fidèles à la foi catholique, pour regretter la perte qu'elle fait dans ce grand lutteur ; et parmi tous ceux qui se piquent, quels que

soient leurs principes ou leurs erreurs, de garder le culte du beau langage, d'honorer encore l'intelligence, la générosité, la fidélité au drapeau, l'immolation d'une vie entière aux convictions de la conscience, il n'y aura qu'une voix aussi pour rendre un suprême hommage à ce talent unique et à ce dévouement constant.

Qui de nous pourrait oublier l'émotion de reconnaissance avec laquelle nous lisions autrefois ces pages étincelantes et vengeresses où la vérité était défendue chaque jour dans une langue admirable d'entrain et de netteté, avec un si rare esprit et un bon sens si rare? Qui de nous pourrait oublier les lumières, les soulagements, le réconfort, l'enthousiasme du bien que Louis Veillot nous donnait alors et qu'il nous donne encore quand nous relisons les volumes de lui qui resteront?

Il n'est point de journal vraiment catholique dont il n'ait été, pendant trente ans au moins, par la reproduction de ses articles, le collaborateur le plus vaillant et le plus goûté.

Qu'il soit donc permis à la *Gazette de Liège* d'exprimer ici une fois encore, en son nom et au nom de ces lecteurs, sa reconnaissance profonde au grand polémiste pour le concours puissant, l'énergique appui, les exemples de courage et d'abnégation qu'il n'a cessé de donner ainsi à la presse croyante, à tous les chrétiens de son siècle.

* * *

On lit dans le *Monde* sous la signature de M. Coquille :

Les feuilles de la révolution cherchent à travestir la pensée et l'action de Louis Veillot ; elles le transforment en une sorte de dictateur spirituel qui se serait imposé au Pape, aux évêques, à l'Eglise. Ce conte ridicule atteste simplement l'ignorance ou la mauvaise foi de nos adversaires. La vérité est que Louis Veillot n'a été puissant parmi les catholiques que parce qu'il était dans la vérité. Il est peut-être bon de signaler l'inadvertance de certains catholiques, qui ont prétendu que le journalisme catholique avait jeté la division dans le clergé. Le contraire est manifeste. *L'Univers* a combattu pour l'unité. N'est-il pas évident que l'unité réside dans l'union avec le souverain Pontife? Et par la proclamation du dogme de l'infaillibilité, cette unité ne recevait-elle pas une sanction suprême? Nos ennemis affectent de croire que ce dogme aussi ancien que l'Eglise, est une négation du progrès. Il semble cependant que le monde chrétien n'est pas resté stationnaire depuis dix-huit siècles. Les libre-penseurs

reprochent à l'Eglise d'être infaillible ; ils lui pardonneraient si elle se croyait faillible. L'erreur serait donc une condition du progrès ? Qui ne voit que le système de la faillibilité nous ramène sans cesse en arrière, pour recommencer notre œuvre et la perfectionner sans cesse ; ce qui implique l'idée qu'elle n'est jamais parfaite et qu'elle est toujours mauvaise ? L'infailibilité nous permet d'aller toujours en avant, puisqu'elle laisse hors du doute les vérités reconnues. Prétendre qu'il n'y a pas de vérités certaines, n'est-ce pas condamner l'homme à piétiner éternellement sur place, comme les anciens sceptiques ? C'est surtout en religion et en morale qu'il est nécessaire qu'il y ait des vérités certaines, et une autorité certaine surtout pour les promulguer. L'unité de l'esprit humain est à ce prix, aussi bien que l'unité catholique. Veillot, dans notre temps, y a travaillé plus que personne, en serviteur fidèle, non en maître.

Lamennais a péri en voulant reconcilier d'autorité l'Eglise et la société civile. Mais l'Eglise ne l'avait pas choisi pour arbitre, et il était sans mission pour parler au nom de l'Eglise. *L'Univers*, qui succédait à *l'Avenir* dans la défense des droits et des libertés de l'Eglise, prit la route opposée ; il voulut défendre l'Eglise en lui obéissant en tout et en ne la défendant que dans la mesure où elle voulait être défendue. C'est à cette cause que se dévoua Louis Veillot, et c'est ainsi qu'il contribua avec une incomparable puissance à la grande union catholique de notre époque.

Nous concevons que les sectes ennemies aient intérêt à le représenter comme un agent de discorde, précisément parce qu'il travaillait pour l'union. L'Eglise s'est affermie depuis le concile du Vatican ; la vaste persécution qu'elle subit atteste sa résignation, son énergie interne, son inébranlable hiérarchie. Le journalisme catholique, dans le milieu où s'exerçait son influence, a travaillé pour la vérité ; il a été un agent persévérant d'ordre et d'union. Phénomène bien étrange et qui devait lui attirer la haine de tout le journalisme en général. Ce n'est pas, en effet, dans ce but que la presse quotidienne a été inventée. Son origine en France est la révolution, et elle garde de son origine l'esprit de haine contre tout esprit d'autorité. Louis Veillot a fait du journal une arme de combat, et il l'a mise au service de l'Eglise.

Nous assistons à un singulier spectacle ; aujourd'hui comme autrefois, une foule de libre-penseurs nous crient que Louis Veillot a fait beaucoup de mal à l'Eglise, et ils ont l'air de le déplorer sincèrement. Il est vrai que ces mêmes libre-penseurs reprochent aussi à Pie IX d'avoir détruit la constitution de l'Eglise catholique. Qui aurait cru que l'Eglise pût inspirer tant

d'intérêt à ses ennemis ? Mais l'Eglise, pour se gouverner, ne prend pas conseil des libre-penseurs ; et les catholiques, pour placer leurs sympathies ou leurs affections, n'attendent pas leur mot d'ordre. Si Louis Veillot avait aidé aux divisions entre catholiques, il eût été choyé des libre-penseurs. Cette tactique n'eut d'autre résultat que d'indiquer plus clairement où étaient les vrais amis de l'Eglise. C'est aux libre-penseurs que Louis Veillot en voulait. Le gros public, le public des journaux, entraîné par les polémiques de Veillot dans la connaissance des faits allégués contre l'Eglise et dans la réfutation qui les suivait. Il apprenait à rire des libre-penseurs, de leur ignorance, de leurs contradictions. Il les voyait tout penauds, tout ahuris, sous les traits acérés de l'attaque ou de la réplique. Voilà ce qui mettait sens dessus dessous les libre-penseurs et les animait contre Veillot d'une rage inexprimable. Faut-il s'étonner que le journaliste catholique n'ait pas ménagé de tels adversaires ? D'ailleurs le journal est une arme de guerre et non de paix.

Le journalisme sans doute est nouveau et il s'agit de savoir si les fidèles ont le droit de défendre l'Eglise. A côté de la religion les intérêts qui avoisinent les dogmes et la morale s'agitent. Les droits de propriété et de liberté touchent les fidèles pour l'accomplissement même de leurs devoirs religieux. Le journalisme catholique se présente donc comme une nécessité du temps. Les laïques ont à se défendre et ils ne peuvent se défendre sans défendre l'Eglise. C'est à cette défense que Louis Veillot se dévoua ; il la transforma en offensive hardie. Il créa véritablement le journal catholique.

L'action de Louis Veillot fut immense. Il donnait la parole aux laïques dans les luttes de la presse. Non, assurément, qu'il eût cru que les luttes de la presse pussent aboutir à une victoire pour la vérité ; mais enfin l'honneur exige qu'on se défende, et il y a aussi un grand intérêt à se défendre sur ce terrain. Le Pape Pie IX n'a-t-il pas toujours encouragé l'*Univers* ? Certes, il n'avait qu'à dire un mot, à faire un signe pour briser la plume de Veillot. Loin de là : à une époque où les souverains abandonnaient la défense de l'Eglise, Pie IX pensa que l'Eglise devait, elle aussi, faire appel à l'opinion publique. Il soutint de ses conseils les champions laïques sur ce terrain brûlant de la politique. C'était une nouveauté, mais la Révolution française est aussi une terrible nouveauté.

Louis Veillot a été l'homme des catholiques dans la presse politique, il a rétabli une sorte d'équilibre entre les catholiques français et leurs ennemis. Si bien des maux n'ont pas été empê-

chés, qui peut dire que beaucoup d'autres n'ont pas été prévenus ou atténués ? Certes, ces guerres de plume ne sont pas sans meurtrissures. Il y a des morts et des blessés. C'est la condition de toute guerre. Il est ridicule d'en rendre Louis Veillot responsable. Il a été un combattant héroïque. Homère raconte que l'aigrette du casque d'Achille entrevue de loin imprimait un mouvement involontaire de recul aux bataillons troyens. Un article de Veillot produisait le même effet sur les bataillons des librepenseurs.

COQUILLE.

*
*
*

On lit dans le *Petit Caporal*, journal bonapartiste :

Il faut constater que Veillot, qui a eu tant d'ennemis pendant sa vie, a trouvé, après sa mort, des écrivains qui n'ont pu se défendre de lui rendre justice. Des gens qu'il avait rudement fouaillés et qui portent encore la marque de ses coups, lui consacrent des articles justement élogieux. Les piétineurs de cadavres par exemple, les radicaux eux-mêmes, s'inclinent avec des égards forcés devant cette tombe qui va ensevelir leur redoutable ennemi. Il n'y a qu'un cri pour reconnaître que ce penseur et cet écrivain tenait dans la presse une place qui paraît devoir rester libre.

Une seule note détonne dans le concert. Elle est donnée par le *Figaro* et les deux ou trois journaux royalistes qui ont eu maille à partir avec ce polémiste sans égal. La rancune de ces éclopés est bien tenace et bien puérile.

Louis Veillot n'était pas des nôtres, encore qu'il ait applaudi au coup d'Etat. Il n'était d'ailleurs d'aucun parti, quoiqu'il ait souvent fait profession de foi de royaliste. Louis Veillot était lui, ce qui était beaucoup. Il n'avait jamais su s'accommoder d'un frein quand il en trouva un à sa taille. Ne voulant s'asservir ni à une thèse politique ni à un homme, il prit Dieu pour maître et lui resta fidèle.

.....
S'il a pu se tromper sur la politique, Veillot ne s'est jamais égaré sur la sottise de ses contemporains. Avec une sûreté et une vigueur de main sans pareilles, il a combattu tous les ridicules. Ses coups de fouet ont laissé des marques sanglantes sur la peau de ses victimes. Pitres de théâtres, pitres de la littérature, pitres de tribune, il a dit son fait à chacun. Et il était seul contre tous,

et seul, il a réussi à se créer des adhérents dont les phalanges n'ont fait que grossir depuis trente ans.

L'*Univers* où Veillot livrait chaque jour son combat quotidien est une puissance !

Bien entendu, nous n'avons pas, ici, l'intention de donner un portrait achevé d'un homme qui, dans sa longue carrière, a tenu si grande place dans la presse. C'est à une esquisse que nous devons borner cette étude. Veillot était l'honneur de la presse et le rempart de l'Eglise, malgré ses controverses avec les laïques et les prêtres. On ne saurait le mieux juger qu'en répétant avec l'un de ses ennemis : « Quelque haine qu'on lui porte, il faut reconnaître que Louis Veillot a toujours eu pour lui la grammaire et le Pape. »

*
*
*

M. Léonce de la Rallaye écrit dans le *Journal des Villes et Campagnes* :

Un grand chrétien vient de mourir. Samedi dernier, M. Louis Veillot a rendu son âme à Dieu. C'est un grand deuil pour sa famille, pour ses nombreux amis, pour la presse catholique et conservatrice, pour l'Eglise ; mais ce deuil est accompagné d'immortelles espérances et, si nous osons dire, de quelque gloire.

Tout le monde connaissait cet athlète infatigable, cet esprit convaincu, ce caractère intrépide, quelque peu entier, cette plume maîtresse, cette ironie souveraine, ce catholique soumis. Qui n'a présentes à l'esprit ces luttes de trente ans pour la vérité, pour la justice, pour le bien des âmes, pour l'honneur de l'Eglise qu'il aima par dessus tout, luttes dans lesquelles il affronta sans pâlir les plus rudes jouteurs, au nombre desquels se trouvaient, il faut bien le dire, des hommes non moins dévoués que lui à la cause du catholicisme, mais qui la servaient autrement que lui ? On peut dire de Louis Veillot que c'était un fort batailleur devant l'Eternel. Mais Dieu permit que le silence se fit autour de sa personne et en lui-même, pendant ses dernières années, durant cette période que nos ancêtres, sagement désireux de se préparer au redoutable passage, se réservaient comme un intervalle entre la vie et la mort. Ces instants de calme inespéré que la maladie lui faisait, ont été une bénédiction visiblement octroyée d'en haut au zélé champion de l'Eglise.

M. Louis Veillot avait des ennemis ; il devait en avoir. Quand on aime le bien pardessus tout, il faut s'attendre à rencontrer des

adversaires. On lui reprochait sa rudesse, mais l'indignation n'était-elle pas permise à la vue des lâches attentats dont il fut le témoin ? Ceux qui l'ont approché n'ignorent pas combien sous cette rude écorce il cachait de tendresse de cœur. Que de fois ils surprenaient au milieu des éclats de cette verve intarissable, souvent railleuse, des traits de simplicité charmante et de touchante bonté ! La véritable supériorité est secourable aux hommes.

Et maintenant cette bouche est fermée, cette plume, qui valait une épée, est brisée.

Que reste-t-il de tout ce bruit, de tous ces combats, de tous ces triomphes ? Il reste les services rendus sans doute, mais il reste surtout une pauvre âme qui sollicite et pour laquelle sa famille sollicite une prière, cette obole des chrétiens, le plus grand des dons, le seul don que nous puissions faire à ceux qui nous précèdent devant le juge suprême ; ce sera la meilleure consolation à donner à ce frère qui l'adorait et qui porte sans fléchir un nom justement honoré.

On lit dans l'Action :

Hier, mêlé à l'affluence considérable qui rendait les derniers devoirs à Louis Veillot, je contemplais la sympathique attitude de la foule sur le passage du funèbre cortège. Le peuple a la saine intelligence de ce qui est beau, de ce qui est grand, de ce qui est honnête. Ah ! certes, plus d'un parmi les curieux ignorait les admirables pages du penseur profond, de l'écrivain fécond, du polémiste incisif dont la dépouille mortelle passait escortée par les regrets de la France catholique et monarchique. Mais l'ouvrier savait que Louis Veillot avait fièrement combattu, qu'il avait écrit avec courage et qu'il pensait dans la libre royauté de sa conscience. Et l'ouvrier se découvrait devant le cercueil de l'honnête homme, du chrétien convaincu : il honorait la vaillance de ce preux du journalisme, qui, à travers toutes les injures de la révolution, les défaillances des timides, les perfidies libérales, soutint, durant presque un demi siècle, la lutte commencée avec vaillance, poursuivie avec vigueur.

Le peuple a eu raison.

On lit dans la France nouvelle :

Aucun discours n'a été prononcé ni dans l'Eglise ni sur sa

tombe. C'était la volonté formellement exprimée par l'illustre défunt. Il avait raison : quelle éloquence eût égalé l'admiration de ces hommages muets, mais touchants, sincères et profonds ?

Un des beaux traits de ce noble caractère, ce fut toujours le dédain des vanités. Pas de titres, pas de décorations, pas de mandats publics. Il fut Louis Veillot, l'écrivain et le soldat catholique. Ce lui fut assez.

* *

Le Parlement consacre à Louis Veillot, une étude littéraire dont nous extrayons ce qui suit :

Disons à l'éloge de la presse tout entière que M. Louis Veillot a été profondément, sincèrement regretté, parce qu'il était un parfait homme de lettres. C'est le vigoureux et alerte écrivain, le rude manieur d'un magnifique outil de prose que nous voyons partir avec la tristesse qu'inspire la disparition de ce je ne sais quoi d'à jamais irréparable qui est un talent, et le talent de M. Veillot, tout voisin de la tradition française et si savant dans sa verdeur native, est de ceux qui ne se remplacent pas aisément.

Je viens de relire plusieurs volumes de ce maître prosateur. A la réflexion, il me semble que la qualité maîtresse de son mâle langage est une perception instinctive et comme infaillible de la valeur exacte des mots. Il n'est pas de don qui semble plus commun. Il n'en est pas qui soit plus rare. Notre littérature en est arrivée à la période où la langue se décompose, à force de se faire complexe et nuancée. A être employés trop souvent, on dirait que les termes du discours s'effacent comme des médailles qui ont passé par trop de mains. Un peu de leur signification s'est fondu dans cette usure. Ceux qui étaient délicats sont insignifiants. Ceux qui étaient énergiques sont affaiblis.

Les écrivains qui ont le goût passionné du style, c'est-à-dire de l'expression intense et définitive, sentent trop bien ce déchet de beaucoup des mots qu'ils emploient, et pour réparer cette insuffisance ils ont recours aux artifices des rhétoriques de décadence. Ils inventent des néologismes afin de susciter un petit frisson de surprise qui saisisse le lecteur et avive son impression. Ils violentent les règles de la syntaxe ancienne, afin de mettre certain mots en relief, comme certains sculpteurs exagèrent la saillie de quelque muscle en dépit des lois de l'anatomie. Ils arrivent ainsi à une sorte de style ; mais c'est un style qui confine à la manière.

Ceux qui proscrivent cette façon compliquée et byzantine d'écrire ne sont pas plus dans la vérité que ceux-là qui s'en font une religion et méconnaissent la beauté du style simple et sain. C'est ce dernier qui est vraiment le style ; car il donne des exemplaires intacts des mots et des formes. Seul il manifeste la vitalité intime du langage. Il est de race, si l'on peut dire. C'est dans ce français-là qu'écrivait M. Louis Veillot.

Cette puissance de saisir la valeur exacte des mots et de les employer avec tant de justesse qu'il ne fût pas besoin de les rajeunir par des procédés d'artifice, M. Louis Veillot la dut à trois causes. D'abord il était enfant du peuple, et c'est directement comme Malherbe voulait qu'on le fit, à même la familiarité de la vie, qu'il apprit sa langue. Il y a une saveur rustique et ouvrière dans sa prose, et une horreur du terme argotique. Cela dérive de l'influence populaire, au large et vrai sens.

En second lieu, M. Louis Veillot s'imposa la lecture continue de Rabelais, « d'où découlent les lettres françaises », disait Chateaubriand (1), de Bossuet et de La Bruyère. Il était impossible de mieux choisir ses modèles ; car jamais auteur plus que ces trois-là n'a possédé la plénitude du terme, ni plus directement nommé les choses par leur vrai nom. Enfin, M. Louis Veillot se donna, déjà entré dans la vie militante, la peine d'apprendre le latin. Cela seul suffirait pour juger sa valeur d'écrivain. Il savait plutôt par divination que par raisonnement, l'étonnante différence que la connaissance ou l'ignorance du latin établit entre deux prosateurs. Que nous le voulions ou non, écrire en français, c'est toujours écrire en latin. Le sang et l'ossature de nos mots, leur tonalité, leur physionomie, tout cela dérive de Rome, et du jour où un écrivain perd de vue cette loi essentielle de notre langue, son talent d'artiste est diminué d'autant.

J'ouvre au hasard les *Odeurs de Paris*, et je rencontre cette phrase : « Ne vous y trompez pas, Romains ! Les lèvres de l'homme n'ont point de paroles qui rompent le soleil du tombeau. Vos ancêtres ne renaîtront pas, et prenez garde aux enchantements de César ! » Il y a là deux mots dont l'effet d'éloquence saisit d'abord : *rompent* et *enchantement*. L'un et l'autre est pris dans son sens latin ; et le voisinage de l'étymologie est là tout

(1) Nous devons arrêter ici la critique du *Parlement*. Ce que M. Louis Veillot a dit de Rabelais en plusieurs endroits de ses œuvres, montre bien qu'il n'en faisait pas sa lecture continue.

(N. de la Rédaction de l'Univers.)

près qui soutient la vigueur de l'expression. Quand à chaque page on a de ces simplicités de vocabulaire et de syntaxe, on est tout bonnement un grand écrivain.

Une seconde qualité de M. Louis Veillot, c'est le mouvement, c'est un train des phrases qui vont et passent, lestement et hardiment enlevées, comme de solides chevaux, à la croupe musclée, à la queue tressée, à la tête relevée, qu'un habile cocher précipite le long des pentes des montagnes, les tenant par quatre à la fois au bout des rênes que serre sa main robuste. J'ai vu plus d'un *coach* dévaler ainsi le long des routes du district des Lacs. Depuis ce même La Bruyère, l'un des plus ingénieux conducteurs de phrases qu'il y ait eu, est assurément l'écrivain des *Odeurs de Paris*.

PAUL BOURGET.

*
*
*

On lit dans l'*Osservatore romano* de Rome :

Une dépêche de Paris nous donne la douloureuse nouvelle de la mort, arrivée samedi dernier, du Nestor des journalistes catholiques, M. Louis Veillot, directeur de l'*Univers*.

La cause catholique perd, par cette mort, un de ses plus ardents et vaillants défenseurs ; la France un de ses plus illustres écrivains.

Louis Veillot a employé toute sa vie à la défense des droits sacrés de la papauté ; il mit à cette défense toute l'extraordinaire vigueur de son esprit, toute la richesse de son puissant génie, toute la force de sa volonté. Ses brillantes et vigoureuses polémiques, comme ses œuvres apologétiques, sont un monument vraiment plus durable que l'airain, qu'il s'est élevé à lui-même durant sa vie, et qui, après sa mort, rendra son nom cher et vénéré à tous les catholiques du monde, à tous ceux qui ont le culte de la vérité et de la justice.

La mort de Louis Veillot est un deuil, non-seulement pour la presse catholique de France, mais pour celle du monde catholique tout entier. Et nous prenons la plus vive part à la douleur qui afflige la rédaction de l'*Univers* par la perte de son illustre chef.

*
*
*

On lit dans le *Journal de Rome* :

La presse catholique tout entière est en deuil. M. Louis Veuil-

lot est mort samedi dernier à Paris, après une longue maladie, dont la fatale issue ne semblait pas cependant devoir être si prochaine.

Ecrivain de la grande race, il fut un journaliste de génie, le plus éclatant certainement des journalistes, nous ne disons pas catholique, mais français.

L'Univers fut son œuvre principale ; pendant plus de trente ans, il y a dépensé toute son ardeur, toute sa foi, et les plus riches dons de son esprit. Il comprit qu'après la chaire, la forme la plus efficace de l'apostolat chrétien, dans les temps modernes, c'est la presse. Il combattit et vainquit presque chaque jour l'hydre révolutionnaire par ses propres armes.

On n'improvise pas le récit d'une vie si largement remplie d'œuvres utiles et fécondes, ni le portrait d'un homme si illustre. Louis Veillot appartient à l'histoire de l'Eglise et à celles des lettres françaises. Il est de ceux qui, en disparaissant, ne risquent ni l'indifférence ni l'oubli.

Qu'il nous suffise aujourd'hui de rappeler que Louis Veillot fit de *l'Univers*, non pas seulement une œuvre personnelle, mais une institution durable. Il n'appuya pas sa fondation sur le caprice et la mode du jour, mais sur les vérités éternelles, sur les principes qui ne meurent pas. Malade depuis longtemps, obligé à la retraite, il eut la consolation de voir son œuvre continuer, sans faiblir, sous la direction d'un frère digne de lui, avec le concours d'écrivains formés à son école, les glorieux combats qu'il avait dirigés pendant tant d'années.

Soldat du Pape et de l'Eglise, il monta pendant quarante ans la faction autour du Saint-Siège, écartant impitoyablement les faux amis et repoussant avec une vigueur incomparable l'assaut des ennemis. Sa verve, puisée aux sources gauloises, s'enlevait subitement aux sublimes hauteurs des pères de l'Eglise. Il prenait l'adversaire corps à corps, le renversait le piétinait, l'annéantisait, puis soudain, d'un coup d'aile, il s'élevait au ciel dans la région de la doctrine sereine.

Rome ! tel était le centre où convergeaient ses puissantes pensées. Apôtre moderne, il avait été ébloui par la lumière céleste sur le chemin de *Rome à Lorette*. A Rome, il avait consacré le beau livre des *Parfums* : c'est à Rome encore qu'il songeait en décrivant les *Odeurs de Paris*, en flétrissant les filles impures de *Babylone*, ou en faisant siffler ses *Couleuvres vengeresses*.

A Rome, en sa longue maladie, on pria pour lui. Pie IX avait honoré Louis Veillot d'une affection particulière. Pie IX, dont il avait si ardemment secondé les grands et opportuns desseins,

et qu'il avait suivi dans toutes les grandes luttes ! Léon XIII, peu de jours après sa consolante élévation au pontificat, digne héritier des luttes et du courage de Pie IX, recevant au Vatican les délégués de la presse catholique, fit envoyer par le rédacteur de l'*Univers* un témoignage de bienveillance spéciale à Louis Veillot. Récemment encore, ce grand Pape s'entretenait du directeur de l'*Univers* avec un de ses secrétaires, lors du dernier pèlerinage français.

..

Le *Moniteur de Rome*, bien qu'il ne consente pas à louer les résultats produits par l'influence de M. Louis Veillot, et qu'il se flatte de voir disparaître son œuvre, qu'il juge éphémère, ne peut se défendre de dire :

Le journalisme européen perd en lui une de ses gloires. Pendant trente-cinq ans, le directeur de l'*Univers* a rempli le monde de ses luttes. Il a su réunir en sa personne les plus brillantes qualités du publiciste, l'ardeur primesautière, le tempérament militant, la verve inépuisable, le trait vif et à l'emporte-pièce, l'esprit étincelant, un entrain toujours jeune et l'amour de son métier.

Sans rival comme polémiste, il a prêté à la presse des accents nouveaux. Tour à tour ému et ironique, usant de la raillerie ou du dithyrambe, poète à ses heures, conteur des plus fins et des plus délicats, il a su donner à son style toutes les nuances, il a trouvé tous les accents pour exprimer ses convictions.

On retrouvait en lui la veine gauloise, la vieille traditions que les générations françaises se passent d'un siècle à l'autre et qui compte parmi ses représentants le bon-homme La Fontaine et Molière. Cette riche et forte nature n'était point ébranlée dans les mauvais jours ; il reparaisait chaque matin, plein de vigueur et d'enthousiasme. On peut dire que nul ne semblait taillé comme lui pour les âpres combats de la presse quotidienne.

Toutes les ressources de son esprit et de son cœur, M. Louis Veillot les a mises au services de l'Eglise. Dans la préface de ses *Libre-Penseurs* et des *Odeurs de Paris*, il a raconté lui-même, avec une élévation de langage qu'on a rarement surpassée à notre époque, comment et pourquoi il avait été amené à défendre cette grande et sainte cause ; là, comme en maint autre endroit de ses ouvrages, il a parlé des reproches qu'on lui a souvent adressés. Il s'est comparé un jour à l'un de ces *Missi dominici* que les rois

francs et les successeurs de Charlemagne envoyaient pour redresser les torts et rétablir l'ordre dans les provinces nouvellement conquises.

On peut ne point partager ses opinions sur le rôle de la presse catholique. Tous, du moins, rendront hommage à ce fils de ses œuvres, sorti des rangs les plus obscurs, et qui, par lui-même, se fit une place parmi les maîtres de la littérature française; tous conviendront qu'il a aimé l'Eglise, la vérité religieuse, et qu'il a servi la cause de Dieu avec une ardeur que rien n'a pu éteindre.

La politique n'était pour lui que d'une importance secondaire; on sait les erreurs qu'il a commises dans ce domaine; il s'en inquiétait peu, car il avait le tempérament d'un soldat et non les qualités d'un chef de parti. Il voulait avant tout sauvegarder les intérêts de la religion.

Est-il besoin d'ajouter que la papauté perd en lui un de ses plus éloquents défenseurs? Il a soutenu le pouvoir temporel du Pape avec une franchise qui déplut aux puissants du jour et qui amena la suppression de l'*Univers*. C'est lui qui, plus que tout autre, contribua à faire connaître et aimer en France les causes qui touchent à la papauté.

* *

On lit dans l'*Osservatore cattolico* de Milan :

Nous qui avons admiré en lui le littérateur et l'incomparable écrivain, qui a mis au service de la vérité, de Jésus-Christ et de son Eglise un esprit vaste et aiguisé, une plume incomparable, un courage de martyr, aujourd'hui nous déposons un pleur sur sa tombe.

Veillot nous rappelait saint Paul, apôtre. Il en avait l'âme bouillante et l'ardente foi. Il a combattu la révolution avec une telle puissance que la France catholique écrira son nom parmi les plus grands et les plus glorieux hommes de ce siècle.

* *

Le *Télégraphe* républicain et libéral, publie, sur « Louis Veillot intime » une étude où nous lisons :

L'homme de lettres a été très grand, si grand qu'on ne saurait lui comparer personne dans ce siècle, pas même le grand Paul-Louis. Tous deux, Veillot et Courier, ont eu du procédé dans

leur génie de pamphlétaires. Mais combien plus large et mieux coulante la veine de Veillot ! Pendant que l'ennemi des jésuites filtre et distille son fiel de choix, l'ami de l'Inquisition épanche puissamment sa verve. Courier restera le Marivaux du pamphlet. Veillot en est souvent le Bossuet, parfois le Corneille.

Encore une fois, il s'agit d'art, pas d'autre chose. Justement parce que nous sommes les ennemis jurés des théories du polémiste défunt, nous tous libéraux, fils et défenseurs de la Révolution française, — sans laquelle Louis Veillot, fils de tonnelier, aurait cerclé des douves pendant toute sa vie, — nous ne pouvons refuser à l'artiste l'hommage de notre admiration. Il a été le premier satirique — en prose — de la littérature française au dix-neuvième siècle. Voilà son lot ! Comme dit le poète :

J'en connais de plus misérable !

* * *

On lit dans le *Triboulet* :

Toute la rédaction du *Triboulet* tient à rendre un suprême hommage à la mémoire de Louis Veillot.

A une époque où tant d'écrivains sont moins friands de considération que de bruit, où, pourvu que leur plume leur rapporte la richesse et, à défaut de richesse, les honneurs, ils font bon marché du reste, Veillot restera le type du journaliste qui a honoré sa profession. Jamais on ne lui a fait l'affront même d'essayer de le corrompre ; c'était l'intégrité même.

Et quel talent ! Depuis Chateaubriand aucun écrivain n'a plus illustré la prose française, et Veillot même, on peut l'affirmer, est plus complet que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*. On a dit de lui qu'il procédait à la fois de Bossuet et de La Bruyère. Ces deux grands génies sont en effet ses ancêtres et ses modèles ; mais la puissante originalité de Veillot ne s'en dégage pas moins avec toute sa saveur propre. Les chefs-d'œuvre qui ont nom les *Libre-Penseurs* ou les *Odeurs de Paris* resteront d'impérissables monuments. Et nous espérons en outre qu'une main pieuse saura recueillir dans la collection de *l'Univers* maint article étincelant de verve, d'esprit, qu'on sera fort surpris de trouver tout aussi jeune qu'au moment de son apparition.

La foi catholique perd en Louis Veillot un de ses meilleurs champions...

Les bons chrétiens ont fait à Veillot des obsèques dignes de

lui. Les étudiants catholiques de Paris affluaient autour du cercueil ; les étudiants catholiques de province avaient envoyé d'imposantes délégations. Le clergé était également dignement représenté. Enfin ce qui aura été le plus sensible à la grande ombre de celui que nous pleurons, immédiatement derrière le corbillard on a vu défiler le cortège des Petites-Sœurs des Pauvres.

Le deuil était conduit par M. Eugène Vuillot, digne frère du défunt, et par le colonel Pierron, son gendre.

Selon la volonté expresse de Vuillot, il n'a pas été prononcé de discours sur la tombe. L'humilité chrétienne n'a pas besoin de toutes les pompes et de tout l'appareil que les libre-penseurs réclament pour leurs enfouissements. Vuillot a voulu mourir simplement comme il a vécu. Digne couronnement d'une belle vie.

*
**

M. J.-B. Cordonnier écrit dans la *Vraie France* de Lille :

« Injurié par ses adversaires, blâmé quelquefois par ses amis, M. Louis Vuillot n'est et ne peut être contesté ni par ceux qui le haïssent le plus, ni par ceux qui l'approuvent le moins. C'est une puissance ! » M. de Pontmartin l'a bien jugé. La Providence n'envoie point souvent de ces hommes qui ne se plient pas sous le vent du siècle, qui dédaignent de dangereux suffrages, qui ne cèdent ni aux faiblesses de leur époque, ni aux leurs, et qui ne refusent pas de s'exposer à cette sorte de célébrité qu'on peut appeler une impopularité glorieuse : Nous ne cessons de veiller sur le rempart, dit-il, frappés par nos ennemis et par nos amis.

A toutes les qualités qui font le grand écrivain et le bon catholique, M. Louis Vuillot joint aussi celles qui font l'homme libre et l'homme de cœur ; comme le dit l'*Univers*, depuis le jour où il a connu la vérité, il a constamment été fidèle à l'Eglise, il a toujours voulu le salut de la France avec une bonne foi qu'une erreur passagère ne saurait faire suspecter.

La polémique fut pour lui comme une croisade où tout bon chrétien doit combattre. Il n'écrivait pas, comme beaucoup, pour flatter ses lecteurs ou en augmenter le nombre, ni pour la médiocrité superficielle, mais uniquement pour la défense de la liberté, du droit et de la religion dont il fut le puissant auxiliaire.

L'Emancipateur, de Cambrai, publie un article de M. Delloye, dans lequel nous lisons :

Peu d'hommes ont été aussi discutés, aussi haïs que cet homme. Peu d'hommes méritaient autant l'admiration, le respect, l'amour. Il fut grand en tout : par la foi, par le talent, par l'abnégation. Il fut grand dans l'action et dans la lutte, dans la victoire et dans la défaite.

Sa vie eut des heures terribles, des heures de dures et pénibles angoisses lorsque, recevant par devant les coups de l'ennemi, il entendait par derrière lui, et venant des rangs de ceux-là mêmes qu'il défendait, des clameurs qui auraient pu paraître poussées par la trahison, si l'on ne savait combien la jalousie peut engendrer de mesquines sottises.

Dans le public on aperçut surtout de lui l'athlète.

Ce n'était point pourtant tout l'homme.

M. Louis Veillot frappa fort et dur, pour cette raison qu'ayant en mains une arme trempée comme jamais arme ne fut trempée, et l'ennemi encombrant la route, il avait pour devoir de nettoyer le terrain. Mais cette besogne n'était point celle pour laquelle son grand talent était le plus fait.

Il était homme de cœur avant d'être homme de combat — ainsi souvent en est-il des grands guerriers — et ses plus belles pages, les pages où sa plume sut mettre tout le charme de son incomparable génie, sont celles qu'il écrivit lorsque, sorti des ardeurs du combat, il put laisser éclore dans la paix et le calme tout ce que son cœur aimant contenait d'enthousiasme, d'affection et de tendresse.

Là où il faut le juger, c'est dans son inimitable *Çà et là* dans *les Parfums de Rome*, et aussi, j'aimerais à dire surtout, dans son *Honnête femme*.

Que de délicatesses, que de charmes, que de finesses, que de mélodies dans ces « chants » par lesquels son âme ardente célébrait toutes les beautés que sa foi lui donnait de voir et de goûter, de voir plus belles, de goûter plus douces et plus suaves que personne jamais ne les vit et ne les goûta.

Ces pages sont à lire et à relire toujours. Elles viennent du cœur, vont au cœur, et vont bien au cœur.

M. Sainte-Beuve disait de l'une d'elles, *la Chambre nuptiale* : « Rien de mieux n'a jamais été écrit dans notre belle langue française ». Et c'est vrai.

Comme plume, M. Louis Veillot est fils de Sévigné. Je le lui

dis un joar à lui-même. « Plusieurs pourraient prendre cela pour un paradoxe, me répondit-il ; mais c'est exact. »

Sa phrase, si pleine de distinction, savait donner aux mots comme un sens nouveau et inattendu, qui cependant, après réflexion, se montrait bien comme le plus naturel et le plus net.

Il fut un maître, et restera le maître.

Rédacteur en chef de l'*Univers*, marchant côte à côte avec les de Riancey, les Poujoulat, les Laurentie, il fit du journalisme une carrière, j'allais dire une mission, d'honneur et de dignité. Cette arme jusque-là couverte de tant de boues et de tant de hontes, traînée dans tous les ruisseaux, déshonorée par toutes les trahisons, vilipendée par un commerce sans pudeur, achetée pour le service de toutes les ignominies, il la prit dans ses nobles mains de plébéien converti, et la consacrant à Dieu, lui chevalier de l'Eglise, il la consacra à la seule vraie gloire,—la gloire de Jésus-Christ, roi et maître du monde.

La conviction de M. Louis Veillot était une conviction à laquelle la science et le talent ne surent jamais que donner un accroissement de soumission et d'humilité. Souvenez-vous de ces condamnations inouïes, dans lesquelles Rome dut se faire son avocat et son défenseur, levant de son autorité souveraine des interdits que les ardeurs mêmes de la lutte ne pouvaient excuser.

Ses adversaires n'allèrent-ils pas alors jusqu'à lui reprocher ses victoires? Certains trouvaient qu'il « empiétait ». Oui, il empiétait, comme empiète le soldat qui, dans la mêlée, s'étant emparé de l'étendard ennemi, le dépose ensuite aux pieds de son chef, heureux de se dépouiller du trophée conquis, mais ne pouvant, quoi qu'il fasse, se dépouiller de la gloire qui de droit lui revient et lui reste.

M. Louis Veillot est mort ainsi qu'il avait vécu, en chrétien.

Sa « vie », espérons-le, sera écrite. Son frère, ses collaborateurs, ses amis, nous la doivent.

Nous avons ses œuvres ; il nous faut ses exemples.

Ces grands morts ne sont point de ceux qui puissent mourir tout entiers en un jour.

Il lutta pour l'Eglise l'espace de quarante-cinq ans. Les échos de ce combat héroïque qui dura près d'un demi-siècle ne sauraient venir s'éteindre sur ce cercueil où présentement sa dépouille repose, attendant la résurrection suprême.

Demain son corps sera conduit à sa dernière demeure.

Nous l'y accompagnerons, lui rendant l'hommage de notre vénération et de notre reconnaissance, en notre nom, au nom de

notre journal, au nom des catholiques de notre contrée, qui, comme tous les catholiques de France, sauront se souvenir des services éminents rendus à l'Eglise par ce grand et illustre chrétien.

* *

Dans le *Citoyen* de Marseille, M. Horace Lours publie un article où nous lisons :

On sait par quelles colères, et par quelles haines ses lamentables victimes essayèrent de se venger des attaques de l'intrépide lutteur. C'était le moindre salaire que pût recueillir son dévouement sans bornes à la cause de Dieu et son zèle infatigable pour ses intérêts sacrés. L'erreur, à défaut d'armes courtoises, ne dédaigna point, on le sait, d'employer contre lui la calomnie.

On lui contesta le mérite de la loyauté, mérite qui n'est pas banal, il est vrai, dans le camp de l'impiété. On mit en doute la sincérité de ses convictions, on alla jusqu'à l'accuser de faire un métier. Triste métier assurément, et dans tous les cas peu propre, par le temps où nous vivons, à pousser un homme que celui de défenseur d'un drapeau si impopulaire, de champion d'une cause vouée à de si longues défaites et à un discrédit qui semblerait irrémédiable, si Dieu n'était là. Le calcul eût été bien naïf de consacrer sa vie à la défense de l'Eglise dans le but unique d'arriver par là aux misérables satisfactions que donnent le pouvoir conquis et l'ambition satisfaite.

Non, Louis Veillot fut avant tout un homme de foi. Toute son œuvre le proclame.

Ceux que fustigea sa verve impitoyable, l'accusèrent aussi de manquer de charité chrétienne. Ah ! ce fut là le grand grief de ces bons apôtres, si modérés, si évangéliques eux-mêmes à l'égard des cléricaux. Eh bien ! non, le reproche ne portait pas. Certes, nous ne nions pas les violences du polémiste, mais combien légitimes, combien justifiées ! D'ailleurs, que l'on y regarde de près, et l'on se convaincra qu'elles s'adressent, en général, plus à l'œuvre qu'à l'ouvrier, et que les idées sont plus en cause que les personnes. Si l'invective lancée au sophisme atteint, d'aventure, le sophiste, le malheur après tout n'est pas grand. N'est-ce pas de Maistre qui a dit : « On n'a rien fait contre les doctrines tant qu'on n'attaque pas les personnes » ? Ce n'est pas nous qui nous plaindrons que les traits de Louis Veillot soient allés à leur adresse.

Et maintenant, Dieu a appelé à lui ce vaillant, qui si longtemps

batailla contre l'hérésie. Ah ! qu'il nous manque dans les tristes jours que traverse l'Eglise et la France ! Depuis que, frappé par la maladie à laquelle il a succombé, il avait dû se retirer du combat, que de fois n'avons-nous pas entendu autour de nous exprimer le regret qu'il ne lui fût plus permis de faire justice du régime odieux qui opprime, ruine et déshonore le pays ?

Sa plume vengeresse pourrait seule flétrir comme elles méritent de l'être les impiétés qui nous affligent.

*
*
*

L'Espérance du Peuple, de Nantes, dit, dans un article signé de M. Martin :

Nous n'avons point la prétention de porter un jugement complet sur cet homme mêlé à tant de luttes, et nous ne pouvons apprécier tous les coups qu'il porta ; mais il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est l'immense talent de l'écrivain. M. Veillot fut un maître en l'art d'écrire, il a pris parmi nos littérateurs une place à part ; il a escaladé avec un succès sans pareil des sommets inconnus aux écrivains qui avaient avant lui illustré les lettres françaises.

Le rédacteur en chef de *l'Univers* est le premier des journalistes ; ce titre de gloire lui est incontesté, et nous sommes flattés que parmi tant d'esprits vifs, alertes, brillants, hardis, éloquentes, la palme appartienne à un catholique.

Un trait qui nous plaît particulièrement en lui, c'est son dédain de la popularité.

Ce dédain de la popularité est la marque d'une nature élevée et d'un caractère fort.

*
*
*

Dans *l'Union du Midi*, de Toulouse, M. Maisonneuve donne une étude étendue et remarquable, qui se résume en ces termes :

Nulle vie ne fut plus remplie, malgré l'annihilation des dernières années.

Il faut tenir par quelque côté à la presse quotidienne pour apprécier dans toute son étendue et dans sa haute valeur l'œuvre du rédacteur en chef de *l'Univers*. Celui-là fut vraiment un maître. Amis et adversaires doivent le reconnaître pour tel, sous peine d'ignorer le premier mot de ce rude et difficile labeur qu'on

appelle le journalisme. Il eut de son vivant le privilège d'éveiller des violentes colères et d'ardentes sympathies, mais les sots peuvent seuls nier la puissance et la souplesse d'un esprit tel qu'il faut penser tout à la fois à Juvénal, à Rabelais et à de Maistre pour le comprendre et pour le définir.

Le *Messageur de Toulouse* a consacré également à Louis Veullot un article où nous lisons :

Louis Veullot est, a été un des hommes les plus discutés de ce temps. Il a eu des amis fanatiques ; il a eu des ennemis implacables. C'est un mérite rare, et il n'est guère donné qu'aux esprits supérieurs de provoquer ainsi, d'une façon générale, l'enthousiasme et l'injure. Pour les uns, c'était un Père de l'Eglise ; pour d'autres, le Père Duchesne du catholicisme. Lui ne s'émouvait guère.

Louis Veullot est, d'occasion, violent, caustique, brutal. Il n'est jamais grossier ni ordurier. S'il emprunte un terme à la langue verte, il sait si bien l'enchâsser, que le vil carbone, épuré, décrassé, brille comme un diamant.

...La haine, une haine absolue pour tous les ennemis de ses croyances, fut souvent l'inspiratrice du talent de Louis Veullot. Mais, à certaines heures, il y avait de la tendresse dans sa colère. Ce vigoureux esprit, qui aime à se montrer impitoyable, a des accents d'immense miséricorde pour les petits, pour les souffrants, pour le peuple que l'on trompe.

Littérairement, ce fut un styliste de premier ordre, un journaliste hors ligne, un grand artiste.

Il est de ceux qui ont le mieux dompté cette grande dominatrice que nous appelons la langue française.

FIRMIN BORNIN.

La *Champagne*, de Reims, dit notamment :

Il lutta et il fut victorieux. Telle est l'épithète qu'on pourrait graver sur la tombe de Louis Veullot. Il lutta toute sa vie, et toute sa vie, depuis le jour où il commença la lutte, il fut victorieux. Sa première victoire fut remportée sur lui-même, il avait alors vingt-cinq à trente ans...

Homme d'une seule pièce, il ne voulut avoir aucun défaut à sa cuirasse. Il n'eut pas de fanatisme, ce mot n'aurait pas de sens appliqué à lui ; il eut la foi, la foi entière, et il la défendit encore plus contre ceux qui la discutaient et voulaient l'accommoder aux goûts du jour, que contre ceux qui la niaient....

Nous ne sommes point de taille à parler de cet homme illustre, comme il convient de le faire, mais nous pouvons lui rendre hommage, et c'est ce que nous faisons.

BRUNET DE BOYER.

*
*
*

La Gazette de Nîmes :

Même les adversaires les plus acharnés de M. Louis Veillot sont obligés de reconnaître la sincérité de ses convictions, la loyauté de sa polémique, les qualités incontestables de son style ; pour nous, M. Louis Veillot, à part certaines dissidences sur quelques points secondaires, était, de plus, un de nos chefs incontestés et le champion le plus ardent de la cause catholique. S'il y a eu, jusque dans nos rangs, des luttes plus ou moins acrimonieuses, ces souvenirs d'un temps qui n'est plus s'évanouissent auprès de cette tombe encore entr'ouverte et la presse catholique, unanime dans ses hommages et dans ses regrets, aimera à ne contempler dans ce frère d'armes qui vient d'être relevé par Dieu de sa faction, qu'un héros glorieux de cette armée chrétienne qui combat sans relâche pour Dieu, la Patrie et la Liberté !

Sa mort est un deuil pour tous les catholiques, mais le souvenir de ses œuvres ne fait aujourd'hui que se raviver davantage ; elles ne s'effaceront jamais de notre cœur, et notre reconnaissance pour ce héros sera éternelle.

Cet humble tribut de notre admiration exprime bien imparfaitement les pensées qui se pressent dans notre esprit et les sentiments qui animent notre cœur : mais nous avons tenu à mêler notre faible voix à celle de toute la presse, et, les larmes aux yeux, nous venons déposer ce faible hommage sur cette tombe où va descendre un si illustre écrivain et un si fervent catholique.

F. CHAPOT.

*
*
*

L'Ami du Peuple, qui paraît à Fribourg (Suisse) s'est mis en deuil. Il dit :

Louis Veillot est mort.

C'est en ces mots laconiques que les dépêches annoncent la fin du plus grand journaliste de ce siècle.

Il est mort, ce vaillant jouteur de la presse, ce soldat de l'Eglise qui a combattu pendant plus de quarante ans aux avant-postes de l'armée catholique.

Elle est brisée, cette plume incomparable qui a tracé tant de belles et saintes pages, et qui, à elle seule, valait une armée rangée en bataille.

Elle s'est éteinte, cette intelligence supérieure qui s'inspirait si lumineusement des splendeurs de la foi et qui, après avoir connu la vérité, s'éprit pour elle d'une irrésistible passion, se laissa entièrement subjugué par elle, ne lui préféra rien.

Il ne bat plus ce cœur qui aima son Dieu et son Eglise avec une ardeur jamais défaillante.

Elle est fermée cette bouche d'or qui eut pour sa malheureuse patrie des accents si enthousiastes, si nobles, si purs.

Il était notre père, notre chef, notre modèle à nous humbles soldats de la presse.

C'est à Louis Veillot que le journalisme catholique doit, en quelque sorte, son existence. C'est lui qui, le premier, a compris pratiquement la mission du journal dans ces temps de tourmente révolutionnaire.

Il savait que la presse, si puissante pour le mal, pouvait devenir aussi un instrument précieux entre les mains de l'Eglise, pour le bien et le salut des peuples.

Il se jeta hardiment dans la mêlée, n'ayant d'autre drapeau que son dévouement à l'Eglise, d'autre arme que sa vaillante plume. Pendant près d'un demi-siècle, il soutint l'effort de la cohue incrédule et railleuse qui se rua contre lui, stupéfaite des coups que ce rude champion lui portait.

Pour lui, il ne voulut servir d'autre cause que celle de Jésus-Christ.

...Le plus grand ennemi de Louis Veillot, ce fut le libéralisme catholique. Les hommes *sages* et *prudents* qui, en France comme ailleurs, croyaient sauver la cause de la religion en baisant les pantoufles de la révolution, ne purent souffrir l'éloquent batailleur, cet *extrême*, ce *fougueux* ultramontain, qui renversait les plans de la petite sagesse humaine et rompait par ses coups de plume la trame savante des défections libérales.

Sur ce terrain, Louis Veillot eut à soutenir des luttes de géant. Il y déploya un courage, un talent qui laissa bien loin derrière lui les sonorités des rhéteurs libéraux.

On peut voir maintenant combien les événements ont donné raison à cet aigle du journalisme catholique. D'avance, il prévit tous les maux qu'engendrerait le libéralisme. Il a pu assister au douloureux spectacle de leur réalisation. Ses dernières années se sont passées dans le deuil et le silence, en attendant l'heure du triomphe éternel.

Le Courrier de la Dordogne de Périgueux :

C'est pour nous un devoir de saluer au passage la mémoire de ce grand soldat de Dieu, dont les coups terribles firent si souvent reculer l'ennemi. Aux haines implacables qu'il déchaîna, aux outrages dont on l'abreuva, on reconnaissait un robuste et on se disait tout de suite : « Celui-là est puissant qui est haï de la sorte. »

Il fut haï, c'est là sa grande victoire, de tous les pieds-plats et les envieux de la philosophie et de la littérature, et des tristes farceurs de la libre-pensée. C'est à ces derniers surtout que Veillot fit une guerre sans merci ; son ironie vengeresse vous les marquait au front comme un fer rouge, il les prenait à belles dents et, déchirant tous voiles, il nous montrait quels grotesques ou quels infâmes cachaient ces oripeaux de la philosophie et de la libre-pensée.

La mort de Louis Veillot sera pour les catholiques un deuil national, surtout en ce moment où l'Eglise, plus attaquée que jamais, aurait eu plus que jamais besoin du bras de ce vaillant.

CHARLES BUSSIÈRES.

Le Novoie Vremia (*Nouveau Temps*) de Moscou, en annonçant mercredi la mort de Louis Veillot, a donné une biographie qui se termine ainsi :

Son influence comme chef de la presse ultramontaine s'est étendue à toute la France, à l'Allemagne et à l'Italie.

Le lendemain, le *Novoie Vremia*, résumant les appréciations des journaux de Paris, publiait un article étendu dont voici les principaux passages :

De l'aveu unanime de la presse parisienne, le talent d'écrivain de Louis Veillot est de ceux qui donnent de l'éclat à la littérature d'un peuple. Causeur rare, spirituel et affable, irréprochable comme homme privé, Veillot, dans ses polémiques, brûlait littéralement d'encre le visage de son adversaire. C'était un virtuose...

Non-seulement il a excellé dans le journalisme, mais aussi dans les romans et dans la poésie. Son *Honnête femme* peut, quant à la valeur littéraire, être comparée aux plus célèbres romans français.

....En lui se sont révélés les qualités du lutteur, les dons de l'artiste, la sincérité des convictions, le patriotisme du citoyen. Ce patriotisme, il le montra surtout lors de la guerre de Crimée et quinze ans plus tard, lors du siège de Paris, dans de nombreux articles qui sont des pages d'histoire.

* *

Le *Salut public* de Lyon, publie une correspondance parisienne, signée *Septime*, consacrée tout entière à l'œuvre de Louis Veillot et où nous lisons :

A-t-il nui à l'Eglise ou a-t-il fructueusement servi sa cause ?

A-t-il à jamais brouillé le catholicisme avec ce qu'on appelle le progrès ? A-t-il démontré qu'il y a un abîme infranchissable entre la civilisation moderne et le seuil des apôtres, qu'il y a un conciliabule absolu entre la liberté et le dogme pontifical ? Sisyphe du *Syllabus* et de l'infailibilité, a-t-il écrasé l'Eglise sous le choc de ces deux rochers brandis contre ses adversaires ?

Je me suis souvent posé ces questions...

Or, voici que, à peine close par le doigt de la Mort cette bouche que Dieu avait déjà condamnée au silence, cent voix, mille s'élèvent et répondent : *Oui !*... oui, Veillot, rempart de l'Eglise, a été le plus actif démolisseur... Oui, Veillot, soldat du catholicisme, a été le siccaire du catholicisme !

Mais comme toutes les voix qui clament ces choses sont celles des ennemis du catholicisme ; comme tout ce que la religion de nos pères compte de détracteurs, depuis le matérialiste sectaire et le pétroleur social, jusqu'à l'épicurien sceptique et au dissident confessionnel, oui, comme tout ce monde-là s'assemble en chœur pour déclarer que Veillot fut néfaste à la noble cause par lui librement, loyalement épousée... cela me suffit.

Mon sentiment est désormais fixé, et, *faisant un acte de foi*, je

crois que l'homme illustre qui vient de mourir a bien mérité de la religion comme des lettres, et que, au total, son œuvre a été grande, salutaire et bonne. Dieu se chargera de le démontrer plus tard !

Il eut des outrances de valeur et même d'animosité, soit ! mais, d'un bout à l'autre de sa carrière, il combattit le bon combat. Il fut un soldat et fut aussi un homme ; et, la part faite de sa passion belliqueuse et de son humanité, il reste un héros, et des plus purs qui aient existé jamais. Ce fut « le bon sergent du Seigneur Jésus-Christ », — comme saint Louis, son patron, lequel fut un saint, un soldat, et aussi un homme !

Ce qui revient à dire que Veillot ne fut pas impeccable ; non ! pas même dans son style, qui, cependant, est le plus sainement correct que je sache, et le plus orthodoxe, au point de vue de la vraie grammaire et du vrai génie de notre langue française.

* *

Le Courrier des Deux-Charentes, de Saintes, a publié une belle étude où nous lisons :

On l'a accusé de haine ; jamais il n'a connu cette vile passion. Lui-même l'a dit : la haine n'est point entrée dans son cœur. Il n'y a ni à l'excuser ni à l'accuser, il a écrit comme il a senti. La foi l'illuminait, et il aurait voulu faire rentrer la lumière dans l'esprit de ses adversaires à coups de sifflet. Que ceux qui persistent à voir en lui un homme haineux et sans cœur lisent son *Paris pendant les deux sièges*. Ils verront comment son âme si française a été tour à tour déchirée par nos désastres et soulevée de honte et de dégoût par cette abominable orgie qui n'a même pas le droit de s'appeler un gouvernement. Ce livre, il y a mis sa chair et son sang, qu'ils le lisent et disent franchement s'ils entendent souvent d'aussi fiers et d'aussi nobles accents.

Au journal il ne mouchette pas plus sa plume que dans ses ouvrages. L'ironie est entre ses mains une massue qui assomme l'adversaire. Il est toujours sur la brèche, combattant ce qui lui paraît contraire au bien public—faisant de l'opposition, sans jamais nier le droit du pouvoir—soutenant le gouvernement, non parce qu'il était le gouvernement, mais parce que, dans ce temps-là, le gouvernement était lui-même sa cause—et en le soutenant gardant toujours sa liberté. Il aimait la discussion, la provoquait,

et ses armes se fourbissaient dans le combat au lieu de se rouiller —non seulement il se montrait vaillant lutteur, mais encore grand écrivain.

...Nous saluons en lui non seulement l'éminent écrivain que nous avons été fiers de compter dans nos rangs, mais encore le grand plébéien, l'image du vrai peuple incarné dans ce lutteur infatigable...

HENRI MERVANNE.

* *

Nous lisons dans le *Messenger d'Indre-et-Loire* :

Il est beau de voir ce fils d'ouvrier, après avoir fréquenté une école primaire, s'instruire lui-même, saisir la plume par vocation, chercher la vérité avec opiniâtreté, la confesser solennellement partout où il la découvrait, la défendre pendant quatre-cinq ans contre ses ennemis de toutes nuances, sans réticences, sans ménagements, la préférer à la fortune, même à la popularité, et céder, dans cette longue et admirable lutte d'un demi-siècle, seulement à la maladie, à la mort.

D'autres loueront les brillantes qualités de l'écrivain, la belle langue littéraire qu'il s'est créée, riche et nerveuse, si vraiment originale et si vraiment française, son esprit et sa verve de polémiste, son éloquence et ses éclairs de génie ; aujourd'hui, devant sa tombe à peine refermée, nous ne voulons exalter que son admirable sincérité.

L'hypocrisie rationaliste avait fait de Voltaire le grand impie du dix-huitième siècle ; la sincérité a fait de Louis Veillot le grand chrétien du dix-neuvième siècle.

Louis Veillot avait brulé de connaître la vérité ; il l'a connue, il l'a aimée d'un ardent amour, il a combattu pour elle avec la vaillance des anciens preux, il l'a défendue sans relâche contre le libéralisme qui en est la fausse apparence, et par cette lutte incessante il l'a fait prévaloir dans la plupart des esprits, préparant ainsi son triomphe au concile du Vatican. C'est là son plus beau titre de gloire.

Voilà pourquoi, lorsque ses adversaires même saluent avec respect la tombe du grand écrivain, il appartient aux catholiques de rendre hommage surtout au grand chrétien.

J. MESSIRE.

Voici ce que dit *l'Univers illustré* :

Louis Veillot vient de mourir : avec lui s'éteint une des intelligences les plus hautes, un des cœurs les plus généreux, un des plus rares talents de ce siècle...

Ah ! ce fut un redoutable et merveilleux jouteur, et qui ne connut ni la défaillance ni l'effroi. Les faux tribuns et les faux savants, les sophistes et les tartufes, la bourgeoisie égoïste, indifférente et prud'hommesque, les exploités de toutes nuances, les charlatans de tout plumage, n'ont point rencontré d'adversaire plus acharné à les démasquer. Le peuple, au contraire, que l'on abuse et que l'on égare, n'eut pas de champion et d'ami plus chaleureux. « J'ai toujours défendu les intérêts et l'honneur des petits de ce monde, desquels je suis, » s'écriait le journaliste ; et nul n'était mieux en droit de se rendre une telle justice. Son amour du peuple s'était accru de toute l'ardeur de sa charité chrétienne, et ce sont les intérêts du peuple méconnus, ces droits lésés, son esprit trompé et corrompu, qui ont inspiré à Louis Veillot ses plus vengeresses colères.

La malveillance a pris prétexte de sa franchise de langage et de la véhémence de ses indignations pour le dénoncer comme un homme de fiel et pour lui faire comme un monopole de l'épithète injurieuse... Certes, nous ne partageons pas complètement, sur la polémique par la voie de la presse, l'opinion de M. Jules Simon qui demandait la liberté même de l'outrage ; et cependant, nous avouons humblement que Louis Veillot ne nous semble pas avoir si souvent outré le ton de la discussion permise. C'était surtout la justesse de ses coups qui en faisait la force, car la clairvoyance de l'écrivain n'avait d'égale que son habileté à manier une arme loyale.

Qu'on veuille bien, d'ailleurs, se représenter la situation de ce combattant, isolé dans la mêlée, à peu près comme le roi Jean à la bataille de Poitiers, obligé de faire face et de riposter à vingt ennemis à la fois. Ce n'est point à ce péril imminent qu'on prend le temps de polir les invectives et de mesurer les coups.

Et puis, de bonne foi, est-il donc possible de croire, après ce que nous avons vu, en face de ce que nous voyons tous les jours, de toutes parts, à tout instant, qu'un polémiste catholique—un pamphlétaire, si l'on veut—puisse jamais rivaliser de violence avec ce débordement d'insultes, de grossièretés, de calomnies, incessamment déversées sur les croyances les plus chères et les plus saintes, sur les têtes les plus vénérées, en ces diatribes où la mauvaise foi l'emporte à peine sur la plus écœurante ignorance ?

Quelle réponse au *Juif-Errant* d'Eugène Sue pouvait être trop méprisante ? Quelle flétrissure serait trop brûlante pour tant de libelles, véritables agents de haine et de meurtre ? Et n'est-ce pas, ou jamais, le cas de redire : Ah ça ! qui trompe-t-on ici ?

Du moins, nous ne croyons pas que l'on songe à contester le talent génial de l'écrivain. Nul autre ne posséda, comme lui, à notre gré, le style véritablement français. C'est une pure et constante merveille que cette prose, toute de muscles et de nerfs, ferme, claire, concise, variée, imaginée, vibrante et frémissante de vie, où la malice de Régnier, le bon sens de Molière, le naturel de La Fontaine, et souvent même l'éloquence de Bossuet, semblent se réunir. Qui donc eut plus de verve, de vigueur, d'ironie, et qui rencontra plus de bonnes fortunes d'expressions ? Est-il une page de La Bruyère que l'on puisse mettre au-dessus de telle ou telle des *Libres-Penseurs* ?

Certes, il fut et il restera le polémiste par excellence ; mais ce serait une grave erreur de croire qu'il ne fut que polémiste. Tous ses livres abondent en contrastes : à la discussion passionnée, à l'apostrophe virulente, succèdent des pages de la plus ravissante fraîcheur. Qu'on relise plutôt, dans le volume que nous venons de citer, les chapitres qu'il a consacrés à son frère, aux *Petites-Sœurs des Pauvres*, celui dans lequel il parle de l'amour avec une si délicieuse poésie. Le pittoresque, le charme, l'enthousiasme, débordent encore dans ses *Pèlerinages de Suisse*, et surtout dans celle de ses œuvres que l'on connaît peut-être le moins et qui contient des trésors de grâce, d'esprit, de sentiment et de fine gaieté ; nous voulons parler d'*Agnès de Lauvèns*, ce tableau si délicatement exquis, le plus vrai que l'on ait tracé d'un couvent de jeunes filles.

Dans un genre bien différent, les *Odeurs de Paris* donnèrent la mesure de sa puissance d'observateur satirique de la réalité. Il a montré, dans *Ça et là* combien il était passé maître dans l'art du récit.

Et quelle joie d'entendre Veuillot discourir sur les beaux-arts, et sur ces grands écrivains dont il était le digne héritier ! Comme il sait découvrir le beau, comme il sait l'admirer !

Et ce formidable railleur était le plus tendre des amis, des époux et des pères. Et cet homme qui laissa tomber le mépris de si haut, qui donna tant d'amertume à l'ironie, était la douceur, l'urbanité, la modestie incarnées : on ne pouvait entrer en relations avec lui sans être séduit par sa bonne grâce autant que dominé par la majesté de son caractère.

Nous sommes personnellement heureux d'avoir pu apporter à

la mémoire de Louis Veillot cet humble et suprême hommage. Mais que sont les paroles en présence d'une telle vie ?

ROBERT VALLIER.

* *

La *Gazette du Dimanche* consacre sa « Revue de la semaine » à M. Louis Veillot :

Louis Veillot n'est plus, dit Jean de Meung. La France perd en lui le premier écrivain de notre époque. Nul ne connaissait mieux que le rédacteur en chef de l'*Univers* les beautés de notre langue. Comme journaliste, il fut sans égal.

L'écrivain cite ensuite l'article de M. Paul de Cassagnac dans le *Pays*, et une partie de celui de M. Cornély dans le *Clairon*, puis il continue ainsi :

On ne saurait ni mieux dire ni mieux penser. Depuis longtemps déjà notre opinion est faite à l'endroit de cette question. Mais si jamais nous avons eu le malheur, je ne dis pas de blâmer hautement, mais de désapprouver dans notre fort intérieur la vivacité dont Louis Veillot a fait preuve dans sa polémique, nous nous frapperions maintenant la poitrine, en voyant l'état dans lequel les hommes qu'il fustigeait ont trouvé le moyen de mettre la France.

Certes, s'il sut éviter les homélies, suivant l'expression pittoresque du *Clairon*, les homélies ne lui manquèrent pas, les unes bêtes, les autres hypocrites.

Ceux-ci se plaignent de sa rudesse et de sa mordante ironie, avec un sentimentalisme qui faisait plus d'honneur à la naïveté de leur âme qu'à la perspicacité de leur intelligence, On les entendait se lamenter sur l'état malheureux auquel l'intrépide écrivain réduisait ses adversaires. A les en croire, il eût suffi de prendre les rédacteurs du *Siècle*, de l'*Opinion nationale* ou des *Débats* par les sentiments et par la douceur pour les ramener au giron de l'Eglise. Pourquoi ne pas être compatissant envers les hommes égarés qui ne repoussent la vérité que parce qu'on la leur rend odieuse, en les traitant avec trop peu de ménagement ?

Ceux-là poussaient les hauts cris sous les coups d'étrivières que leur administrait le puissant polémiste. Vous n'êtes pas chrétien, répétaient-ils chaque jour à leur impitoyable contradicteur. Le Dieu que vous adorez n'a jamais prêché que la mansuétude, et vous ne cessez de pratiquer la violence.

Ces prédicants de charité évangélique sont devenus les expulseurs de religieux, les décrocheurs de crucifix et les fabricants de lois athées que nous connaissons. Quant aux catholiques mauvais teint qui plaidaient en faveur de ces drôles malfaisants les circonstances atténuantes, ils sont allés de concession en concession jusqu'au bord de l'abîme. Nous leur devons en partie la ruine de la France et la persécution à laquelle nous sommes en butte.

Ils protestent, je le sais, contre le despotisme de ceux dont ils furent naguère les complices inconscients. Mais ces protestations ne serviront de rien. Elles ne rachèteront pas les fautes commises. A quoi bon se frapper la poitrine lorsque le cœur n'est pas changé ?

Croyez-vous que ces faux libéraux, éclairés enfin par les événements, comprennent que la vérité est une et se refuse à tout compromis ?

Je n'ose le supposer.

Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où ils retourneront à leur premier vomissement, comme des gens qui ne conservent du passé qu'un vague souvenir.

Veillot avait une horreur instinctive pour ces catholiques sans consistance et presque sans convictions, et il le disait avec sa franchise habituelle.

Peu d'écrivains ont vu aussi clair en politique. Ceux qui avaient des doutes à ce sujet n'ont qu'à relire les articles que Louis Veillot publia dans l'*Univers* lors de la guerre d'Italie. L'unité de l'Allemagne et les désastres de 1870 y sont annoncés avec une précision qui ne laisse à peu près rien à désirer.

Nous dirons donc avec M. Cornély, en terminant cet article :

“ Louis Veillot a illustré les lettres françaises, et, dans un ordre d'idées plus modeste, il a honoré la profession de journaliste.

“ Aussi est-ce avec attendrissement et vénération que nous saluons son cercueil, sur lequel, selon sa volonté expresse, on ne déposera que sa plume.

* *

L'Eclair de Montpellier :

Le valeureux chevalier de la foi catholique aurait pu répéter à son lit de mort ces paroles enflammées par lesquelles il terminait la préface de *Rome et Lorette* :

“ Gloire à Dieu ! gloire aux saints ! paix et bénédictions sur la

foi et la bonne volonté des hommes ! Il faut croire jusqu'à mourir pour la moindre des saintes croyances ; et que la dernière parole, et que le dernier souffle, et que le dernier regard, et que le dernier frémissement du corps qui retourne à la poussière, dise encore : Je crois ! »

Nous nous inclinons profondément devant la dépouille du glorieux maître et nous exprimons le vœu que de cette «poussière» encore éloquente il sorte, comme du sang des martyrs, cette vertu qui fait germer les forts, les invincibles !

M. F.

* *

La Gazette du Centre, de Limoges :

Louis Veillot a eu la passion de la vérité et tout le courage nécessaire pour la dire toujours. Dire la vérité en notre temps ce n'est pas petite affaire. Il faut la défendre, non-seulement contre les ennemis, mais contre les amis eux-mêmes, et ces derniers ne sont pas toujours les plus accomodants. L'unité s'est faite en France autour de la chaire de Rome, l'Eglise de France a grandi ; l'avenir dira qu'elle part revient au rédacteur de *l'Univers* dans ce mouvement de notre pays catholique, rompant enfin avec tous les préjugés gallicans des siècles passés. Puisse le rétablissement de l'orthodoxie religieuse être l'heureux prélude de la restauration de la vérité politique.

On lui a reproché la vivacité et l'âpreté de sa polémique. On oublie la violence de ses adversaires. Se rappelle-t-on qu'un jour l'évêque d'Orléans eut la fantaisie de jeter l'interdit sur *l'Univers*? Le procédé était au moins un peu vif. On disait alors qu'il ne convenait pas qu'un laïque fit la leçon aux évêques, nous rappelons ce mot bizarre de cette époque. Pourquoi un laïque ne ferait-il pas la leçon à un évêque qui entreprend de la faire à un Pape ? Les Falloux et les Montalembert n'étaient-ils pas aussi des laïques qui prétendaient dogmatiser, comme leurs devanciers de Port-Royal ?

On lui a reproché de n'avoir pas fait de *l'Univers* un journal royaliste, au temps de l'empire ; et l'on en concluait qu'il n'avait pas d'opinion politique. Louis Veillot était un défenseur du catholicisme. Il eût étrangement diminué sa force, s'il se fût posé sur le terrain de l'opposition dynastique. Qui songeait à la royauté à l'époque de ces luttes religieuses du second empire ?

Sous le second empire on luttait pour la liberté et l'orthodoxie religieuse, c'était là le vrai terrain de combat. Il ne faut pas oublier que l'empire a supprimé l'*Univers* pendant sept ans ; quelle meilleure démonstration de l'indépendance de son rédacteur ?

Après nos désastres, Louis Veullot comprit aussitôt que le salut de la France était dans une monarchie chrétienne. Nous ne doutons pas qu'il n'ait puissamment contribué à tourner de ce côté les espérances des catholiques, en faisant entrevoir cette alliance féconde du principe monarchique et de la foi chrétienne ; alliance qui donne aujourd'hui à la monarchie une troupe nombreuse de combattants nouveaux, ardents, décidés à vaincre parce qu'ils ont juré de sauver la religion, l'honneur et la fortune de leur pays.

En vrai démocrate, Louis Veullot s'attaqua aux illustrations du moment, il sapa les pieds d'argile des divinités à la mode. Il stigmatisa les flagorneurs vicieux d'une époque vicieuse, échina les flatteurs et les courtisans. Toute vérité n'est pas bonne à dire, Veullot l'apprit à ses dépens. Son journal fut supprimé. Alors le directeur de l'*Univers* occupa ses loisirs à crayonner de quelques lignes vives et rapides les personnages en vogue et de ses portraits il composa une galerie qui parut sous le titre des *Odeurs de Paris*. Tous y sont, comédiens et poètes, journalistes et boulevardiers, romanciers et dramatiques, tous marqués d'un jugement que ratifia le public, tous défilent, depuis Rochefort jusqu'à Hugo, en passant par Gautier, Murger, About et tant d'autres qui s'étonnèrent de se voir tout à coup tirés de l'obscurité. On cria ; Veullot laissa crier et continua sur d'autres sujets cette exécution de main de maître, au grand regret de certains feuilletonnistes ignorés dont tout l'orgueil consistait à se voir sortis par Veullot de l'ornière dans laquelle ils barbottaient sans espérance d'être connus. Le grand écrivain négligeait les trop médiocres.

La lutte avec M. de Girardin fut homérique. Les deux champions se redoutaient peut-être. L'*Univers* eut le dernier mot et son antagoniste s'estima heureux de battre en retraite avec les honneurs de la guerre. Emile Augier pourchassa Veullot en plein théâtre. Ce procédé, qui changeait de terrain la polémique, fit fureur. On rit beaucoup ; les partisans de Veullot rirent les derniers. Sarcey et bien d'autres journalistes du même bord, qui entre deux articles consacrés aux danseuses en renom ne dédaignaient pas de causer religion, se limèrent les dents contre Veullot. Aux prises avec ce dernier, l'Université elle-même

ne trouva pas grâce auprès de lui. A coup de plume Veillot faillit tuer des immortels.....

On connaît sa fin. Depuis longtemps son esprit fatigué et surmené lui refusait tout service..... Il s'est éteint doucement, sans efforts comme sans regrets, heureux d'avoir rempli sa tâche et laissant après lui des continuateurs fiers de suivre un tel modèle.

Et pour nous résumer en un trait, nous osons presque dire, si cela peut se faire sans blasphème : L'athéisme a eu son Voltaire cynique et impie, la religion a trouvé dans Veillot un nouveau Voltaire, celui-ci honnête et chrétien.

E. RAYET.

* * *

La *Revue du Monde catholique* du 15 avril, qui a paru encadrée de noir, consacre son numéro tout entier à la mémoire de M. Louis Veillot. Elle s'ouvre par la reproduction de l'ancienne biographie de M. Louis Veillot, publiée par son frère M. Eugène Veillot, et continue par une série d'articles dont voici les intitulés :

Louis Veillot. — Le Chrétien : humilité et résignation (A. David.)

Louis Veillot. — L'Ecrivain (L. G.)

Louis Veillot. — Le Publiciste (E. Drumont.)

Louis Veillot. — Le Poète (René des Chesnais.)

Louis Veillot. — Souvenir personnels (Pierre d'Attente.)

Louis Veillot. — La Mort (Ernest Hello.)

Louis Veillot. — L'Episcopat et le Clergé (***)

Louis Veillot. — La Presse (Ch. de Beaulieu.)

Louis Veillot. — Les Funérailles (***)

* * *

Voici le début de l'article consacré par M. L. G... à l'écrivain :

Au grand, au fier, au vaillant chrétien qui vient de mourir, nous devons ici le salut de l'épée.

Ainsi le soldat salue son drapeau quand il passe devant lui ; mais c'est chose rare de trouver aujourd'hui un homme et une œuvre véritablement dignes d'être comparés à un drapeau. Nous avons cependant la joie de les avoir trouvés en Louis Veillot. Nous le saluons de l'épée, nous le saluons du cœur.

Et nous pensons à l'homme ; et nous parcourons en imagination toute sa vie, toute son œuvre.

Après avoir esquissé à grands traits le jugement de cette œuvre l'auteur de l'article continue :

Je me souviens encore du jour où j'osai lui dire (c'était en 1863) : « Maître, savez-vous quels sont vos deux chefs-d'œuvre ? » Et comme il me regardait en hésitant : « C'est le *Lendemain de la Victoire* et *Corbin et d'Aubecourt* » Le *Lendemain de la Victoire* est un drame véritablement digne de Shakespeare, et *Corbin* un roman par lettres, pur et fin, digne d'avoir été écrit par la plus spirituelle et la plus chrétienne de toutes les jeunes filles..., laquelle vaut bien Shakespeare, j'imagine.

Néanmoins le jour où son journal fut brisé, le maître aussi parut brisé. C'était en janvier 1860, et *Ça et Là* avait paru en décembre 1859. Or, *Ça et Là* est un paysage où l'on trouve des feuilles mortes et des aspects mornes, mais surtout des matinées de mai et de la rosée. Pour rencontrer un livre aussi frais, il faudra désormais attendre quelques années. Je connais toutes les beautés sévères, je connais surtout toutes les intentions sublimes qui se font jour dans le *Parfum de Rome* ; mais j'ai sous les yeux une lettre que le grand apologiste m'écrivit alors, et je m'en assimile volontiers toute la pensée : « Je me remettrai à ce livre jusqu'à ce que j'aie jeté quelques strophes, sinon quelques chants, du poème qui est en moi. Rome fait le charme et le tourment de ma pensée. Je suis, à cet égard, comme un homme qui ne vivrait réellement qu'en rêve, et qui, éveillé, se sentirait les troubles, les confusions et les avortements du rêve. La voix me manque. Ce que je crois saisir échappe, et le bel édifice a croulé. »

Toute cette lettre mériterait d'être publiée ; mais il en est ainsi de milliers d'autres lettres, et il faut espérer qu'il nous sera bientôt donné de pouvoir lire ce livre tant désiré : « La Correspondance de Louis Veillot. »

Ce qui mérite d'être rappelé, c'est l'admirable soudaineté de la résurrection de ce grand esprit. Dès qu'en 1867 il eut retouché le sol du journal, il reprit, comme le géant de la fable, toute sa vigueur qui avait pu paraître endormie. Il n'a jamais été en possession de sa jeunesse comme durant ce siège de Paris, où il a véritablement honoré l'Eglise de Dieu. Honorer l'Eglise ! Je ne sache pas de plus grand éloge.

L'Espérance, de Perpignan, encadrée de noir, a publié un remarquable article signé de M. Farochon, et dont voici plusieurs passages :

C'était un homme du moyen âge, puissant pour l'action, rude au combat, doux et humble de cœur. Ainsi furent les premiers chevaliers chrétiens, de modeste naissance et d'anoblissante lignée, pierres angulaires d'un monument et d'une race.

A d'autres la nomenclature de ses œuvres. Le monde contemporain les connaît ; l'Eglise les a bénies et les garde à l'histoire, les lettres s'en sont enorgueillies. En toutes, articles du jour et brochures du temps, épanchements de l'amour catholique et coups de fouet cinglant la pourriture contemporaine, Louis Veuillot reste un soldat, un victorieux, un champion ; il balaye devant l'Eglise la boue profonde du siècle et porte au-dessus du cloaque nettoyé le glorieux drapeau du Christ. A ce labeur, il fallait un bras robuste comme le sien, bras d'ouvrier armé pour Dieu ; de sa main rude, maniant tour à tour la lance et le fléau, le fouet et l'épée, il traça dans le flot des corrompus, des gantés, des boudinés, un large déblai...

De cette carrière suante et mélangée, où la gloriole frelate la gloire, où l'intérêt frelate l'honneur, où la passion et l'exigence hâtive de l'heure frelatent la langue, Veuillot a fait la carrière du soldat chrétien, glorieuse dans l'humilité du salaire et l'éclaboussure des insultes reçues, honorable de tout l'honneur qui respendit sur la croix, profitable aux lettres, qu'elle enrichit d'un nouveau langage, le langage nerveux et correct du combat, la phrase dont chaque mot, rapidement porté, savamment agencé, blesse ou guérit, honore ou condamne, abat ou relève, — armes toujours levées et toujours frappant pour Dieu, l'Eglise et la Patrie.

A cette campagne sans trêve, où les plus forts succombent vite, Veuillot a mis cinquante ans à mourir. L'athlète fatigué s'est couché comme le vieux Corneille, après avoir usé toutes ses armes. Autour de ce cercueil où finit la contradiction et commence la récompense sans fin, autour de cette famille héritière et copartageante des grands combats du soldat rappelé à Dieu, et sous les nobles témoignages de toute l'Eglise portant aujourd'hui le deuil de son plus vaillant avoué, serrez vos rangs, écrivains catholiques. C'est à vous qu'appartiennent, avec le premier honneur, les plus intimes douleurs de cette mort. C'est là que vous prendrez vos plus fermes leçons et la confirmation de vos plus invincibles espérances. De cette grande place vide, que

nul ne se reconnaît de taille à remplir, reportons nos regards vers le ciel ; prions tous pour celui qui nous apprit à combattre, et relevons-nous plus forts pour marcher, comme lui, toujours en avant jusqu'à l'heure de la récompense éternelle.

PAUL FAROCHON.

..

Dans le *Moniteur*, Bernadille termine comme il suit une chronique, où d'ailleurs il marque ses dissentiments, consacrée à Louis Veuillot :

Le Veuillot véritable, le Veuillot de derrière les fagots, c'est le prosateur, c'est le polémiste, c'est ce Voltaire retourné qui accabla les voltairiens avec l'ironie de Voltaire, baptisée et devenue chrétienne, d'un style moins léger, moins rapide, moins menu, mais plus savant, plus savoureux, plus incisif, où la pointe acérée de l'épigramme s'ajoute au coup de massue, où le sarcasme, voire le quolibet, s'élèvent tout à coup à l'émotion et à l'éloquence.

Là est la supériorité de Louis Veuillot, d'ailleurs si essentiellement polémiste qu'il ne peut jamais cesser entièrement de l'être, même dans ses prières, et qu'il lui arrive de terminer une belle page sur la charité par un maître coup à l'adresse de l'ennemi. Lisez les *Libre-Penseurs*. Voilà d'affilée vingt, trente, quarante pages d'impitoyables railleries, de silhouettes à l'emportepièce, de portraits gravés à l'eau-forte où Galupet, Vipéreau, Greluche, Babouin et Navet sont écorchés tout vifs, comme Marsias par la main finement cruelle d'Apollon ; tournez le feuillet, et voici une page émue qui vous prend aux racines du cœur ; voici une page élevée qui parle aux plus nobles facultés de votre âme. C'est Gavroche, disiez-vous. Peut-être, mais maintenant c'est Bossuet.

Ce contraste n'est point calculé, et d'autant plus irrésistible. On s'y repose, on s'y détend, on s'y rafraîchit. L'effet en est même rétroactif, si j'ose ainsi dire : il illumine les pages précédentes et donne aux épigrammes qu'on vient de lire leur vraie signification. Ce ne sont pas seulement les jeux d'un esprit alerte et satirique, ce sont les saillies d'une indignation généreuse, qui rit des choses et qui en fait rire pour n'en point pleurer.

Ce qui a rendu Veuillot invulnérable, c'est le mépris. Mais le mépris n'est qu'une vertu négative. La haine reste stérile si elle ne se marie à l'amour. Ils se sont unis sous sa plume, et c'est pour cela qu'il a été une physionomie originale et vivante. Encore une fois, je ne parle que de l'écrivain. On peut dire de la presse

ce que Vergniaud disait de la Révolution : Comme Saturne, elle dévore ses enfants. Elle a fini par dévorer Veillot, mais elle y a mis le temps. Et de tant de pages jetées en ce gouffre avare qui engloutit pêle-mêle les chefs-d'œuvre, avec les inepties, sans jamais rien rendre, on en a sauvé quelques centaines qui compteront parmi les meilleures de la langue française en ce siècle.

*
*
*

M. E. Rous écrit dans la *Semaine Religieuse* du diocèse de Perpignan.

L'Eglise et la France viennent de faire une grande perte... Cette mort a jeté dans le deuil tous les vrais catholiques du monde entier. De tous les points de la France et du monde arrivent à la famille de l'illustre mort les témoignages de la plus vive sympathie et l'hommage de la plus respectueuse admiration. Nous partageons cette universelle tristesse. Nous entrons en société de tous les sentiments qui sont exprimés à la famille de M. Veillot et à la rédaction de l'*Univers*.

Nous n'avons rien à dire pour notre part de M. Louis Veillot, si ce n'est que l'un des plus forts et des plus vaillants en Israël a succombé, et que la mort vient de nous ravir le bras le plus puissant que Dieu eût suscité parmi nous pour la défense de l'Eglise et pour la confusion de l'impunité.

*
*
*

On lit dans l'*Echo de Notre-Dame de la Garde*, de Marseille :

.....
Armé de sa seule plume, l'intrépide champion de l'Eglise a mis en fuite plus d'un ennemi, dont le glaive n'aurait pas eu raison. Car le glaive ne tue pas les idées, et la plume de Louis Veillot a tué beaucoup d'idées qui ne revivront plus. Nous savons bien que cette plume allait vite, et droit, et fort, sans se préoccuper de ceux qu'elle rencontrait sur sa route. Elle allait à la vérité, tant pis pour qui se hasardait sur son passage. Il aimait la vérité, il voulait la vérité : il défendait la vérité. Or, dans ces luttes pour la vérité, il fallait bien que quelqu'un fût frappé : il n'y a pas de combat sans vaincus.

*
*
*

M. Frédéric Fort, publie dans la *Revue du Samedi*, une étude qui débute ainsi :

Deux fois seulement, à vingt années de distance, j'ai vu le merveilleux écrivain, l'incomparable polémiste, le grand chrétien qui vient de mourrir. Et la seconde fois, c'était hier, quelques heures à peine avant que fût clouée la planche funèbre, avant que fussent commencés les chants de deuil. La mort n'avait point altéré cette physionomie puissante, ce masque étrange d'athlète que la basse caricature n'était point parvenue à rendre vulgaire ou ridicule ; la mort lui avait donné cette beauté particulière qui, sur ces visages de géants tombés, semble être le dernier reflet de l'âme envolée. Tel je l'avais vu, celui-là, vingt années auparavant, tel je le retrouvais à cette heure, couché sur son lit funéraire.

Au fait, les deux époques n'étaient point sans ressemblance.

Lorsque, commençant à peine à marcher dans la vie des lettres entrevue comme je la voulais, c'est-à-dire le combat constant pour la justice et la vérité, lorsque je frappai, dis-je, à cet appartement de la rue du Bac où demeurait alors le rédacteur en chef de l'*Univers*, la politique impériale venait de frapper l'écrivain et le journal, le soldat et la citadelle.

Il était là gisant, mais non sans vie, prêt à se redresser, à reprendre son armure, à manier encore l'arme terrible qui pareille à l'épée du paladin, faisait des brèches au flancs des montagnes.

En permettant à l'*Univers* de reparaitre sous le nom de *Monde*, mais à la condition que les portes de la rédaction en resteraient fermées à Louis Veullot, le pouvoir manifestait clairement la crainte que ce nom seul lui inspirait. Je ne connais guère d'autre exemple, dans l'histoire de nos luttes contemporaines, d'un autre combattant de la presse frappé d'un ostracisme semblable. Aussi bien, ce combattant était d'une race à part, de ceux qui n'ont point de pairs, *non est inventus similis illi*, contre lesquels on s'acharne d'autant plus qu'ils combattent pour les droits de Dieu et la liberté de son Eglise, *qui conservaret legem Excelsi*, selon la parole de l'Écriture, *pro libertate Ecclesiæ decertans*, comme s'exprimait saint Grégoire VII.

Et comme conclusion :

Bâton ou épée, c'était une plume et de la meilleure trempe. Je dirais volontiers, moi aussi : « Otez cette plume de l'histoire contemporaine, tout y est changé. Des idées et des hommes, aujourd'hui morts ou vaincus, seraient encore vivants et vainqueurs. Cette plume, a été, autant qu'une épée, un instrument de Dieu ! » Oui, certes ! Et il apparait clairement que Dieu ne voulait ni de

ces vivants, ni de ces vainqueurs, que Louis Veillot a couchés morts et vaincus.

*
*
*

M. Pierre Lebreton écrit dans la *Semaine illustrée* :

L'Eglise catholique et la France viennent de faire une grande perte : Louis Veillot est mort le 7 avril. Ce deuil, auquel nous nous associons, frappe tout le monde chrétien. Depuis près de cinquante ans, le nom du rédacteur en chef de l'*Univers* s'est inscrit en traits ineffaçables dans l'histoire des luttes politiques et religieuses de notre époque ; partout où il a fallu, dans la dernière moitié de ce siècle, revendiquer et défendre les droits de la liberté et de la foi, ce nom a retenti avec un éclat incomparable.

C'est la plus haute personnalité de la presse française qui disparaît. Louis Veillot a été en effet le plus redoutable et le premier polémiste de notre temps. Ecrivain de combat, dans la plus large acception de ce terme, sa longue carrière se résume en un mot : comme Phocion, il fut une cognée.

Fait caractéristique : autant l'infatigable lutteur fut de la part de ses adversaires, qu'il affola de fureur, l'objet d'invectives, autant ces mêmes adversaires — Sarcey, About, Sainte-Beuve et tant d'autres — se sont montrés unanimes à rendre l'hommage à la loyauté de son caractère, à l'élévation de sa pensée, à la supériorité de son génie. « Il sut, dit Sainte-Beuve, qui n'était point par coutume prodigue d'éloges, mieux que personne s'associer pleinement au sentiment public et à l'âme de la France. »

Ceux qui ont vécu dans son intimité parlent de lui avec émotion....

C'est que ses haines, toujours légitimes, ne lui firent jamais méconnaître les préceptes de l'Évangile. Nul n'a pardonné avec plus de charité à ceux qui l'avaient offensé. Parmi les folliculaires qui l'accablèrent d'épithètes ignobles figure Mirecourt. Un jour celui-ci, aux abois, et cédant au conseil d'un tiers, alla demander aide à l'écrivain qu'il avait vilipendé. Veillot imposa silence à ses justes ressentiments et donna des deux mains. Sa franchise parfois si brutale, son ironie souvent si sanglante, n'eurent pas une parole de reproche.

Il ne dirigeait point ses coups de boutoir contre un ennemi sans défense. Autant il était implacable, comme il le dit dans ses *Pèlerinage de Suisse*, à employer la hache et la massue contre ceux qui ont autour de l'âme une triple cuirasse de bronze, autant il

avait de bonheur à soulager les affligés, sans leur demander compte de leur passé.

*
*

M. Pierre Lebreton cite ensuite le jugement de M. Sarcey :

Son véritable monument est cette collection de travaux incessants touchant à mille sujets qu'il a réunis sous le titre commun de *Mélanges*. Toutes les luttes, les crises de la France et de l'Europe contemporaines se retrouvent enrégistrées au jour le jour, et revivent comme à l'heure du combat.

On sent en le lisant, dit Sarcey, que si La Bruyère avait eu les mêmes personnages à peindre, il ne se serait pas exprimé autrement. Voilà bien toutes les qualités du maître : ce choix exquis de détails pris sur le vif et mis par l'expression dans un relief saisissant ; ce goût des images soudaines et fortes ; ce raffinement du mot simple qui devient, par la place qu'il occupe, le mot à effet ; cet art de retenir longtemps le trait et de l'enfoncer à l'improviste ; cette infinie variété de tours qui piquent et renouvellent l'attention.

Où le maître cherche, le disciple rencontre. L'un taille des pensées avec un art laborieux et charmant ; il les monte dans l'art d'un style admirablement ciselé ; il semble que l'autre ait dégrossi les siennes à grands coups de hache. L'écrivain du dix-septième siècle met trente ans à composer un petit livre sur des questions dont l'intérêt ne passe point ; le journaliste du dix-neuvième improvise au jour le jour, sur la question du moment, douze ou quinze volumes d'articles,

Tous deux sont de la même école et ont un air de famille.... Si dans quelque cent ans, on veut des détails sur nos assemblées délibérantes, on ira les chercher dans ces articles, comme on retrouve la cour de Louis XIV dans les *Mémoires* de Saint-Simon. On s'apercevra peut-être alors que M. Veillot est un admirable peintre et un grand écrivain. Quelque Sainte-Beuve le révélera au public, et il montrera que ce polémiste a écrit sur les feuilles volantes du journalisme des pages dignes d'être lues par la postérité.

Quelle que soit l'opinion que l'on porte sur Louis Veillot, nul ne met en doute qu'il fut, sous tous les rapports, un de ces hommes hors de pair qui laissent une trace.

Comme le vieil Entelle, Louis Veillot n'a déposé le ceste que lorsque ses forces ont trahi son courage et sa volonté ; mais sa dernière pensée a été pour l'Eglise et la papauté, dont il fut le soldat le plus glorieux, toujours sur la brèche, toujours payant de sa personne. De la terre, où il a creusé un sillon si profond, il n'a dû emporter qu'un seul regret, celui d'y laisser tant de mal à détruire, tant de bien à fonder.

PIERRE LEBRETON.

La *Semaine religieuse* du diocèse de Beauvais consacre à Louis Veullot une intéressante étude où nous lisons :

Ses glorieuses funérailles, auxquelles Paris, soi-disant peu sympathique à Louis Veullot, a rendu l'hommage de son respect et les appréciations favorables de la presse, même dissidente, ont prouvé que l'Eglise perd dans le défunt un grand chrétien et un vaillant défenseur, la France un de ses plus grands écrivains et le journalisme son vrai maître.

L'action et l'œuvre de Louis Veullot ont été, sont encore diversement jugées : c'est là le propre des esprits supérieurs, tranchants, prépondérants ; mais ce qu'il est impossible de lui dénier, c'est la fermeté d'un bon sens inflexible, l'élévation et la souplesse de l'intelligence, l'inépuisable fécondité d'un esprit traitant avec un égal succès les sujets les plus divers et dans tous les genres : littérature, histoire, politique, philosophie, arts, religion, théologie ; la sincérité des convictions, la loyauté du caractère, enfin l'inébranlable et intègre fidélité aux principes. C'était un Machabée chrétien ; il y avait en lui quelque chose du missionnaire et du soldat, du Brydaine et du Bugeaud, son idole, un merveilleux mélange de l'esprit chrétien et de l'esprit militaire : double courant qui déterminait la direction de sa vie.

Et plus loin :

« On me reproche mes invectives, mes traits acérés, disait-il un jour à l'un de ses amis de l'Oise ; mais pense-t-on qu'il soit facile de tout calculer au fort de la mêlée ? Je suis un tirailleur, toujours en plein combat ; je charge et je bourre mon fusil à la hâte, est-il étonnant qu'il crache un peu ?—Ah ! continuait-il avec un accent ému, si mes accusateurs savaient ce que j'éprouve bien souvent ! En voyant de près tant de mauvaise foi, d'audace, de méchanceté contre l'Eglise, ma mère et ma reine, contre tout ce que j'aime et vénère, je mouille plus d'une fois les pages vengeresse que j'écris, en courant et en frémillant, sur mes genoux. »

Et de fait cet homme, dont le poing était si rude pour l'erreur et le mal, avait la main loyale et le cœur généreux pour les personnes. Il a dit et répété que, s'il avait des adversaires, il n'avait point d'ennemis. Ses contradicteurs eux-mêmes ont été contraints de l'avouer, comme ils étaient forcés de le lire et rendre hommage à son incomparable talent.

En effet, Dieu l'avait doué d'un talent hors pair, ou plutôt de génie. Aussi restera-t-il comme un de nos meilleurs écrivains,

le premier de nos polémistes et l'un des grands penseurs du dix-neuvième siècle. Sur les hommes et sur les choses il avait l'idée vraie, le mot juste, un mot qui entrait et qui restait. Et avec quelle force, quelle vigueur, quel éclat, quelle magie de style il exprimait ses grandes et fortes pensées ! Sans autre culture intellectuelle et littéraire que celle de l'école mutuelle de Beycey, de son travail personnel et du commerce avec les grands maîtres, il est devenu lui-même un maître en littérature. Sa langue franche, alerte, élégante, colorée, tour à tour fine, délicate, vigoureuse, nerveuse, toujours vivante, transparente et prime-sautière, avait la saveur du vieux sel gaulois, rajeunie encore par le montant de l'esprit moderne. Sa plume était successivement, et suivant le sujet où le besoin, un stylet satirique redoutable, une épée, un burin, un pinceau brillant et délicat.

Toutefois il ne fut jamais rien, pas même académicien ni sous-préfet, il ne voulut jamais être autre chose qu'un soldat de la religion et un écrivain indépendant, dans sa modestie fière et désintéressée, n'ambitionnant rien, ni la fortune, ni les postes élevés, ni les distinctions, plus désireux d'obéir et de plaire à Dieu qu'aux hommes, il n'emporte dans la tombe d'autre insigne que sa plume, réclamée par lui à son côté, d'autre bien que son crucifix, ni d'autre décoration que sa propre gloire ; mais cela lui suffit, ses mérites le suivent devant Dieu et ses œuvres lui survivent devant les hommes.

* *

Dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Carcassonne, M. Larocque, archi-prêtre de la cathédrale, consacre une page remarquable et pleine d'émotion à la mémoire de Louis Veillot. Nous y lisons :

Il nous paraît superflu de louer Louis Veillot comme écrivain ; ses adversaires eux-mêmes, et nous ne craignons pas d'ajouter ses ennemis, car il était trop vaillant homme de bien pour n'en pas avoir, ses ennemis s'accordent à reconnaître qu'il n'a été inférieur à personne dans la presse, et nous sommes de ceux qui croient qu'il gardera une place éminente, non-seulement parmi les lettrés contemporains, mais même parmi les plus grands maîtres de notre langue.

Ce n'est pas le lieu d'analyser ses œuvres pour prouver qu'il a excellé dans tous les genres : ceux qui l'ont lu savent bien que si Veillot avait une inspiration ardente et passionnée pour le bien

il avait aussi une puissance de tendresse et de douceur qui prouvait qu'il y avait un rare trésor de bonté dans cette âme de feu.

On lui a reproché, en plusieurs occasions, une grande âpreté de langage, et nous ne saurions disconvenir que, plus d'une fois, il a été jusqu'aux dernières limites de la sévérité à l'égard de ceux qu'il châtiât. Il eut cette excuse qu'il connaissait, lui, personnellement, la mauvaise foi, la haine vénale, l'indignité absolue de ceux qu'il attachait au pilori : il en avait une autre, c'était sa passion généreuse pour la vérité, son ardent amour pour l'Eglise ; et c'est une remarque qui n'est plus à faire, qu'il ne se laissait pas aller contre ses ennemis personnels, mais seulement contre les ennemis de l'Eglise et de Dieu.

A quel prix on aurait acheté sa plume s'il avait voulu la vendre ! Mais si, en Veillot, quelque chose a égalé son génie, ça été son désintéressement.

Il avait dévoué à l'Eglise son intelligence et sa vie : dans plus d'une occasion, et il n'avait pas de fortune, il a sacrifié tous ses intérêts à la défense de sa foi, et c'est sciemment, avec la préméditation la plus généreuse, avec la certitude la plus parfaite de ce qui allait arriver, qu'on le vit attirer sur l'*Univers* les sévérités du pouvoir, en défendant les droits du souverain Pontife.

Dieu avait manifestement béni son intelligence. C'est chose merveilleuse, qu'étant constamment sur la brèche, condamné à un labeur quotidien, qui a fait de sa vie, pendant plus de quarante ans, une vie de travail forcé, obligé qu'il était d'improviser au courant de la plume, sur des questions spéciales et délicates, son bon sens catholique ne l'a jamais trompé ; il n'a jamais donné dans l'erreur, tandis que de doctes théologiens, des hommes éminents l'ont fait.

Tout le monde sait l'affection et le respect que lui portaient presque tous les évêques de France. Les plus grands lui accordaient une amitié pleine d'admiration et de juste reconnaissance, et si quelques-uns, en petit nombre, la lui ont refusée, Rome l'en a dédommagé en louant toujours, sinon la forme de sa polémique quelquefois violente et désolée, du moins sa généreuse et fidèle orthodoxie.

••

On lit dans la *Revue catholique de Coutances et d'Avranches* :

Peu de laïques, depuis les Sébastien et les Prosper d'Aquitaine,

ont mieux mérité les titres magnifiques que l'ardente reconnaissance de l'Eglise prodigue aux défenseurs de la foi. Pendant cinquante ans ce grand chrétien a dépensé les dons les plus rares et les plus divers, il s'est dépensé lui-même tout entier au service de l'Eglise, sans rechercher ni vouloir d'autre récompense que le mérite, devant Dieu, d'un dévouement si laborieux et l'intime joie de combattre aux avant-postes pour la cause la plus noble et la plus féconde.

Polémiste incomparable, écrivain de premier ordre, Louis Veuillot était devenu une véritable puissance. Personne n'a été plus craint de ses adversaires et n'a davantage excité l'enthousiasme fidèle de ses lecteurs. Toujours sur la brèche depuis son entrée à *l'Univers*, d'une main il repoussait l'ennemi en lançant ces traits acérés qu'on n'arrachait pas, de l'autre il multipliait les appels généreux et entraînants auxquels le zèle des catholiques ne s'est jamais lassé de répondre. A quelle œuvre chrétienne n'a-t-il pas apporté son concours, presque toujours décisif ?

Il sera impossible de raconter sa vie sans écrire, du même coup, l'histoire de l'Eglise pendant cette période, non-seulement de l'église de France, mais de l'Eglise universelle. Rome, la Pologne, l'Irlande, les missions lointaines, les associations catholiques de Belgique, de Suisse, d'Allemagne, lui sont redevables, comme, en France, tous les instituts religieux et toutes les œuvres catholiques. D'ailleurs, l'influence d'une personnalité si active et si puissante est bien plus étendue et plus profonde que les faits extérieurs ne le montrent. Elle rayonne, d'âme en âme, dans une sphère toujours grandissante, imprimant des commotions et des impulsions dont ceux qui les ressentent ne soupçonnent pas la source, mais que Dieu inscrit au compte du serviteur fidèle, et qui brilleront autour de sa tête, comme des reflets de sa couronne.

Pendant sa vie et actuellement encore la grande renommée dont jouissait Louis Veuillot s'est attachée au journaliste. Il ne pouvait en être autrement. Le journal était son œuvre de chaque jour, et c'était là que sa voix jetait les plus retentissants éclats. Mais il reste de lui d'autres œuvres, dans lesquelles il faut le voir pour le connaître tout entier. Ce rude joûteur était le cœur le plus tendre, dont l'émotion communicative emplit les yeux de douces larmes.

Il fait pleurer avec les confidences d'une pensionnaire ou les naïvetés d'une sœur converse. Qu'on lise les pages exquises d'*Une Chambre nuptiale* ou, dans *Agnès de Lauvens*, le chapitre intitulé *Savinie*, et l'on verra quelle distance sépare le sentiment vrai et délicat de la vaine et énervante sentimentalité !

Mais pour nous, le chef-d'œuvre de Louis Veillot, c'est sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Depuis Bossuet et Pascal, la langue n'avait pas retrouvé cette concision et cette vigueur : là tout est nerf et muscle ; l'idée apparaît dans tout son relief, parée de sa seule énergie, qui est sa suprême beauté. On est stupéfait de voir se dérouler, de ce mince volume, comme une spirale d'acier fin, toute la chaîne éblouissante des Ecritures, commentées par tous les Pères.

* *

M. Joannès Blanchon écrit, dans l'*Echo de Fourvière*, de Lyon :

Un homme d'une haute intelligence et d'un grand cœur vient de rendre son âme à Dieu. Il n'est pas une feuille publique qui ne reconnaisse, sinon sa vertu et son caractère, au moins sa célébrité.

Louis Veillot possédait trois qualités incontestables : le talent, le désintéressement et la bonne foi. Il est regardé, à juste titre, comme l'un des premiers écrivains de ce siècle. Il n'aurait eu qu'à le vouloir pour entrer à l'Académie française, pour être élu représentant du peuple, pour arriver au faite de la fortune et des honneurs. La tentation est toujours venue échouer à ses pieds et sa plume seule orne son cercueil.

Dieu, qui donna aux peuples barbares la mission de rajeunir d'un sang nouveau la civilisation pourrie du paganisme, a été prendre dans les rangs les plus humbles de la société cet enfant inculte, et l'a terrassé comme saint Paul sur le chemin de Damas, afin d'en faire un vase d'élection.

Si la critique moqueuse de Voltaire, au siècle dernier, au lieu de rencontrer la contradiction sage et mesurée des Bergier, des Nonotte, des Guénée, eût senti la verge d'un Veillot, elle n'eût pas mis les rieurs de son côté.

Veillot néophyte, embrassant la sainte Eglise comme sa mère, n'a pu supporter de la voir soumise à une indifférence et à un mépris plus outrageants que le glaive du bourreau. Il a fait entendre la fière parole de l'Apôtre des nations : *Civis Romanus sum !* Moi croyant, moi catholique, j'ai des droits dont je prétends n'être pas dépouillé. Je n'entends pas que mon culte soit rélégué dans une sacristie, je veux suivre au grand jour la croix victorieuse et honorée ! Et, tenant tête à la meute déchaînée, le rude sanglier s'est élancé dans la carrière, imprimant autour de lui la crainte qui est le commencement de la sagesse.

S'il a quelquefois dépassé le but, dans sa fougue indomptable, il n'a jamais dévié de la ligne essentielle. Homme de fer, au milieu de la mêlée il s'est montré ardent chrétien, plein d'une exquise sensibilité dans les relations intimes de la vie. Il a écrit des pages terribles et vengeresses; il a dévoilé son cœur par l'expression des sentiments les plus délicats. Il a rencontré des accents de foi, de douleur ou d'ardeur tels qu'ils ne se font entendre que rarement dans le cours des âges. Son œuvre si variée dans la forme, si une pour le fond, restera comme un monument de grand prix, dans les archives de l'humanité.

* * *

On lit dans le *Bulletin du diocèse de Reims* :

...Ceux qui ne connaissent de Louis Veillot que le vaillant lutteur, l'homme qui n'a pardonné à aucune erreur, amoindri aucune vérité, qui n'a fléchi devant aucune crainte, épargné aucune lâcheté, abandonné aucune victime, ne le connaissent pas tout entier. Qu'ils lisent, pour le connaître complètement, ou bien *Rome et Lorette*, ou bien *Cà et là*, deux livres pleins de fraîcheur, de grâce et de suavité.

Quant à ses discussions avec des catholiques, des prêtres et même des évêques, l'heure n'est pas venue d'en écrire l'histoire, et sans prétendre qu'il n'ait jamais excédé en rien, au moins faut-il reconnaître qu'il a toujours été soutenu par le Pape, qu'à une heure critique pour l'*Univers* Pie IX a pris, dans une encyclique mémorable, la défense des journalistes attaqués, et nous ne devons pas oublier non plus, nous Rémois, que le journal comptait alors au premier rang de ceux qui le défendirent, l'éminent cardinal Gousset.

Quoiqu'il en soit, le clergé français en masse a toujours été sympathique à l'*Univers* et à son rédacteur en chef, parce que l'*Univers* s'était fait le défenseur de doctrines dont on peut dire ce que Bossuet disait de l'Immaculée Conception : « L'Eglise avait laissé voir que ces croyances lui étaient agréables. »

Fallait-il garder ces vérités sous le boisseau ou bien les proclamer hautement? Fallait-il, avec un siècle malade comme le nôtre, tenir plus de compte de la parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : « Vous ne pouvez pas encore supporter tout ce que j'aurais à vous dire? » Le concile du Vatican a tranché la question.

Nous laisserons à d'autres le soin de louer le talent incompa-

rable de M. Louis Veillot; il mérite qu'on fasse de lui le premier des journalistes et même le premier des écrivains de notre temps; nous aimons mieux louer l'intégrité de son caractère, l'admirable rectitude de toute sa conduite, son entier désintéressement. Il a aimé l'Eglise et la vérité, dont l'Eglise est dépositaire ici-bas, et il n'a voulu servir qu'elles sans souci de la gloire, de l'argent et des honneurs, qui sont venus cent fois au-devant de lui.

* * *

Dans la *France illustrée*, M. Oscar Havard publie sous ce titre : « Louis Veillot et l'Eglise », un article où nous lisons :

Qu'était donc Louis Veillot ? Nous allons essayer de le dire
« Je ne sais rien de plus mortifiant, déclare Lacordaire dans une de ses lettres, que la prétention dont sont animés certains hommes d'Etat de confiner l'Eglise dans la sacristie. Toute ma vie n'a été qu'une longue protestation contre cette outrageante entreprise. »

Eh bien ! Louis Veillot,—et c'est là sa gloire,—fut, dès le début de sa carrière, hanté par la même pensée que Lacordaire. Son ambition fut de restituer à l'Eglise le grand rôle politique et social dont le traité de Westphalie l'avait destituée. Dans les derniers temps de l'ancien régime, le prêtre n'était plus considéré par le pouvoir que comme un lettré. La persécution révolutionnaire avait grandi l'Eglise; mais au retour de l'empire, les légistes s'étaient efforcés de ravalier le sacerdoce renaissant. Faire du prêtre un fonctionnaire et de l'Eglise une sorte d'institution de police, tel était l'objectif des Cambacérés, des Fouché et de Napoléon lui-même. Sans afficher la même pensée, les gouvernements suivants envisageaient surtout le clergé comme un subordonné et comme un auxiliaire.

Le mérite de Lamennais—du Lamennais catholique qu'entourait l'admiration des Gerbet, des Salinis et des principaux évêques de France—fut de pousser le premier cri contre cette inconsciente tentative de moscovitisme et de réclamer pour l'Eglise non la deuxième place, mais la première. On avait trop oublié que l'Eglise représente ce qu'il y a de plus grand dans le monde, la conscience : défendre les droits de l'Eglise, c'était donc défendre la liberté humaine elle-même. Tout le monde ne comprit pas sur-le-champ. D'honnêtes mais courts esprits ne surent pas voir que ce que l'école naissante désirait empêcher, c'était l'assimilation du prêtre français au pape russe. En revendiquant l'incarcération du prêtre dans le sanctuaire, nos ennemis savaient bien,

eux, ce qu'ils faisaient : ils voulaient non-seulement proscrire peu à peu de la société civile le ministre du culte, mais opprimer le dogme ; leur but était, d'entraver cette « prolongation des sacrements dans la vie sociale, » qui est le tort du christianisme.

Louis Veillot ne se trompa point sur la portée de cette tactique. Aussi, du jour où il prit dans ses mains la croix du Christ, jura-t-il de la planter au-dessus de tous les trônes, et il se tint paroles. C'est pour cela que Louis Veillot a subi tant d'outrages et provoqué tant de haines.

Et comme conclusion :

Faut-il maintenant dire un mot de l'écrivain que la France a perdu ? Personne n'ignore qu'il est hors de pair. Pas un littérateur de ce siècle ne saurait être mis au-dessus de Louis Veillot ; amis et ennemis s'accordent pour le reconnaître pour leur maître. Ce prodigieux génie littéraire s'est surtout affirmé, selon nous, dans les deux ouvrages parus sous ce titre : *Rome pendant le concile*, et *Paris pendant les deux sièges*. Qui voudra savoir au milieu de quel conflit de sentiments et d'idées s'ouvrit et délibéra la grande assemblée conciliaire, et qui désirera se rendre compte des terribles émotions dont furent déchirées, pendant la guerre, toutes les âmes chrétiennes et françaises, ne pourra se dispenser de consulter Louis Veillot. Mais on ne connaîtrait pas suffisamment le grand écrivain si l'on s'en tenait à cette lecture. Pour bien apprécier toutes les qualités qui décorèrent cette intelligence supérieure, il faut parcourir les *Historiettes et les Fantaisies*, *l'Honnête femme*, *Corbin et d'Aubecourt*, *Çà et Là*. On y verra qu'aucune corde ne manquait à cette lyre. Nombre de pages nous montrent un Veillot idyllique que les faquins de la presse radicale ont sottement méconnu.

* *

M. l'abbé Solanet écrit, écrit dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Mende, cet article qui a paru encadré de deuil.

Comme écrivain, dans le cours de sa longue carrière où il s'est tenu constamment sur la brèche, M. Louis Veillot n'a pas trouvé son pareil, pour l'originalité littéraire et toute gauoise de son langage, la mordante causticité d'une verve inépuisable, l'acuité et la raideur foudroyante du trait.

Comme caractère, il a été, au milieu d'un siècle de défaillances

coupables, un remarquable modèle de constance, de fermeté, d'inviolable attachement à ses principes, le type achevé du lutteur chrétien sans pareil que la raison et la foi ont armé chevalier du Christ.

Son principe, son amour unique sur terre, sa vie, c'était l'Eglise, le Pape, le Christ; dans les nombreux combats qu'il a livrés, au milieu des questions religieuses sans nombre qu'il a traitées et résolues, M. Louis Veillot a toujours trouvé la note juste, le sens chrétien et catholique, et nous ne saurions dire si c'est à son génie ou à sa foi qu'il faut faire remonter l'honneur de cette sorte d'infailibilité instinctive qui lui avaient valu de la part des *catholiques* sans épithète, des sympathies aussi ardentes que ses convictions étaient profondes.

Tel qu'a été cet homme, sans le connaître, nous l'avons admiré et nous l'avons aimé; parce qu'il était l'honneur de notre drapeau et que sa plume vengeresse et triomphante nous dédommageait des inepties de l'impiété et des brutalités de la force; parce que, seul contre tous, sans lassitude dans le labeur, sans mécompte dans les résultats attendus, il s'en allait fauchant bravement, largement, dans le vaste champ des folies humaines, couchant à terre, de sa bonne lame à la trempe catholique et française, ridicules et préjugés, faux savants et faux esprits, cyniques et tartufes, toute imbécillité de caractère, toute bassesse de cœur, toute forfaiture à la raison, à la conscience, à la religion.

Les adversaires qui ont senti le poids de son bras lui reprochent certaines vivacités de style et quelque rudesse de langage évidemment exagérées par la sensibilité de l'amour-propre mortifié; nous comprenons aisément que lorsqu'un écrivain, pour attentat à la raison, au bon sens ou au bon goût, était passé par les rudes mains de cet homme, il avait droit de se plaindre; pour nous, nous n'aurons jamais le courage de lui faire un crime de ses sévérités. Quand on aime l'Eglise comme l'aimait Louis Veillot, quand on a la force de châtier ses insulteurs, nous comprenons qu'un fils indigné mesure l'énergie de la correction à la gravité de l'insulte qu'on a faite à sa mère.

* * *

L'Education catholique, revue de l'enseignement primaire, qui paraît sous la direction d'un comité d'ecclésiastiques, à Rodez dit:

Chevalier du Pape et de l'Eglise, voilà bien ce que fut Louis

Veillot. Il saisit le journalisme, cette arme puissante dont l'ennemi croyait avoir le monopole pour écraser l'épouse du Christ ; il pourfend ses adversaires, il démasque les intrigues des pharisiens de toute couleur, conjurés pour amoindrir la papauté et pour voiler au monde le rayonnement salutaire de ce flambeau venu du Ciel.

Contre l'intrépide athlète, l'enfer suscite les haines et les violences ; mais aucune force ne saurait l'empêcher de flétrir l'injustice, de protéger l'innocence, de proclamer la vérité.

Doit-on s'étonner après cela de la part que prit à toutes les luttes de notre temps ce chevalier « sans peur et sans reproche ? » Qui ne connaît sa prodigieuse influence, les enthousiasmes qu'il provoqua, l'élan qui portait vers lui les « aigles » de la France contemporaine, les dom Guéranger, les cardinal Pie, les Mgr de Ségur, les Mgr Gaume, les d'Alzon ? Quel vide immense, au moment où il s'est retiré de la mêlée !...

Ses œuvres néanmoins porteront leurs fruits. Il se survit à lui-même par tant d'admirables pages où son âme se révèle avec un incroyable mélange de force et de bonté. Quelle exquise délicatesse dans ses romans chrétiens ! Que d'onction et de piété dans *Rome et Lorette* ! Quelle pages dans les *Mélanges*, les *Libres Penseurs*, le *Parfum de Rome*, la *Vie de Jésus* ! Parmi nos écrivains, on en trouvera peut-être qui ont reçu de Dieu un talent comparable à celui de Veillot ; mais les intuitions de la vérité et les clartés de la foi qui illuminent ses ouvrages les placent sans conteste au-dessus des autres productions littéraires de notre siècle.

* * *

On lit dans la *Semaine Religieuse* de Rouen :

.....Dieu lui réservait plus et mieux ; Dieu, qu'il avait ignoré jusqu'ici plutôt que renié, daigna l'attirer à lui, dans un voyage à Rome, et le mondain converti a exhalé sa reconnaissance dans plus d'une page qu'on lira, 'comme on lit, depuis quinze siècles, certaines pages des *Confessions*. A partir de ce moment décisif dans son existence, Louis Veillot se consacra tout entier à défendre dans la presse la cause de l'Eglise. Nous ne rendons qu'un simple hommage à la vérité historique, en disant que, en dehors de l'épiscopat, il figure parmi les quatre noms qui ont illustré l'histoire de l'Eglise en France, pendant le dix-neuvième siècle, et exercé, à des titres divers, l'influence la plus considérable et la plus féconde : le P. Lacordaire, dom Guéranger, le comte

de Montalembert et Louis Veuillot. Le journaliste catholique a eu, sans contredit, une carrière plus laborieuse, plus éprouvée, plus difficile que ses illustres contemporains ; il n'a pas failli à la tâche ; il laisse après lui une œuvre, l'*Univers*, et, ce qui est sans précédent chez un journaliste, il laisse dans ses articles des œuvres destinées à vivre autant que notre langue. Il a dit quelque part, dans son style pittoresque, que « la langue française est une aiguille d'acier, sans égale pour faire passer partout le fil souple et fort du bon sens ». Ajoutons que nul n'a mieux que lui manié cette aiguille et n'en a plus tiré parti.

Un jour, il administrait une verte correction à un membre de l'Institut, imprudemment sorti de sa sphère scientifique. « M. Babinet, disait-il, sait tout, hors deux choses : le français et le catéchisme. Pour moi, je ne sais un peu que ces deux choses-là. » A coup sûr, Louis Veuillot savait sur son siècle, sur la politique, l'histoire, la littérature, infiniment plus de choses que beaucoup de savants ; mais, avec cela, il aurait pu ne devenir qu'un critique comme Sainte-Beuve et J. Janin, un publiciste comme Armand Carrel, Girardin et Proudhon. C'est le catéchisme qui a transformé l'écrivain, et qui, l'armant soldat de la sainte Eglise, lui a donné ce souffle inspirateur, cette ampleur de vues, cette allure magistrale qu'on trouve si souvent en lui, et c'est ainsi que dans les colonnes d'un journal on l'a vu atteindre fréquemment les sommets de l'éloquence. Louis Veuillot avait raison, plus qu'il ne pensait peut-être, dans sa boutade spirituelle : il faisait bien de revendiquer surtout pour lui le français et le catéchisme, c'est ce qui le mettra toujours hors pair dans le monde du journalisme.

Comme auteur proprement dit, M. Louis Veuillot restera l'écrivain le plus souple, le plus varié, le plus piquant de notre époque : les *Libres Penseurs* prendront, à notre humble avis, place auprès des *Caractères* de la Bruyère. Mais ce qui fera son mérite propre, et ce qui le recommandera toujours à la postérité, c'est l'esprit profondément chrétien qui a animé toutes ses pages ; c'est le dévouement complet et indomptable avec lequel il s'est consacré à la sainte Eglise ; c'est l'amour, disons mieux, le culte filial qu'il lui a voué. « Si Dieu, selon l'immortelle parole de saint Anselme, n'aime rien tant en ce monde que la liberté de son Eglise », il doit réserver des récompenses de choix à ceux qui ont bien combattu pour cette liberté. Il y a là, pour l'illustre écrivain, un gage de véritable gloire, et, pour ceux qui le pleurent, une source de hautes et solides espérances, dont les prières de tant d'amis hâteront la complète réalisation.

M. l'abbé Alazard écrit dans la *Revue religieuse* de Rodez :

Enumérer toutes les qualités que Louis Veillot a déployées dans l'accomplissement de sa vocation de publiciste, c'est dire qu'il a rempli son journal de ce que la langue française a de plus merveilleux et de plus brillant.

Son style toujours ferme, vigoureux, coloré s'adapte avec une rare souplesse à tous les sujets qui tombent sous sa plume.

Tour à tour, il est éloquent, entraînant, étincelant d'esprit et de verve. Il a des mots qui révèlent tout un homme, peignent une situation, burinent une physionomie en caractères indélébiles, jettent la lumière sur un événement, sur un problème.

La forte trempe de son style s'allie merveilleusement à des sentiments tendres, à des harmonies pleines de cœur, à des accents pathétiques.

Il se dresse comme un lion lorsqu'il est en face d'un ennemi de Dieu. Alors il est indigné, ironique, railleur, implacable. Il tourne en tous sens sa victime, met à nu ses laideurs, démasque ses hypocrisies, pulvérise ses sophismes.

Ces ressources extraordinaires d'un esprit si délié, Louis Veillot les dépensa toutes au service de la papauté, qui fut la passion de sa vie.

L'amour de Rome lui donna le sens catholique à un degré rare. Toujours il s'est trouvé le plus près du Pape, aux avant-postes, dans les questions les plus brûlantes, dans celles où il fallait effacer de vieilles erreurs, détruire de haineux préjugés.

Non moins grand était son élan, lorsqu'il fallait révéler à son siècle ignorant et aveugle la fécondité de l'Eglise, sa mère, venger la sagesse de ses institutions, en faire éclater les bienfaits, prouver que du trône seul de Pierre sort la civilisation du monde, que cela seul qui est consacré par le baptême du Vicaire de Jésus-Christ est grand, durable, bienfaisant.

Louis Veillot ne séparait pas le service de l'Eglise du service de la France. Si on pouvait dire de lui qu'il n'y avait pas d'âme plus catholique, il n'y en avait pas aussi de plus française que la sienne.

Aucun publiciste n'a chanté avec une lyre plus enthousiaste et plus harmonieuse les gloires et les illustrations de la France chrétienne. Nul n'a célébré avec des accents plus chaleureux les grands héroïsmes, les grandes choses, les grandes œuvres que le souffle de la foi a inspirées à sa patrie et l'a élevée à la première place.

Il savait ce que l'Eglise demande du prince chrétien, quels

devoirs elle lui impose, à quelles conditions elle bénit son autorité, pour quelle fin elle met l'épée entre ses mains, comme il doit se montrer le fils soumis et respectueux de cette Mère dont il est constitué le ministre pour le bien.

Ses efforts tendirent toujours à créer cette union des deux pouvoirs, laquelle est la condition d'un règne prospère.

* *

La *Semaine religieuse* du diocèse de Périgueux consacre à M. Louis Veillot un article très étudié, dû à la plume de M. l'abbé Merrien, professeur. Après avoir raconté l'enfance et la jeunesse de M. Louis Veillot, puis son entrée à l'*Univers*, l'auteur de l'article écrit :

C'est là que son rare talent se fit jour et qu'il se montra si zélé pour la défense des idées religieuses. Il trouva des ennemis à droite et à gauche, là même où il aurait dû n'en jamais soupçonner. Aussi dut-il mettre en pratique la recommandation sévère de l'apôtre : *Per arma justitiæ a dextris et a sinistris.* Les tribulations lui vinrent de partout. Epruvé au dedans ; poursuivi au dehors ; méconnu dans ses intentions par ceux dont il jugeait la conduite ; en proie à la haine des uns et à la sagesse des autres, il s'entendit reprocher tout, jusqu'à son extraction, et il se vit tout contester, jusqu'à son droit de défendre l'Eglise, sa mère, l'auteur de ses joies les plus pures et l'objet de ses plus délicates affections.

Après avoir apprécié, dans l'ensemble et les détails, l'œuvre entière de M. Louis Veillot, M. l'abbé Merrien conclut ainsi :

A la nouvelle de sa mort, des sympathies qu'on avait voulu révoquer en doute ont éclaté de toutes parts. L'expression en est arrivée à sa famille du côté de la presse, du côté des politiques, des savants, des pays étrangers. Elle est sortie des cloîtres, de l'exil, des châteaux, des évêchés, de Rome !

Il s'est fait un deuil autour de cette mort, comme la France n'est pas habituée à en voir. C'est la meilleure partie de notre pays qui s'émeut, et l'émotion qu'elle éprouve n'est pas un bruit de secte. Si celui qui la cause fait un si grand vide en partant, c'est qu'il emporte avec lui quarante années de notre vie religieuse. Il travailla moins pour lui que pour l'Eglise ; il nous avait accoutumés à l'identifier avec nos intérêts religieux ; nous aimions sa sincérité, son allure franche comme sa foi, ses coups vigoureux

et son âme indomptable : il emporte tout cela dans la tombe, et c'est pourquoi sa disparition nous trouble !

Il nous laisse seulement ses exemples et son invincible espérance. Il ne cessait de redire que Dieu n'a pas besoin des hommes pour soutenir son Eglise, et cette persuasion le rendait ensemble modeste et fort. C'est à nous, qui admirions son courage, d'imiter son amour pour la vérité et de chercher là un préservatif contre les lâchetés de l'esprit et du cœur !

* *
*

La Vie chrétienne, consacre à Louis Veillot une remarquable étude où nous lisons :

Louis Veillot fut surtout polémiste. Il accoutuma les catholiques, d'abord assez découragés, à lever le front et à ne pas cacher leurs convictions comme un méfait. Il mit les rieurs du côté de la vérité et du droit. En France, c'est beaucoup. Si le rédacteur en chef de l'*Univers* eût tenu la plume du temps de Voltaire, l'idole eût été fort ébranlée sur son piédestal. Le journaliste eût-il pu percer à jour les illusions de certains catholiques avec un peu plus d'aménités, eût-il désarçonné gallicanisme et libéralisme seulement avec des dissertations aimables, c'est une question que nous n'entreprenons pas de résoudre. Devant la tombe qui se ferme sur lui, nous envisageons les choses de haut, et nous voyons d'une part les magnifiques progrès accomplis dans le sens de l'unité catholique, appelés et préparés par l'illustre écrivain ; d'autre part, l'auguste Pie IX, une foule d'évêques, de prêtres et de laïques dévoués, l'honorent de leur affection, de leur louange, de leur concours : quel autre à notre époque a eu par tel degré cette gloire ?

Il l'a obtenue pas son talent, il l'a méritée par son caractère. C'était un homme d'une droiture absolue et d'une énergie égale à sa droiture. Les côtés délicats de cette nature d'élite, la foule put les ignorer. Elle ne savait pas par quels dons il provoquait les plus hautes, les plus tendres amitiés ; elle ignorait à quel point il se faisait accessible et se montrait affable aux plus ignorés et aux plus humbles ; elle ne se doutait pas des élans de sa vivacité, mais elle constatait et admirait la dignité de sa vie. « D'innombrables religieux, écrivait hier un rédacteur de la *Liberté* journal étranger à nos croyances, ont pratiqué dans les cloîtres d'admirables vertus, mais tout le monde ne regarde pas dans les cloîtres ; le mérite de Veillot fut de montrer à tous, de mettr

en plein forum parisien un chrétien vivant de la vie de tout le monde et en même temps absolument fidèle aux devoirs de l'église, un chrétien qui, de l'aveu de tous, n'était ni un niais, ni un timide, ni un sot, ni un ambitieux, ni un intéressé, ni un hypocrite. »

C'est précisément cette absence sincère d'ambition et de secrètes cupidités qui le rendait si expansif ; de sa vie, de son passé, il ne cachait rien à personne, n'ayant rien dans le cœur qui méritât être dissimulé. Un jour, il nous conta sa vie : « Je n'ai jamais eu qu'une ambition, disait-il ; encore n'a-t-elle pas été satisfaite : c'était d'être marguillier de ma paroisse. » Il avait fait un autre rêve, c'était celui d'être propriétaire d'un petit coin de terre sur les bords de l'Océan. Mais sa main s'ouvrait toujours si large, que le souhait, que nous sachions, ne fut jamais réalisé.

Combien de pygmées de la presse quotidienne se seraient contentés de ce que souhaita le géant ? Mais il n'avait cure ni des distinctions, ni des billets de banque. Ceux qui s'en préoccupent lui donnaient à sourire.

* *

La *Semaine catholique* du diocèse de Saint-Flour publie un article où nous lisons :

Honneur à l'homme de talent et de foi !

Du talent... ce n'est pas dire assez ! Louis Veuillot eut le génie de la polémique. Pendant un demi-siècle il a porté le sceptre de cette royauté littéraire.

Nul écrivain ne fut plus discuté, nul plus persécuté.

Il n'est aucun auteur de notre époque contemporaine, aucun poète, aucun prosateur avec qui le fier porte-drapeau du catholicisme ne soit entré en lice et dont il n'ait triomphé.

Dès le début de sa carrière, après avoir senti comme Paul l'irrésistible mission de Dieu, il se consacra sans réserve au service de l'Eglise catholique, cette noble et héroïque victime du scepticisme et de l'impiété.

Il avait mesuré l'ampleur de ce combat qu'il ne verrait pas finir, et dans lequel il devait porter des coups si rudes et si écrasants pour ses adversaires.

Il allait droit dans son chemin périlleux, essayant d'entraîner les timides, les frappant avec la rudesse que lui inspiraient ses fortes convictions, quand il les voyait défaillir sous l'influence de la frayeur et de la pusillanimité.

Comme il connaissait bien la société du jour ! cette bourgeoisie matérialiste et viveuse, incroyante et égoïste, flattant les mauvais instincts des masses pour assouvir son ambition et satisfaire ses vices, sacrifiant l'Eglise et la vérité à la haine populaire, la jetant comme une curée aux affamés des sectes impies, et pensant faire ainsi une diversion opportune à la soif de l'or et des jouissances dont les classes populaires sont dévorées !

Comme il a prédit la fin de ce drame lugubre, fin que nous entrevoyons mieux aujourd'hui, qui apparaît comme inévitable, où sombrent les Etats de l'Europe : le socialisme, l'anarchie, la dissolution !

Et plus loin :

C'est dans son camp, du côté de ceux qui se battaient à ses côtés avec une désespérante mollesse, de ces lâches déserteurs de la lutte, qu'il a éprouvé plus de peines et senti plus d'amertume.

Le libéralisme a dévoré cette âme vigoureuse. Il a pesé lourdement sur son cœur.

Lui, c'était l'apôtre que rien, aucun péril, aucun obstacle, aucune persécution ne pouvait arrêter. Il bravait le danger, paraissait devant les juges de la terre, se voyait menacer de la mort, et ne tremblait pas.

* *

La Gazette d'Auvergne, de Clermont-Ferrand :

On savait déjà ce que valait Louis Veillot vivant, encore que la haine et l'envie eussent essayé cent fois, mais vainement, de le rapetisser ; mort, il est apparu dans toute sa grandeur d'athlète invincible, vaincu, et ceux-là même qui jadis avaient éprouvé la puissance de sa plume, nous allions dire : de son bras, se pressaient derrière son cercueil, dans ce cortège magnifique, spontané, qui accompagna jusqu'au lieu du repos le plus grand journaliste de notre époque, et que nous comparerions à un apothéose si ce mot païen n'était hors de propos appliqué aux obsèques de celui qui fut avant tout et par-dessus tout catholique.

Quelle puissance de volonté chez ce fils de tonnelier, à peine dégrossi sur les bancs de l'école primaire, qui, à force de ténacité, arriva à manier la plume comme pas un et à arracher à la langue française tous ses secrets !...

Et quelle œuvre que la sienne ! Quelle somme effrayante de

travail représentent ses livres et ses articles ! Quand on y songe, on se demande comment une vie d'homme a pu suffire à accomplir ce tour de force digne d'un Titan, avec cette différence que la tentative des fils de Titan demeura stérile, tandis que l'œuvre de Louis Veillot fut et restera féconde...

Dans ses mains la plume valait plus qu'une épée, les blessures qu'elle faisait aux ennemis de l'Eglise étaient mortelles ; cet homme s'appelait Légion et c'est par hécatombes qu'il procédait...

De tels hommes ravissent l'estime et l'admiration de leurs propres adversaires.

Ce suprême hommage rendu à la fois à la religion et à un de ses plus vaillants défenseurs n'a pas manqué à Louis Veillot ; nous avons à cœur d'y joindre le nôtre, si modeste fût-il, mais non moins sincère et ému que ceux qui l'ont précédé.

J. GUETTON.

* *

On lit dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Langres :

Le premier pas une fois franchi, Louis Veillot resta jusqu'à sa dernière heure fidèle à lui-même, dévoué sans réserve aux idées qu'il avait embrassées, comme il le prouva lors de la suppression de *l'Univers*.

Sous les divers régimes qui se succédèrent depuis quarante-cinq ans, quoique les tentations et les exemples de défaillance ne lui aient pas manqué, dans une profession qui l'obligeaient à dire chaque jour son sentiment sur toutes choses, il est resté l'homme d'une idée, le champion de l'Eglise, et ses convictions n'ont pas chancelé un moment.

* *

Le *Citoyen de Marseilles*, dit :

.....
Chose étonnante, il semble que ce sont les journaux qui ont le plus souvent rompu des lances avec Louis Veillot qui lui rendent les plus beaux hommages. Ils ont senti sa main puissante et ils savent ce que valait l'homme.

On le comprend aisément, tous ne louent pas le chrétien, n'exaltent pas la foi catholique du vaillant athlète. Les croyants seuls le font, et Dieu sait avec quelle unanimité ! mais ceux qui ne

croient pas ne peuvent s'empêcher d'exalter le grand écrivain, le vigoureux polémiste qui tant de fois a tenu en respect avec sa plume les ennemis de l'Eglise, comme un général redouté avec son épée empêche l'ennemi d'avancer.....

Il n'y a pas eu en France et en Europe, soit dans les livres, soit dans la presse militante, de nom plus retentissant que le sien. Quant il faisait un livre, on l'enlevait; quand il écrivait, dans *l'Univers*, quelqu'un de ces chevaliers de la plume, qui n'attaquent la religion et les prêtres que pour se faire pardonner leur pauvreté littéraire, le journal faisait prime, et tout Paris et la France entière applaudissait et riait...

FÉLIX DUPONT.

* *

M. Henry d'Ideville a publié ce qui suit dans le *Figaro* :

Ce fut à Rome, en 1864, dit M. d'Ideville que je vis Veillot pour la première fois, pendant que j'étais secrétaire de l'ambassade de France. Le grand catholique était là, il faut l'avouer, dans son élément, sur son vrai terrain, entouré de gigantesque souvenirs et des graves témoins de cette foi qu'il défendit si vaillamment. Que d'élan d'enthousiasme, que de tirades éloquentes, que de récits curieux et que de railleries mordantes j'ai entendus de sa bouche, chaque fois que j'avais le bonheur de le rencontrer.

J'ai toujours éprouvé, je l'avoue, pour le talent, la personne et pour la plupart des idées de Veillot, une sympathie singulière et une vive admiration. Avec ses véhémences, ses haines et ses colères éloquentes, cet homme de bien, ce grand penseur, simple, droit, toujours grand, m'inspirait du respect et une sorte de terreur que les Majestés et les gloires éclatantes ne m'ont jamais inspirés.

Je n'oublierai jamais ce qu'il me dit un jour, en sortant de chez M. de Sartiges, alors ambassadeur à Rome. En quelques traits pleins d'humour, empreints d'une vérité si impitoyable que, malheureusement, je n'oserai les répéter, M. Veillot nous fit le plus ravissant portrait, au physique et au moral, de l'envoyé français

« Dieu me garde d'être l'ennemi de votre gouvernement : pauvre M. Sartiges, il ne sait donc pas que j'ai aimé son empereur comme il ne l'a jamais aimé lui, je peux le dire, et que j'ai cru en Sa Majesté comme il n'y a jamais cru, tout serviteur archi-zélé qu'il se montre. C'était à l'aube de l'empire. J'aimais l'homme pour m'avoir débarrassé de ce régime hypocrite, impuissant, la Répu-

blique, je lui savais gré de son courage et de sa résolution ; il semblait vouloir chercher une consécration, un appui dans Dieu. Voilà pourquoi je le soutenais avec tant d'ardeur. S'il eût été plus franc, s'il eût eu plus de volonté, plus d'élévation, quel rôle il avait à jouer en ce monde ! La France était alors puissante. Il l'avait entre ses mains pour la régénérer, la rajeunir. Il fallait occuper, utiliser cette fougue gauloise à de gigantesques entreprises, il devait se faire chef temporel de tous les catholiques d'Europe.

« Je rêvai pour lui un plus grand rôle que celui de Charlemagne. Il aurait pu conquérir le monde en réunissant les nationalités catholiques, et Rome et Paris seraient devenus deux pôles. — Pourquoi vouliez-vous que je fusse légitimiste, moi qui suis absolument du peuple, fils de tonnelier ? Je suis catholique avant tout, au-dessus de toute autre considération. Dieu d'abord, le souverain ensuite. Or, Napoléon III, qui pouvait affirmer sa volonté et faire le bien, a laissé attaquer la religion. Voilà pourquoi je l'ai abandonné. Soit par goût, soit par caprice, il recherche pour ministres et amis des hommes qui ne croient pas en Dieu : il va à sa perte. N'est-il pas logique que je sois l'adversaire de ce régime ? — Tant mieux pour M. le comte de Chambord, si en lui je retrouve la foi catholique et la véritable autorité ! Voilà pourquoi aussi celui-là a aujourd'hui mes préférences. »

Un jour qu'il nous parlait de M. Persigny, auquel *l'Univers* devait sa suppression si brutale, Veillot exprima d'une façon bien saisissante la douleur que lui avait causée l'inique résolution du ministre :

« Je voulais voir l'empereur ; ils m'en empêchèrent, impossible de parvenir jusqu'à lui.

« Ma situation était terrible, c'était au temps où les mesures les plus arbitraires étaient dirigées contre la religion, alors que les LaValette, les Niagra riaient aux éclats, applaudissaient à tout rompre et festoyaient au Palais-Royal, en injuriant le bon Dieu. Il fallait assister à ces outrages, rester muet, impassible, le bâillon à travers la bouche, ne pouvoir me défendre et résister. Figurez-vous un homme dans une cage de fer, et devant lui, hors de sa portée, sa mère et son enfant qu'on amène. Là, on les outrage, on les frappe, on les tue. Voyez-vous l'homme qui rongé les barreaux de sa cage, impuissant et fou. Il se roule à terre dans des cris de rage et des convulsions. Eh bien, j'ai souffert les tortures de cet homme, moi, et je ne l'oublierai jamais ! »

Ayant reçu en 1878, à l'occasion d'un livre que j'avais adressé

à Veillot, une lettre fort cordiale du grand écrivain, j'allai peu de temps après chez lui, rue de Marennes. Je ne le trouvai pas, mais le lendemain, je reçus de sa sœur Élise un mot qui me priait de venir déjeuner chez son frère. — Depuis plus d'une année je n'avais vu M. Veillot. Je le trouyai changé; il venait, il est vrai, d'être gravement malade; sa démarche était lente, pénible, sa langue un peu embarrassée. Toutefois, son esprit pétillant et caustique n'avait rien perdu de sa vivacité et de son éclat. C'était peu de temps après la mort du pape Pie IX, et je me souviens encore du magnifique parallèle qu'il traça entre le pontife qui venait de mourir et celui qu'on venait d'exalter.

Un des plus anciens rédacteurs de *l'Univers*, M. X..., déjeuna avec nous. « C'est un homme très original et très franc, m'avait dit Mlle Élise, que mon frère aime beaucoup; et comme il est chargé du Courrier des Chambres, à Versailles, il nous apporte les nouvelles, maintenant que mon frère va moins exactement à son journal. »

Le déjeuner fut très gai, et M. X..., qui n'avait pas toujours été fervent catholique, raconta d'une façon très pittoresque sa conversion.

La physionomie de Veillot, comme je l'ai dit, avait beaucoup changé. Il portait toute sa barbe; ses cheveux étaient devenus entièrement blancs. Sa ressemblance avec Victor Hugo me frappa, et je me permis de le lui dire. A ces mots, Mlle Élise m'interrompit vivement :

— Comment, Monsieur, pouvez-vous penser de telles choses et faire de tels rapprochements!... Mon frère, ressembler à ce méchant homme, à ce renégat! C'est une injure bien gratuite que vous lui faites.

— Tout beau, ma sœur, fit Veillot en souriant, ne vous emportez pas. Ce que dit M d'Ideville n'a rien d'outrageant; bien au contraire, M. Victor Hugo est infiniment mieux fait que moi.

Il a remporté des succès féminins auxquels je n'ai jamais aspiré. — Et puis, au moral, sans doute, a-t-il fait beaucoup de mal, mais c'est un puissant esprit, un poète admirable, un tempérament unique. Ce que j'admire en lui le plus, c'est qu'il n'a rien de vulgaire. Dans toute son œuvre, — Dieu sait combien de vers absurdes, étranges, insensés. Je vous défile d'en rencontrer un plat! Cet homme me fait l'effet du *gong*; frappez l'instrument, le son qui en sortira sera criard, faux peut être, désagréable, sourd, ou éclatant. Peu importe, quoi que vous fassiez, le son résonnera sur de l'airain, sur du bronze! Tel est Hugo! Je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie.

Hugo, reprit Veillot, je m'en souviens toujours. Pas plus que moi, à cette époque, il ne portait la barbe. C'était en 1833, j'étais pauvre clerc d'avoué dans l'étude du frère de Casimir Delavigne. On venait de jouer *Hernani*, et nous apprîmes à l'étude que le poète distribuait, à ses jeunes enthousiastes les étudiants, des billêts pour applaudir son œuvre et tenir tête à l'orage.

Nous allâmes, le lendemain de la première représentation, deux de mes camarade et moi, frapper à la porte de la rue Notre-Dame-des-Champs. Victor Hugo nous reçut à merveille : il remit à chacun de nous une carte de passe sur laquelle était inscrit ce mot : « *Iero* ». C'est la seule fois que je l'ai vu. Le soir, ai-je besoin de le dire, nous fîmes vaillamment et avec conviction notre besogne de claqueurs ! — Depuis, il a suivi sa voie, moi la mienne : nous ne nous sommes jamais rencontrés !

*
*
*

Il y a trois ans environ, lorsque j'entrepris d'écrire l'histoire du maréchal Bugeaud, je songeai à m'adresser à Veillot, pour avoir sur mon héros certains renseignements ; personne mieux que lui ne pouvait me donner des détails sur les débuts du général Bugeaud au gouvernement de l'Algérie. Veillot, en effet, l'avait accompagné pendant une partie de l'année 1841, en qualité de secrétaire, et l'avait suivi dans ses campagnes.

Ce jour-là, je trouvai le grand écrivain absorbé et plus faible que le jour où j'avais déjeuné chez lui. Le nom du maréchal Bugeaud eut le pouvoir de réveiller d'abord en lui quelques lointains souvenirs : il essaya de ressaisir le fil de sa pensée, mais bientôt la fatigue l'envahit. « Je ne me souviens plus, fit-il péniblement. C'est trop loin. D'ailleurs, j'ai brûlé toutes mes lettres, tous les papiers de ces époques, je n'ai plus conservé que ce qui se rattache à Rome à mes séjours dans la Ville Éternelle. Cela seul suffit. »

Sa sœur, Mlle Élise, s'étant levée à ce moment et ayant quitté le cabinet de son frère, nous restâmes seuls. Veillot après s'être assuré que la porte de la pièce était fermée, et que sa chère gardienne ne pouvait l'entendre, me parla de sa santé : « Je sors tous les jours, me dit-il, je me réchauffe au soleil, comme jadis à Rome ; mais les jambes sont vacillantes et ont de la peine à me soutenir. Ma sœur, mes amis me rassurent. Mais je n'ignore pas ce que j'ai. Dieu m'a puni, Dieu m'a frappé là, entendez-vous monsieur d'Ideville, » et en même temps, le grand homme du doigt touchait son front, « là, à cette place, où j'étais trop fier

peut-être. C'est là, dans mon orgueil, qu'il a voulu m'atteindre, qu'il m'a humilié, et Dieu a bien fait.»

Devant cet aveu déchirant, plein de grandeur à la fois et de résignation, prononcé à voix basse, mais avec un accent convaincu, il me sembla voir un géant foudroyé par le feu du ciel, debout et retenu seulement au sol par ses puissantes racines. Je contemplai avec respect et comme avec terreur cet homme dont l'admirable intelligence, dont le puissant cerveau avaient remué tant de pensées, assistant lui-même à l'écroulement successif de ses merveilleuses facultés, conscient de sa décrépitude ! Et en même temps, je me figurai les tortures infinies, le supplice que devait endurer cette âme si subtile, à mesure qu'elle sentait les ténèbres l'environner.

*
* *

Dans le *Pays*, M. Paul de Cassagnac fait de M. Louis Veillot l'éloge le plus cordial :

Louis Veillot est mort.

La France perd son plus grand écrivain, l'Eglise son plus vaillant soutien, le journalisme son maître.

Combien cet homme au grand cœur, à l'âme indomptable, a dû souffrir lorsqu'il s'est vu frappé par la maladie, réduit pour ainsi dire à l'impuissance au moment même où ses croyances religieuses avaient le plus besoin de l'appui victorieux de sa plume d'acier !

C'est lorsque les Ferry et les Paul Bert entamaient leur œuvre sacrilège que Louis Veillot s'affaissait, pareil au soldat que la souffrance retient au moment même où retentit le clairon de l'ennemi.

Il est mort, le grand athlète, le grand lutteur, l'homme à l'ironie si cruelle et à la bienveillance si large, dont le poing était si rude et la main si loyale.

Il avait horreur des concessions, ce croyant dont la foi était tout d'un pièce.

Et il avait raison.

L'Eglise lui doit d'avoir contribué à l'extinction de ce gallicanisme qui servait de refuge aux réticences inavouables et aux lâchetés libérales.

Il fut notre ami, comme il pouvait l'être d'un disciple plein d'enthousiasme pour son merveilleux talent.

Et nous voulons nous joindre à son frère, aux siens, à ses

collaborateurs, à ses amis, à ses admirateurs, pour saluer avec respect et avec vénération ce noble et puissant esprit qui est retourné à Dieu.

*
*
*

On lit dans l'*Univers* du 15 juillet sous le titre de "Louis Veillot et Rabelais."

Il n'est si mince collaborateur de M. Louis Veillot qui ne se sente pénétré de reconnaissance pour les hommages décernés à sa mémoire. Mais ne serait-ce pas la pousser trop loin que de se croire tenu d'accepter toutes les appréciations, pourvu qu'elles soient bienveillantes ? Dès les premiers jours du deuil, la rédaction dut réclamer, dans une note, contre l'assertion erronée d'un écrivain qui faisait un mérite à Louis Veillot de s'être imposé la lecture continue de Rabelais. D'autres, sans s'aviser de donner par le menu des renseignements aussi positifs, ne laissaient pas de faire quelque rapprochement de la manière de Louis Veillot avec celle de Rabelais. Ce n'était pas pour faire injure, bien au contraire. Depuis quelque temps surtout, une recrudescence d'engouement fait de l'étrange écrivain du seizième siècle une des grandes puissances du monde littéraire. On a donc cru faire un compliment. Nous ne saurions disconvenir que les deux auteurs ont de commun une facilité d'écrire qui met à leur disposition, pour Veillot, tous les trésors et les richesses de la langue, pour Rabelais, tout les ramas des vocables. Mais chez Veillot, c'est du français toujours ; chez Rabelais le français est trop souvent composite, mêlé, à dessein ou non, de grec et de latin, avec les patois du Nord et du Midi, et jusqu'aux jargons des langues étrangères : c'est une macédoine.

La verdeur du style de Louis Veillot a donné à croire à plusieurs qu'il tombait dans la langue verte. Ce sont deux choses : pour les confondre, il faut ne pas s'y connaître. Combien pourtant les ont confondues ! Les ennemis d'abord,—le procédé pouvait être habile, mais non de bonne guerre ;—et, parmi les amis mêmes combien qui répétaient simplement ce qu'ils entendaient dire : ainsi se forment souvent les réputations et les contre-réputations. Dans un milieu des plus antirépublicains, n'ai-je pas vu des faces barbues se voiler de pudeur parce que Louis Veillot avait qualifié de "gaupe" la Marianne ; comme si le terme incriminé eût pris son origine dans quelque mauvais lieu ? D'autres fois, des charitables l'excusaient sur sa première éducation, qu'ils ne con-

naissaient pas d'ailleurs, pour des incartades du même genre, imbus qu'ils étaient du même préjugé.

C'est le moindre défaut de Rabelais, et ce n'est pas un crime d'avoir changé son français, exquis naturellement, en un langage pédant, formé d'ingrédients les plus disparates : c'était le goût du temps. Mais, où il est vraiment coupable, c'est d'avoir mêlé dans son discours le sacré au plus que profane, la langue du cloître et de l'office divin aux propos, non-seulement badins, mais horriblement licencieux ; d'avoir jeté aux pourceaux les perles de l'Écriture. Avec ses réminiscences perpétuelles des choses saintes parmi le désordre ignoble de la parole, il réunit tous les vices que saint Paul recommande aux chrétiens d'éviter dans leur discours ; il a, d'une autre façon, mais autant que "l'ecclésiastique affranchi" que Louis Veillot signale dans une de ses poésies, le "style mauvais prêtre."

Et l'on voudrait que, dans ce bournier, Louis Veillot se fût fait une obligation de patauger quotidiennement, pour cause de conscience littéraire. *Absit.* Entendons ce qu'il a dit sur le personnage, pour connaître ce qu'il en pensait avant et depuis sa conversion ;

"Rabelais m'étonna. Je me demandais par quel jeu de la nature ou quel secret de l'art un pourceau peut avoir tant d'élé-gance et d'esprit. Pendant un temps je le lus avec plaisir ; j'étais surtout content de lui quand je n'étais pas content de moi. A présent, il me semble que Rabelais a beaucoup engrais-sé. Où je trouvais des gouailleries amusantes, je ne trouve plus que des grognements ; ce qui me faisait rire m'attriste."

C'est, à peu de chose près, ou peut-être avec quelque chose de plus, le jugement de La Bruyère : "Marot et Rabelais sont inexcusa-bles d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avaient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais surtout est incompréhensible, son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable ; c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme : c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale cor-ruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au de là du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats."

Le jugement de Louis Veillot est le plus sévère des deux, et il est le plus juste. Lui fallait-il un exemple célèbre pour apprendre ce que l'on risque de gagner à la fréquentation trop habitu-

elle de semblables modèles ? Rabelais, avec Boccace, nous ont gâté notre La Fontaine. Ils lui ont fourni les sujets licencieux de ses *Contes*, et, avec l'esprit incontestable qui règne dans leurs récits, ils lui donnèrent le goût des gravelures. Sans eux, le bonhomme qui, du moins l'a-t-il assuré, n'y cherchait pas malice, livré à la pente naturelle et honnête de son génie, nous aurait laissé des contes charmants, inocemment malicieux comme les *Fables*.

Mais quelle différence, quelle distance de Boccace à Rabelais ! En condamnant le premier, la congrégation de l'Index ne put s'empêcher d'en témoigner quelque regret. Je n'ai pas son décret sous la main, mais je me rappelle qu'il porte une réserve en faveur des éditions expurgées qui en pourront être faites. C'était par le désir, très italien, très littéraire et digne d'hommes de goût, que le public chrétien et honnête ne fût pas privé entièrement ni toujours d'un chef-d'œuvre de la vieille langue toscane, qu'il fallait interdire pourtant dans l'intérêt des bonnes mœurs, supérieur à celui de la bonne littérature. Imaginerons-nous un décret semblable sur Rabelais. Ce serait à en lever les épaules. Quelle infection qu'une telle entreprise de désinfection ! Quelqu'un, à ce qu'il paraît, l'a tenté. Je ne sais trop quel résidu il a pu obtenir ; mais, pour sûr, si c'est propre, ce n'est pas du Rabelais.

En passant, faisons remarquer aux détracteurs modernes de la congrégation de l'Index que, avec la réputation de Croquemitaine qu'ils se plaisent à lui faire, cette fameuse congrégation n'est pas si intolérante, ni tellement fanatique. Elle sait très bien mettre toutes choses à leur place, et tout en donnant le pas à la foi et aux bonnes mœurs, aimer l'art, respecter les lettres. Ils se plaignent qu'elle condamne les auteurs sans les entendre : elle ne les juge même pas, et ne s'occupe que de leurs livres, qu'elle entend, puisqu'elle les lit. Qu'y feraient des défenses verbales ou écrites, que les lecteurs du livre ne verraient ni n'entendraient ? L'ouvrage par lui-même, tel qu'il se produit au public, offre-t-il du danger : il est condamné, c'est-à-dire que la lecture en est interdite, l'auteur serait-il un saint. Les personnes des auteurs restent en dehors. M. Paul Bert peut rester un coupeur de chiens, M. Steeg un ex-pasteur plus ou moins mercenaire, M. Compayré un joyeux ou triste compère, Mme Gréville la perle des bas bleus : tout cela ne fait rien à l'affaire, c'est-à-dire à leurs ouvrages. Sont-ils dangereux ? le tribunal défend aux enfants chrétiens de les lire, aux instituteurs de les leur faire lire, aux parents de permettre qu'ils les lisent.

Avant de commencer cet article, et d'abord que j'y fus décidé,

je voulus, sans grande nécessité il est vrai, revoir quelques passages de Rabelais (avec l'autorisation requise), et en même temps regarder un ouvrage de Louis Veillot, pour faire que la comparaison fût toute fraîche. *Çà et là* était celui que je n'avais pas relu depuis le plus longtemps. Je l'ouvris au commencement, à ce tableau si touchant, si vrai, si pur et si chaste d'un mariage chrétien. Prenant alors mon Rabelais par la queue, par la fin, si vous voulez, ce fut la grande et sempiternelle et déshonnête consultation pour savoir si Panurge se doit marier ou non. Jamais plus grand contraste. De nouveau, ouvrant Rabelais au hasard, je tombe sur sa description et invention très fastidieuse de l'imaginaire abbaye de Thélème ; et, dans Veillot, sur l'endroit où il célèbre la renaissance merveilleuse, poétique et sainte, de l'abbaye antique et très réelle de Solesmes, toute voisine du pays où naquit le moine sacripant du seizième siècle, où il a placé la scène de ses conteries extravagantes avec leurs diatribes folles contre les moines et la moinerie. Cela semblait fait exprès. Je n'en demandai pas d'avantage, me promettant que, si jamais je pouvais croire que Louis Veillot se fût inspiré en rien de Rabelais, je l'irais dire à Rome.

Si nous voulons savoir quel fut son auteur de prédilection, sa lecture habituelle, ce ne sera pas difficile ; lui-même nous l'apprendra encore dans *Çà et là*. Vraiment j'ai eu la main heureuse d'avoir pris d'abord cet ouvrage plutôt que tout autre Lisons :

“ Mme de Sévigné devint de mes meilleures amies ; je puis dire
 “ que je l'aimai personnellement. Je pris et j'ai conservé l'habi-
 “ tude d'avoir toujours son livre sous la main, et de l'ouvrir au
 “ hasard. Heureux livre, qui n'a que des pages charmantes et
 “ pures, semblables à une campagne semée partout d'épais gazons,
 “ de grands arbres et d'eaux vives, où l'on s'aventure sans aucune
 “ appréhension de rencontrer ni reptiles, ni mares infectes, ni
 “ chiens enragés, et pas même un seul visage désagréable, puis-
 “ qu'enfin cette marquise est toujours là, vive, fine, joyeuse ou
 “ attendrie, pour donner un tour plaisant aux importuns et les
 “ congédier avant qu'ils ennuient. Je conviens qu'elle laisse
 “ échapper des mots désobligeants. Ces saillies, qui ne siéaient
 “ pas à tout le monde ni partout, ne sont point condamnables en
 “ style épistolaire, sous la plume d'une femme dont on connaît
 “ les mœurs. Elle ne laisse aucune mauvaise impression ; elle
 “ est piquante, un peu satirique même, point misanthrope. Lui
 “ voit-on jamais de la haine ? Des traits fâcheux qu'elle raconte
 “ tire-t-elle jamais une conclusion générale contre la pauvre hu-

“manité? Quant aux petites erreurs de son jugement, qu’est ce
“que nous pardonnerons, grand Dieu! si nous ne pardonnons
“cela? Pour moi, j’aime assez qu’elle se trompe et déraisonne
“de temps en temps, et je ne suis pas fâché de voir que j’aurais
“quelquefois pu lui tenir tête; lui prouver, par exemple, qu’elle
“n’aimait point tant M. Nicolle, et qu’elle avait plus d’esprit que
“le bon Coulanges. Mais ce charme et cette grâce et ce cœur si
“simple, comment ne les pas chérir, comment ne pas se plaire
“infiniment dans cet air de raison, de politesse et de bonté?

“Ce qui me plaît dans Mme de Sévigné dit assez ce qui ne me
“plaît pas dans Saint-Simon.”—Et dit encore mieux ce qui, dans
Rabelais, fait plus que de lui déplaire: ce qui le dégoûte, l’indigne,
l’excède, excite tout son mépris. Il n’est pas possible qu’aimant
Mme de Sévigné pour les bons motifs qu’il explique si bien, Louis
Veuillot ait pu songer un instant à se faire de Rabelais un modèle
littéraire.

A. DE LANSAD.

LETTRES DE LOUIS VEUILLOT.

Un grand nombre de lettres jusque là inédites ont été mises au jour à la nouvelle de la mort du grand écrivain.

Nous en ceuillons quelques-unes : Ce sont des chefs-d'œuvre :

*
*
*

La lettre suivante a été adressée par Louis Veillot à son neveu Pierre, sur le point de faire sa première communion.

Mon cher Pierre. j'ai reçu ta lettre, où tu me dis que tu m'aimes bien. Moi aussi je t'aime bien et pour bien des raisons. Je t'aime parce que tu es le fils de mon frère, qui est l'homme que j'aimerais le plus au monde, quand même il ne serait pas mon frère ; je t'aime parce que tu es mon filleul ; je t'aime parce que tu es un bon petit enfant à qui Notre-Seigneur va se donner, afin que tu deviennes un bon grand chrétien.

Je pense souvent à toi. Je demande à Dieu que tu fasses ta première communion de telle sorte que tu en ressenties la grâce toute ta vie. C'est un chagrin pour moi de ne pouvoir être là avec ton père et ta mère, et ta tante et tes cousines. Nous y voudrions être tous. Les affaires nous retiennent ici, et ce sont des affaires qu'il ne faut pas négliger, parce qu'elles sont un peu les affaires de ton Dieu, et aussi les tiennes, comme tu le sauras plus tard. Mais les affaires ne retiennent pas mon cœur, et il sera là, priant pour toi. Souviens-t'en, lorsque tu feras ton action de grâces, après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, et, de ton côté, prie pour moi.

Cher enfant, demande au bon Dieu, premièrement, de l'aimer

toute ta vie; secondement, de lui obéir toute ta vie, dans l'état où il lui plaira de t'appeler; troisièmement, de lui donner toute ta vie. Tu obtiendras cela, si tu fais le vœu d'écouter toujours la sainte Eglise, et cela est tout. Une bonne prière à faire tous les jours plusieurs fois serait celle-ci: « Mon Dieu, faites que j'écoute toujours et que je suive en tout votre Eglise, que vous avez faite et que vous m'avez donnée pour me conduire à vous! » Ainsi tu imiteras ton père, tu consoleras ta mère, tu seras l'exemple de tes frères et de ta sœur, et nous, nous serons tous fiers de toi.

Adieu, mon cher Pierre. Souviens-toi de ce que je te dis là. Le bonheur, le repos, la gloire de la vie, c'est de servir l'Eglise.

Je veux te donner une montre pour ta première communion. J'attends d'être à Paris pour la choisir. Ici, je ne trouve pas ce que je veux. C'est comme si tu l'avais déjà dans ta poche.

Ton parrain très affectionné,

LOUIS VEUILLOT.

Versailles, 14 mai 1871.

*
*
*

M. Eugène Veillot apostilla cette lettre en y ajoutant les lignes suivantes:

Tu reliras cette lettre, mon Pierre, afin de te pénétrer des conseils de ton cher oncle et parrain. Si tu les suis, comme je le demande à Dieu et comme je l'espère, tu seras notre joie; et ta vie, qui pourra être plus ou moins heureuse, sera certainement bonne.

A bientôt, cher enfant.

EUGÈNE VEUILLOT.

*
*
*

Cette page, dit *l'Etoile d'Angers*, M. Louis Veillot l'écrivait à son jeune neveu, en mai 1871. Celui-ci, grâce au jours néfastes de 1870-1871, n'avait pu rester ni à Paris, ni à Versailles; son père l'avait envoyé au petit séminaire Mongazon, et il était sur le point d'y faire sa première communion.

Je souhaite aux pères et aux mères de tous nos jeunes communicants, je souhaite à ces chers enfants de la première communion le sens catholique et l'amour passionné pour l'Eglise dont la lettre ci-dessous est tout imprégnée. C'est bien là, il me semble,

la grande gloire et le caractère distinctif de l'illustre et indomptable écrivain.

* *

La lettre suivante a été adressée à M. Eugène Veillot :

Monsieur,

Le suffrage unanime place Louis Veillot au premier rang de son siècle comme polémiste et écrivain ; tous, proclamant le bien immense qu'il a fait, rendent hommage à l'homme public. Mais ceux-là seuls qui eurent le bonheur de l'approcher ont connu et peuvent redire les vertus de l'homme privé.

Esprit simple comme celui d'un enfant, âme élevée comme celle d'un docteur, cœur vraiment grand comme celui d'un saint : tel fut votre illustre frère, grand dans sa vie publique, plus grand et plus admirable encore dans sa vie intime, dans sa vie cachée !

Ce Veillot presque ignoré, les quelques témoignages parus dans *l'Univers* le font déjà pressentir. La collection de ses lettres par lesquelles il semait à profusion et comme à pleines mains, à travers le monde, les perles de son esprit et les trésors de son cœur, achèvera de le révéler.

Je suis, cher monsieur, l'un des plus humbles, mais des plus favorisés parmi les heureux qui ont goûté les charmes de son commerce et reçu les marques de son amitié. A ce titre, j'ai le devoir d'apporter à sa mémoire le modeste témoignage de ma reconnaissance.

En 1867, à la veille de la bataille de Mentana, saisi de l'enthousiasme qui enflammait alors toute cette vaillante jeunesse que l'on a vu courir avec une si admirable ardeur à la défense du Saint-Siège, je voulus partir. Mais n'était-ce pas trop tard ? Ce dévouement de la dernière heure n'était-il pas hors de propos ? Ne devenait-il pas un sacrifice inutile, presque insensé ? J'occupais, en effet, une place que cette résolution m'exposait à perdre. Lecteur passionné de *l'Univers*, l'idée me vint de consulter Louis Veillot. Je reçus cette réponse, dans laquelle on retrouve ce cœur généreux qui ne connut jamais que le commandement du devoir :

Paris, 3 novembre 1867.

Monsieur,

On part toujours, et je crois qu'il faut toujours partir sans trop

s'inquiéter de ce qui adviendra. Il est possible qu'on ne soit d'aucune utilité à Rome, mais certainement cet élan est d'une grande utilité *ici*. Il prouve au moins qu'on ne veut pas se laisser faire, que la France a du sang à donner et que, si l'on y rencontre tant d'apostats, il y aura aussi des martyrs dont le sang pèsera davantage.

Je vous engage donc à ne pas calculer et à vous mettre généreusement en route. Dieu vous tiendra compte de ce voyage, ne servit-il à rien pour le moment. Vous ne le ferez pas sans prier ; la prière arrache à la miséricorde de Dieu les miracles de pardon que sa justice voudrait retenir. Je suis heureux que vous me fassiez l'honneur de m'accorder vos sympathies. Priez aussi pour moi.

LOUIS VEUILLOT.

..

Cette lettre fut pour moi un ordre. Rien ne put me retenir, ni des intérêts légitimes, ni la raison, d'ordinaire sage conseillère, ni les réflexions de mes amis, ni même les remontrances paternelles de mon curé.

Je partis.

Arrivé à Paris, j'allais sans retard me présenter au comité des zouaves. Hélas ! une déception cruelle m'attendait. Le règlement voulait que, dans les conditions particulières de mon engagement, je prisse à ma charge les frais du voyage et de l'équipement. Ma bonne volonté constituant alors toute ma richesse, je n'avais pas prévu cette dépense. Que faire ? A qui confier mon chagrin ?

Poussé par une inspiration subite, je cours chez Louis Veillot qui, sans me connaître, mais devinant qu'il a devant lui le jeune homme qui avait sollicité ses conseils : « Vous voilà donc sur la route de Rome, me dit-il en me prenant affectueusement la main ; vous avez bien fait de venir me voir. »

Je me mets à fondre en larmes et lui raconte ma mésaventure.

« Consolez-vous, mon cher enfant, me dit-il avec bonté ; ne suis-je pas là ? Vous êtes un de mes enfants, et je ne vous abandonnerai point. Dieu vous a éprouvé ; Dieu vous récompensera. Venez tantôt à mon journal, rue des Saints-Pères ; je lèverai l'obstacle qui s'oppose à votre départ. Allons ! mon cher ami, vous irez à Rome en pauvre de Notre-Seigneur, tant mieux ! Vous ne sauriez faire ce voyage dans de meilleures conditions. Aujourd'hui, il faut payer de sa personne, et si j'étais plus jeune,

« je partirais sans balancer, laissant la plume pour prendre le fusil. »

Et comme je protestais que sa présence ici était bien plus utile à la cause de l'Eglise :

« Vous vous trompez. A cette époque d'indifférence coupable la présence d'un zouave à Rome prêt à donner son sang, est la plus puissante des protestations, la seule capable de réveiller les consciences. Mais il faut être bon zouave, remplir fidèlement et franchement son devoir, supporter saintement et en esprit de sacrifice les misères de la vie militaire. Vous trouverez là-bas du bon et du mauvais : ne vous en inquiétez point. Allez droit votre chemin. A Rome, comme ici, il y a des légitimistes, des libéraux, même des veuillottistes. Ne soyez d'aucun parti. Soldat de Dieu, zouave du Pape, et c'est assez. Priez pour moi, et revenez me voir à votre retour. »

Louis Veillot n'est-il pas là tout entier avec l'énergie de sa foi, la générosité de son cœur et l'ardeur de sa charité? Mais comment dépeindre le sourire si fin, si bon, si cordial, qui ajoutait tant de charme à sa parole !

Je me mis donc en route, muni de ce simple mot pour Mgr Bastide : « Celui-ci est un des miens », heureux et fier d'avoir touché la main du grand défenseur de l'Eglise et gardant à jamais dans mon cœur le souvenir de sa bonté.

A Rome je fis la connaissance d'une famille chrétienne à laquelle, plus tard, j'ambitionnai d'appartenir. Par un bonheur singulier, Louis Veillot, attaché de longue date à cette famille, fut consulté, fit agréer ma demande et voulut être mon témoin. Quelque temps après, lui ayant annoncé que la fête de la Transfiguration était le jour fixé pour la célébration de cette union providentielle, je reçus en réponse cette lettre incomparable, qui restera comme l'enseignement le plus parfait qui ait été donné sur les grandeurs du mariage chrétien :

Au Tréport, 29 juillet 1869.

Je serai prêt, mon cher enfant, je l'ai écrit à M. L..., mais je veux me donner le plaisir de vous le dire. Je pars d'ici demain pour me rendre à mon poste, où vous me verrez plein de joie. Une véritable joie d'ami et de père.

Votre mariage est tout à fait selon mes idées, selon mon cœur. C'est une bénédiction de Dieu par Rome. Je l'ai dit à mon vieil ami lorsqu'il m'a consulté. J'en augure tout bien. Cette grande chose-là, la plus grande qui soit entre le baptême et la

mort, vous la faite comme il la faut faire et comme on ne la fait quasi plus. Vous vous mariez uniquement parce que vous aimez, et vous aimez comme il faut aimer. Vous êtes en tout ceci dans l'ordre de Dieu. Il n'y a pas de bonheur plus rare. Les anges ont la main dans la trame de votre amour et ils assisteront à vos noces. Dieu ayant fait ce mariage, il fera la dot. Il la fera de paix, de force, d'honneur, d'espérance et d'amour! Le reste importe peu. Que je vois de gens qui ont tout, mais pas cela, et qui n'ayant pas cela n'ont que misère, regret et horreur! Quant à vous, si vous voulez, rien ne vous ôtera la grâce et la splendeur de ces premiers jours. Le paysage changera, les fleurs passeront, les feuillages jauniront et tomberont, mais vous serez toujours dans l'air du bon Dieu, dans l'air respirable des âmes. Vous ferez partie de la bonne espèce humaine, celle qui porte de bon fardeaux, qui jette les bonnes semences, et que Dieu fait forte parce qu'elle soutient tout. Il n'y a pas de meilleur emploi de la vie; il n'y en a point, quoi que l'on dise, qui soit payé en meilleur argent. Les saints seuls ici-bas sont heureux. Le peu de succès humain, les iniquités à subir, les mépris et les haines du monde ne sont que des fantômes méprisables aux yeux de la simple raison humaine; ils sont de véritables et d'immenses bienfaits pour la raison supérieure du chrétien. Le laboureur bénit la pluie qui féconde son champ, et s'inquiète bien qu'elle déränge une partie de plaisir.

Adieu mon cher enfant. A la Transfiguration. Voilà un beau jour, bien choisi, et qui doit bien parler à des fiancés chrétiens. Les vêtements de Notre-Seigneur *apparurent plus blancs que la neige*. Le mariage doit être plus chaste s'il se peut et plus pur que la virginité. Il est dit aussi dans le texte après le ravissement: *Ils ne virent plus que Jésus seul*. Quel grand enseignement! La gloire est passée, la vision du ciel a disparu; il n'y a plus que l'humanité avec ses labeurs et ses souffrances, il n'y a plus que le fils de l'homme qui doit mourir. Mais le fils de l'homme est le fils de Dieu qui doit ressusciter, et la gloire n'aura plus de fin.

Tout à vous en Notre-Seigneur mon cher enfant.

LOUIS VEUILLOT.

*
*

Je pourrais continuer, cher monsieur, si je ne craignais d'abuser. La reconnaissance est naturellement prolixé, et quand il s'agit de votre illustre frère, il semble difficile de mettre des

bornes à l'expression des sentiments qu'il inspire. Je m'arrête, mais j'espère qu'à mon exemple, tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont reçu de semblables témoignages, viendront dire ce que fut dans l'intimité pour les *siens* ce polémiste si redoutable aux ennemis de la vérité.

Pour moi, cher monsieur, je lui dois tout, je lui dois Rome, et par Rome tous les biens, étant de ceux dont il disait : "Rome est la terre promise de tous les L... Ils y trouvent et en rapportent tout ce que le bon Dieu fait de meilleur pour ceux qu'il aime."
Veuillez, etc.

*
*

La lettre suivante que nous devons à l'obligeante communication de M. Chesnel, ancien secrétaire de M. Jules Janin, a été adressée au critique des *Débats* par Louis Veillot, en lui adressant un exemplaire de son livre le *Droit du Seigneur*. M. Jules Janin avait tenu à la faire relier dans le corps même du livre, placé en sa bibliothèque :—*L'Univers*.

Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir un livre fait vite et mal exprimé, qui est un peu contre le *Journal des Débats* et contre vous. Vous verrez, je l'espère, que ce *Droit du Seigneur* est une chimère, et vous conviendrez qu'il est ennuyeux de rencontrer des hommes de votre mérite chargés de ce vilain fagot. C'est ma réponse à un article que vous avez publié récemment, et je suis heureux de vous l'adresser sous cette forme pacifique, sans avoir à vous mêler dans ce tas de robins qui ont entassé là dessus leur mauvais latin et leur mauvais français.

Nous sommes en un temps où certains hommes doivent, bon gré mal gré, faire partie du même corps de garde, et il leur est bon d'esquiver les heurts entre eux autant qu'ils le peuvent.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre humble serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

Paris, 30 août 1871.

*
*

La lettre suivante, que veut bien nous communiquer, avec plusieurs autres qui trouveront leur place dans la correspondance générale, M. Corbini, curé de Pauillac, lui était adressée en 1860 pour répondre à une lettre que M. Corbini, alors vicaire

de Saint-Louis à Bordeaux, avait écrite au lendemain de la suppression, par l'empire du journal *l'Univers*.—*L'Univers*.

15 mai 1860.

Monsieur l'abbé,

Mes voyages et mes affaires m'ont empêché de répondre aussitôt que je l'aurais voulu à la bonne lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 2 février, à l'occasion de la suppression de *l'Univers* ; mais le temps ne peut rien contre ma reconnaissance, et je ne veux pas qu'un acte de sympathie si aimable et si chaleureux demeure sans remerciement.

Je n'en suis pas moins touché aujourd'hui que dans le moment même, et je ne compte pas moins non plus sur la bienveillance avec laquelle vous m'encouragez, si je puis un jour recommencer.

Recommencer n'est pas facile : j'ai pu m'en convaincre. Je suis à terre et garotté. Mais la conscience qui s'appuie en Dieu est plus forte à la longue que tous les liens faits de main d'homme, et mon consentement manquera toujours au fait qui me terrasse en ce moment. S'il est définitif, c'est que Dieu le veut ; et Dieu, qui m'a donné la paix dans ce combat, ne me la refusera pas dans sa défaite. Que son saint nom soit béni, et qu'il rende à ceux qui, comme vous, m'ont assisté, la joie pure et profonde dont leur sympathie a rempli mon cœur. Je vous prie, monsieur l'abbé, de communiquer l'expression de ces sentiments aux personnes qui ont voulu se joindre à vous pour me tendre la main.

Votre reconnaissant et dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

..

En 1872, M. Landeau, le vaillant catholique de Sablé, s'était adressé à M. Louis Veillot pour lui demander d'appuyer sa requête, tendant à obtenir pour la ville de Sablé des frères de la Doctrine chrétienne. M. Louis Veillot en prit sujet d'écrire au supérieur général la lettre suivante :

10 décembre, 1872.

Mon très honoré frère,

Je vous supplie de donner un bon frère à M. Landeau, mon ami et le vôtre, pour la ville de Sablé, où l'on ne demande qu'à bien faire. C'est un pays excellent, mais qu'il importe de préser-

ver de la chute. Mieux vaut soutenir les murs des forteresses que d'établir d'impuissantes bergeries parmi les loups. On vit à l'abri des forteresses. Ce sont des bergeries de gendarmes qui tombent sur les loups au moment donné, et la paix coule de là comme l'eau d'une fontaine.

Encore une fois, je vous en prie, mon très honoré frère, donnez à tout prix le secours demandé. Ce sera le frère de *l'Univers*, et je serai heureux d'avoir servi à procurer ce bien, grâce à votre bonté pour moi.

Votre très humble, très fidèlement et très anciennement dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

..

M. Drouelle, curé de Beaumont (Côte-d'Or), écrit à M. Eugène Veillot :

Beaumont, 14 avril.

Monsieur le rédacteur,

A la suite d'une mesure qui frappait *l'Univers*, en 1856, quelques prêtres de la Côte-d'Or, réunis en conférence particulière, se hâtèrent d'adresser à son rédacteur en chef l'expression collective de leurs profondes et sympathiques condoléances.

La réponse ne se fit pas attendre. La voici textuellement :

Paris, 8 mars 1856.

Monsieur le curé,

Le bonheur de défendre la vérité ne saurait être trop acheté. Toutes les blessures qu'un chrétien peut recevoir pour la cause de Dieu sont des grâces. Je le dis dans toute la sincérité de mon cœur, après une expérience de quinze ans. Si j'avais su au début de ma carrière dans *l'Univers* quelles épreuves m'attendaient, j'aurais pu reculer. A présent que je le sais, je recommencerais. Sans doute il y a des coups bien cruels à subir. L'ennemi sait tous les chemins de l'esprit et tous les chemins du cœur, et il frappe souvent aux points les plus sensibles. Je ne puis pas me vanter d'être arrivé à l'impassibilité. J'ai plus souffert encore pour l'Eglise que pour moi, quoiqu'ils aient été jusqu'à insulter ma mère. Néanmoins je recommencerais, et si j'avais l'expérience que j'ai si laborieusement acquise, je pourrais modifier

quelque chose dans mon langage, je ne changerais rien à ma ligne de conduite, ni à l'expression de mes convictions et de mes sentiments. Je reprendrais ce dur fardeau, quand même je ne devrais jamais être consolé et assisté par des témoignages de sympathie semblables à celui que je viens de recevoir de vous et de vos dignes confrères. Votre lettre collective m'est bien précieuse, monsieur le curé. Je l'ai lue avec respect comme une récompense de Dieu qui vous a inspiré des accents si tendres, si fraternels et si forts. J'y ai trouvé ces sentiments que je connais et qui m'ont tant de fois rendu saintement fier. J'y vois la preuve que mon cœur bat avec celui du clergé, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de meilleur, de plus dévoué, de plus courageux dans la société moderne. Je connaissais le monde avant d'être chrétien, et quoique jeune je l'avais déjà étudié dans toutes ses conditions. J'en avais un dégoût immense. Mais quand j'ai fréquenté les prêtres, quand je les ai vus dans leur simplicité, dans leur pauvreté, dans l'héroïsme de leur foi et de leurs travaux, je me suis dit que ce spectacle seul était un plaisir plus grand que ceux dont je me détournais, parce qu'il n'y a rien de beau comme la vertu.

Par là, mesurez ma joie lorsque je sens que j'ai une place dans ces cœurs sacrés, et que tout ce que l'on peut dire de faux et de méchant contre moi ne les empêche pas de connaître rien qu'à ma voix, ce qu'il y a dans mon âme. Oui, monsieur le curé, j'ai ce bonheur, j'ai cette gloire, de m'être voué dans ma faiblesse à la même œuvre que vous, et le monde entier ne peut rien m'offrir que je voulusse préférer à ce labeur de tous les instants. Soutenez-moi par vos prières, et j'irai jusqu'au terme de ma vie et de mes forces avec une allégresse puissante, contre laquelle toutes les haines et toutes les inimitiés ne pourront rien. Je ne donnerais pas un seul de ceux qui m'approuvent pour être délivré de tous ceux qui me haïssent. C'est vrai, les mauvais journalistes, les mauvais philosophes, les mauvais écrivains, les sectaires, les incrédules et quelques autres hélas ! me détestent ; mais j'ai la bénédiction de Pie IX et d'un nombre considérable d'évêques ; je suis l'ami des petites sœurs des pauvres, des capucins, des missionnaires, des curés de campagne, de tous ceux qui travaillent et qui souffrent pour le bon Dieu ; de quoi me plaignez-vous ?

Daignez, monsieur le curé, accepter et offrir à vos vénérables confrères la vive expression de mon respect, de ma reconnaissance et de mon dévouement.

LOUIS VEUILLOT.

J'ai pensé, monsieur le rédacteur, qu'à l'heure présente je ne pouvais honorer plus dignement la mémoire de ce vaillant soldat du Christ et de l'Eglise, de ce défenseur du clergé, des ordres religieux, des œuvres et des associations catholiques, de cet illustre champion des nobles, grandes et saintes causes, qu'en mettant cette page intime sous les yeux des lecteurs de *l'Univers*.

Dans l'espoir, monsieur le rédacteur, que vous l'aurez pour agréable, j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Votre très humble serviteur,

DROUELLE, curé.

Beaumont-sur-Vingeanne, par Mirabeau
(Côte-d'Or).

*
*
*

L'Association Catholique a publié les lettres suivantes :

Nous reproduisons les deux lettres suivantes qui ont été adressées à M. le comte Albert de Mun, et qu'il a bien voulu communiquer à la *Revue*, pour le plus grand plaisir de nos confrères et de nos lecteurs.

La première de ces lettres a été écrite après un discours prononcé par M. de Mun au sujet de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers :

Cher monsieur,

Je vous ai entendu hier pour la première fois. Permettez-moi de ne pas faire un compliment banal à un homme et à un talent qui méritent beaucoup mieux. Homme de bien et bien disant, vous l'êtes ; mais l'idéal de Cicéron ne doit suffire ni à vous ni à nous. Il faut aller plus outre. Dans le discours d'un orateur en uniforme, il faut du sabre, ou tout au moins du fourreau. Hier je n'en ai pas trouvé assez. C'est le sabre qui fait valoir l'épaulette. L'auditoire est déconcerté lorsqu'au lieu d'une estafilade il emporte une bénédiction. Dans une maison où j'allai après la séance, les dames se plaignaient de n'avoir pas été assez enlevées. Prenez garde à cela. Vous êtes capitaine de dragons pour enlever les dames et pour couper les retraites et les nœuds gordiens. Si votre éloquence n'a pas son cachet de caserne, lequel peut et doit être un cachet de suprême distinction, elle ne sera qu'une belle et honnête fille à marier, ce que n'était point Jeanne d'Arc. Il

manque le plus beau des gestes au soldat orateur qui ne dégaîne pas. On se demande pourquoi ce soldat n'est avocat ou prêtre. Dégaînez, sabrez, empoignez ! C'est ce que le bon Dieu a voulu de vous en vous donnant l'éloquence et en vous faisant dragon. Il faut qu'en vous écoutant on sente la nécessité de se rendre pour n'être pas fusillé, parce que vous demanderez à la force ce que vous n'obtiendriez pas de l'amour. Partez de ce point qu'étant juste et voulant le bien, vous avez droit à l'amour et à la vie, et que vous ne voulez point mourir captif ni assassiné. Un dragon a le droit de mourir sur le champ de bataille. Qu'il tende la main, c'est bien ; qu'il offre son cœur, c'est ce qu'un chrétien doit faire ; mais qu'il ne jette jamais son sabre qui donne tant de poids à la parole des prêtres. Il faut qu'on le voie toujours à cheval, prêt à dégaîner. Un coup de sabre à propos est une très belle aumône, une très grande charité. Beaucoup de pauvres ne demandent que cela et n'ont que cela à recevoir. Ordinairement la crainte suffit ; alors on fouille à l'escarcelle et l'aumône n'est pas perdue. Un bon gendarme, ami de Joinville, voyant que les Sarrazins, profitant du dimanche, insultaient le camp chrétien, dit à Joinville : « Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille ! » Cher monsieur, ne perdez pas de vue cette parole. Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. Dégaînez, et soyez comme saint Louis, de ces martyrs qui ne craignent pas de donner la mort. Il y a aussi des anges exterminateurs.

LOUIS VEUILLOT.

* *

La seconde est relative à la première profession de foi adressée par M. de Mun aux électeurs de l'arrondissement de Pontivy :

Paris, 15 février 1876.

Cher monsieur,

Il fait nuit, je n'y vois plus, et ma main, qui s'est beaucoup fatiguée aujourd'hui, veut impérieusement du repos ; mais je n'y tiens plus, je mets en réquisition la première servante de Dieu venue ; elle veut que je dine, mais j'ai besoin qu'elle écrive. Il faut absolument que je vous remercie en particulier, et pour mon compte, de votre profession de foi. C'est cela, c'est tout à fait cela. Pour la première fois de ma vie, je me sens flatté et même honoré de faire parti du corps électoral.

Votre programme est si juste et si honorable qu'il mériterait de ne point réussir ; j'en ferais même le vœu, pour la beauté du fait, si je ne craignais d'attrister vos électeurs et de décourager la belle flamme de Mme de Mun. J'espère donc que vous réussirez ; si pourtant vous tombiez, ne vous déconcertez pas et ne songez qu'à reparaître le même. Mieux vaut la défaite sur un tel cheval qu'un succès obtenu en rampant. Une telle défaite ne peut que servir la cause, un tel succès ne pourrait que lui nuire. Nous n'avons pas besoin de réussir, nous avons besoin d'être en toutes circonstances les hommes du bien, du juste, du beau, en un mot : les hommes de la Croix. Quand nous avons été cela, — et c'est ce que vous êtes, — que Dieu se charge du reste, nous avons accompli notre tâche et fait ce qu'il veut. Or, il réussira, parce que ce que Dieu veut, il le veut bien. C'est pour cela que son Eglise a subi tant de défaites glorieuses et triomphantes. Tout le reste est vain, chancelle et tombe. C'est pour n'avoir pas médité cette vérité si simple que tant d'honnêtes gens, d'ailleurs, ont fait tant de sottises. Dieu veut être bien servi, c'est-à-dire effrontément et en conformité de toutes les lois. Vous êtes de cette humeur, vous en serez de plus en plus, et j'espère.

Votre dévoué serviteur,

LOUIS VEUILLOT.

* *
*

La lettre suivante, qui trace admirablement le programme du journalisme catholique, a été adressée à M. Léon Quid'beuf :

30 septembre 1871.

A MONSIEUR LÉON QUID'BEUF.

Monsieur,

Je suis doublement satisfait d'apprendre qu'un journal catholique et monarchique va paraître au Mans et que la rédaction vous en est confiée. Mes sentiments sur la presse vous sont connus. Je l'ai pratiquée toute ma vie et je ne l'aime pas ; je pourrais dire que je la hais ; mais elle appartient à l'ordre redoutable des maux nécessaires. Les journaux sont devenus un tel péril qu'il est nécessaire d'en créer beaucoup. La presse ne peut être combattue que par elle-même et neutralisée que par la multitude. Ajoutons des torrents aux torrents, et qu'ils se noient les uns les autres en ne formant plus qu'un marais, ou, si l'on veut, une

mer. Le marais a ses lagunes et la mer ses moments de sommeil. Nous verrons si là-dedans il sera possible de bâtir quelque Venise.

Je vous vois avec plaisir prendre une carrière où depuis longtemps je vous crois appelé. L'expérience du métier vous manque, mais ce n'est rien ; vous avez l'étude, vous avez les principes et surtout la grande expérience de la vie. Rousseau prétend qu'il ne faut pas commencer d'écrire avant quarante ans. Il aurait raison, s'il s'agissait des journalistes, j'entends de ceux qui dirigent. Nulle fonction ne requiert davantage la maturité ; mais il faut en même temps conserver la spontanéité et l'ardeur. La solidité des principes vous donnera cette promptitude mûre ; le feu vivant de la foi entretiendra en vous cette ardeur généreuse, plus constante que l'élan de la jeunesse.

Vous connaissez le devoir du journaliste parce que vous avez réfléchi sur celui du chrétien. Le journaliste est un citoyen armé pour la cause publique. Son péril est de ne guère relever que de lui même, mais s'il sait remplir ses obligations envers Dieu et envers la patrie, ce péril devient son avantage et sa force. Il semble que le journaliste catholique est le dernier reste de la chevalerie. Il ne quitte pas les armes, il va devant lui, proclamant sa foi et portant secours. Il se propose de ne point commettre d'injustice et de n'en point souffrir, si ce n'est contre lui-même. S'il en commet, il les répare ; s'il en voit faire, à ses risques et périls il combat pour en procurer la réparation. Saint-Grégoire VII citait souvent ce verset de Jérémie : « Maudit soit l'homme qui retient son glaive pour ne pas verser le sang ; car le respect de la justice, qui est la loi de Dieu, doit passer avant la déférence qui peut être due à l'homme. »

C'est un métier laborieux. Il y faut du cœur et encore du cœur. Notre temps n'aime pas la vérité, vous le savez du reste ; et dans le petit nombre de ceux qui aiment la vérité, plusieurs, pour ne pas dire beaucoup, n'aiment point ceux qui se mettent en avant pour la défendre. On les trouve indiscrets, importuns, « inopportuns. » On ne leur pardonne pas volontiers leurs défauts ; on leur sait plus volontiers mauvais gré de ne pas mettre tout le monde d'accord et de pas se mettre d'accord avec tout le monde. J'ai entendu souvent imputer ce méfait à un journaliste de votre connaissance. Je l'ai entendu imputer aussi au Pape, et il y a tout à l'heure dix-neuf cents ans que le Pape l'entend imputer au fils unique de Dieu. Il en faut prendre son parti, même lorsqu'on est beaucoup moins innocent que le Pape. La souffrance qui résulte

de ces petites iniquités n'empêche pas de marcher, et enfin elle devient nulle. C'est le cas de dire : Douleur, tu n'es qu'un nom !

Quant à d'autres adversaires que l'on rencontre en abondance, et qui sont en même temps les adversaires et les ennemis de toute vérité religieuse, morale et politique, il faudrait se plaindre de ne les pas rencontrer, puisqu'on les cherche. On s'est mis en armes justement pour les combattre. Le mérite du soldat qui garde un fort n'est pas de consommer ses provisions dans le casemate, mais de paraître sur le rempart et de faire des sorties. Faites donc des sorties, faites-en toujours. Sous l'étendard que vous portez, on en revient toujours avec honneur, et l'on ramène des prisonniers. Dans ces sortes de batailles, les ennemis qui croient avoir des armes et qui veulent loyalement combattre se font prendre. Ceux qui n'ont que des appétits et des passions, n'ont aussi pour armes que des injures ; ils s'échappent, mais il ne blessent point. Au temps où nous sommes, il n'y a plus de distance ni de Paris à Pékin, ni du bouge et du baignoir aux grands emplois, ni de la fausse clef au coffre-fort, ni du poignard au cœur ; mais la distance est encore infranchissable entre la renommée de l'honnête homme et la plume du gredin. On dort fort tranquille sous les plus fortes averses d'encre empoisonnée. Elle ne tue pas et elle ne noircit pas. La probité a quelque chose en elle qui dissout ce venin.

Marchez d'un pas ferme dans votre bonne voie. A travers les contradictions, vous y trouverez le contentement de ceux qui travaillent pour la justice et qui ont la certitude du rassasiement futur. Dieu ne perd pas de vue l'avenir. Quand les fortes mains du monde ne s'occupent qu'à des destructions ineptes quoique nécessaires, sa miséricorde fait mouvoir quantité de petites mains inconnues et presque invisibles, qui préparent de glorieuses reconstructions. Quel que soit sur eux le jugement du monde, heureux les ouvriers qui n'auront pas un jour à maudire leurs travaux !

LOUIS VEUILLOT.

* *

Ici, au lieu de raconter, je transcrirai simplement trois lettres que j'eus l'honneur de recevoir, au mois de septembre 1871, avant de prendre la direction du *Journal du Mans*. J'avais envoyé à *l'Univers* quelques articles, dont l'un avait paru peu de temps auparavant. A propos d'un autre, où j'appelais M. Thiers « enfant gâté », M. Veillot m'écrivait :

Mon cher monsieur,

Le dernier petit est faible et peu digne de ses aînés ; condam-

nons-le aux limbes. On ne peut pas absolument rire d'un « enfant gâté » de soixante-quinze ans qui préside la République française. Il faut tempérer le dédain par un peu d'horreur et de colère. Son âge, sa dignité et surtout notre malheur exigent cette dernière forme de respect. Mais parlons d'autre chose. Quels sont vos projets pour l'avenir ? Le vent me semble assez à la formation des journaux catholiques, et il arrivent assez souvent qu'on me demande un rédacteur. Je songe à vous et je vous estime capable au-dessus de la plupart de ceux qui tiennent ces emplois. Que pensez-vous de vous même ? Quel âge avez-vous ? Quelles sont vos conditions de vie ? Etes-vous marié, chargé d'enfants ? Et, d'un autre côté, vous sentez-vous homme à conduire un parti sans céder et sans briser ?

L'idéal d'un rédacteur en chef pour un journal catholique de département serait à mes yeux un homme fait et froid, sachant bien son catéchisme et l'application du catéchisme aux questions politiques, circonspect et résolu, ayant la langue en bouche autant que la plume en main, et de cette trempe d'âme qui fait que l'on prend le premier rang, encore qu'on ne soit pas par la fortune et par l'ordre dans la première condition. Diriger en prenant conseil, voilà l'œuvre. Ce n'est impossible, ni difficile, nulle part, parce que nulle part, en ce temps, les hommes ne sont forts ; et, si par hasard on en rencontre un, alors on est deux, et tout devient plus aisé, parce qu'il s'agit d'une chose où deux chrétiens intelligents doivent se trouver d'accord.

Une place de rédacteur en chef représente de quatre à six mille francs. Elle peut fournir quelques autres avantages, et elle assure à qui le veut une grande considération personnelle. Mais il faut considérer aussi que le journal peut ne pas tenir, et alors vous serait-il possible de reprendre la carrière quittée ?

Répondez-moi sur tout cela, et n'omettez aucun détail. Etes-vous un peu ce que l'on appelle homme du monde ? etc., etc.

Je pense bien que je n'ai pas ici à m'excuser d'indiscrétion et que vous voyez clairement le sentiment d'estime très affectueuse auquel j'obéis.

Bien à vous en Notre-Seigneur.

LOUIS VEUILLOT.

7 septembre 1871.

..

Je répondis immédiatement sur tous ces points, en joignant une photographie à ma lettre. De plus, je demandais ce que je pour-

rais bien faire de mon fils aîné, âgé de seize ans, et qui venait d'être reçu bachelier ès lettres, après l'avoir été aux sciences l'année précédente. Je reçus la réponse suivante :

Paris, 12 septembre 1871.

Mon cher monsieur,

Je suis fort content de votre portrait. Cela peut aller et même très bien, car la condition de la langue (orale) n'est que secondaire, et je sais que la plume est bonne. En tout métier, la parole réfléchie vaut mieux. Maintenant donc, je suis muni sur votre compte, et je n'ai plus qu'à attendre la demande. J'espère qu'elle ne tardera pas. Je m'arrangerai d'ailleurs pour que l'emplacement ne vous soit pas difficile, ni le déplacement onéreux. J'ai connu la situation de l'homme sans épargnes. Ce n'est pas la plus rare ni, Dieu merci, la plus triste du monde. Le bon Dieu a fait les pauvres pour les servir et pour s'en servir.

J'aimerais à assister votre double bachelier. Ce n'est pas aisé pour moi, à cause de mes habitudes renfermées et de ma grande et perpétuelle occupation. J'y songerai pourtant.

Je dicte ce billet parce que mes yeux sont malades, et je le termine en hâte pour me rendre en cour d'assises, où le *sérénissime* nous fait inviter aujourd'hui par l'ami Leblond. Je m'attends à ne pas être honoré autant que le vertueux Jules Favre, modèle des époux et des pères.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

*
**

Quelques jours après, M. Louis Veillot m'appela par dépêche à Paris ; et là, dans un entretien que je n'oublierai jamais, par le ton de sa voix aussi bien que par le sens de ses paroles, il m'initiait en quelques instants à mes nouveaux devoirs. J'en sortis, si bien convaincu de ma vocation, que je m'alarmais du moindre obstacle qui s'y pouvait opposer.

Ayant fait connaître mes craintes et les inquiétudes de ma femme au moment de quitter la petite ville de Normandie que nous habitons depuis plusieurs années, je fus rassuré par cette troisième lettre, écrite tout entière de la main de M. Veillot :

Paris, 24 septembre 1871.

Mon cher monsieur,

Je viens d'écrire à Mgr l'évêque du Mans, à M. de Vanssay et à M. Gallienne, pour appuyer votre candidature. Soyez tranquille, je l'ai fait fortement, mais discrètement. Maintenant, laissons l'affaire au bon Dieu. Nous nous sommes aidés ; il aidera si c'est bon.

Je voudrais savoir pourquoi vous m'appellez si long monsieur le rédacteur en chef. Si c'est à cause de la grandeur de cette dignité, alors pourquoi ne me donnez-vous pas tout de suite de l'Excellence ? Devrai-je vous le rendre, quand vous serez aussi monsieur le rédacteur en chef ? Laissez ce formalisme. Il est bon d'être poli, mais il faut éviter l'emphase de la politesse, et tout ce qui sent l'obséquiosité. Cela est à fuir, comme la familiarité incongrue. Je ne suis pas d'ailleurs votre rédacteur en chef, et cette qualité ne me suit nullement dans la vie privée. Vous me devez le *monsieur*, ni plus ni moins.

Elevez-vous au-dessus des alarmes de Mme Quid'beuf, et faites-lui voir sur la carte que le Mans est sa patrie, tout comme le Neubourg. Ajoutez que le pays chrétien est celui où Dieu nous donne une besogne plus utile et où nous gagnons mieux le pain de nos enfants.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

* *

J'ai entre les mains plusieurs autres lettres qui ont précédé ou suivi celles-là. Il en est même que je me ferai un devoir d'envoyer à *l'Univers*, parce qu'elles sont une partie de son histoire. Mais aujourd'hui c'est le rédacteur du *Journal du Mans* qui, en versant des larmes, a voulu payer dans *l'Univers* à M. Veillot mort, la dette de reconnaissance dont il avait été si heureux de s'acquitter envers M. Veillot vivant, dans le premier numéro de la feuille à la rédaction de laquelle il l'avait appelé,

LÉON QUID'BEUF.

* *

Le numéro hebdomadaire du *Monde* reproduit les lettres inédites de M. Louis Veillot déjà publiées par *l'Univers* et ajoute :

Nous terminerons par la publication d'une lettre complètement inédite, que nous avons entre les mains. Voici dans quelles circonstances elle fut écrite.

Au mois d'Avril 1872, le professeur de rhétorique du petit séminaire de Servières eut l'honneur de voir à Tulle M. Louis Veillot qui était pour quelques jours l'hôte de son illustre ami, Mgr Bertheaud. Dans le courant de la conversation, on vint à parler des côtes abruptes de Servières, où poussent en liberté de vigoureux jets de vigne vierge, dont les élèves de la maison aiment à se fabriquer des cannes. " Eh bien, dit gracieusement Louis Veillot, envoyez-moi une canne de vigne de Servières, et je vous enverrai un prix pour vos élèves. "

Deux cannes furent envoyées, et en même temps un journal de Tulle, le *Réveil de la province*, qui contenait un article relatif au grand journaliste et à sa visite à Tulle. Les cannes arrivèrent à destination : l'article n'arriva pas. Deux mois plus tard, le professeur de rhétorique de Servières reçut la lettre suivante :

Monsieur l'abbé,

Me voici enfin. Votre souvenir si aimable me pesait comme un rémords depuis votre première lettre et surtout depuis les bâtons de vigne vierge. Mon retard n'a pas été sans cause, je n'ose pas dire sans excuse. L'article que vous m'annonciez n'est pas venu. En attendant son arrivée, j'ai remis à vous en remercier, et comme il a fini par ne pas arriver, j'ai fini par oublier que je vous devais des remerciements. J'aurais pourtant bien voulu le lire. Je suis sûr qu'il y avait de bons excès. Je me serais amusé de ce portrait archi-flatté, j'en suis sûr. J'aurais réussi à me persuader que j'y reconnaissais quelque chose, et je vous aurais grondé modérément, comme font tous les gens de lettre que l'on flatte, et comme font aussi plusieurs de ceux qui ne sont pas lettrés. Quand aux cannes elles m'ont pourtant fait bien plaisir, et j'ignore absolument pourquoi je ne vous en ai pas accusé réception. Qu'elles sont belles, qu'elles sont souples, *liantes*, et bien à ma taille ! Il y en a une que je ne quitte pas. Je la fais siffler, elle trace des zigzags dans l'air, et je forme sans cesse le vœu d'avoir un dos sous la main pour lui faire sentir la force que ce muscle de Corrèze donnerait à mon argumentation. Je ne voudrais pas d'autre rhétorique pour prouver à Renan et à d'autres qu'il y a vraiment un Dieu. En dix minutes, avec votre vigne, je leur prouverais à tous le miracle de Cana et tous ceux de l'Évangile. Et c'est bien ainsi qu'à la fin les miracles leur seront prouvés. Notre évêque dit que toute hérésie s'étant établie dans le monde par le fer et le feu, aucune ne déguerpira que par le fer et le feu. Si Dieu permet qu'il suffise du bâton, c'est le mieux qui puisse leur arriver.

Toujours est-il que cent affaires m'ont détourné de vous remercier. Pardonnez-moi. J'ai déménagé, j'ai eu beaucoup d'articles à faire, j'ai été malade, enfin j'ai fait cette grande et douloureuse perte de M. du Lac. Votre bonté trouvera que c'est assez et trop pour m'excuser. Ecrivez-moi, je vous prie, que vous excusez. Envoyez-moi, à mon domicile, 21, rue de Varennes, cet article que je n'ai pas lu. Enfin faites-moi savoir si je ne vous ai pas promis de vous envoyer un livre. J'ai vaguement souvenir de cet engagement, mais j'ignore lequel de mes ouvrages vous avez bien voulu accepter.

Agréé, monsieur l'abbé, l'assurance des sentiments très affectueux que vous m'avez inspirés et veuillez me croire votre bien dévoué en N.-S.

LOUIS VEUILLOT.

15 août 1872.

“ Mes lettres sont ce que je laisserai de meilleur. ” Ce mot est de Louis Veillot, et il l'a dit à Tulle même, dans cette causerie que nous rappelions tout à l'heure. Les quelques lettres déjà connues ne démentent pas ce jugement. Dans cette “ Correspondance ” du maître, dont nous appelons de tous nos vœux la publication, on trouvera tout son esprit, cet esprit si prodigieux, et mieux encore, tout son cœur, ce cœur si tendre qui battait sous l'armure de fer du terrible polémiste.

A. AIGUEPERSE.

* * *

On lit dans le *Courrier de Bruxelles* :

Voici encore une page qui honore singulièrement le grand écrivain français et montre que chez lui le cœur était à la hauteur de l'intelligence ; c'est une lettre qu'au lendemain de la mort de Mme Veillot il adressait à un de nos concitoyens et amis :

Mon cher ami,

Je vous remercie tendrement de votre bon souvenir. Vous valez mieux que moi, et vous profitez de mon affliction pour m'ôter un remords. Un parfum de réconciliation s'élève de ce tombeau si pur.

Ma douleur est immense comme mon malheur, mais Dieu ne m'abandonne pas. Il me remplit de force, il m'entoure de secours bénis. J'ai mon frère, et ma sœur se jette tout entière dans ma pauvreté et dans mes soucis, elle vient élever ces cinq petites filles qui ont perdu leur mère, et dont l'aînée n'a pas sept ans. Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui.

Lorsque ma chère femme a su qu'elle allait mourir, elle a levé au ciel ces yeux qui n'avaient regardé sur la terre que son mari,

ses enfants et les saints autels, et elle a dit doucement : *Que la volonté de Dieu soit faite !* C'est le trésor qu'elle me laisse. Priez pour que ce trésor qu'elle me laisse ne se dissipe pas entre mes mains et que j'en achète un jour la bienheureuse éternité.

Je vous embrasse.

LOUIS VEUILLOT.

2 décembre 1852.

*
*
*

On lit dans la *Décentralisation*, de Lyon :

Nous pensons être agréable à nos lecteurs en publiant quelques lettres écrites par Louis Veullot à des époques déjà lointaines. Cette publication aura pour mérite de mettre le célèbre polémiste à découvert dans ses rapports d'intimité et de tête-à-tête. On connaît le publiciste et la vigueur de sa plume si redoutée : il ne sera pas sans intérêt de faire connaître les ressources de cette même plume dans l'échange d'une correspondance privée.

La première fut écrite en 1867, peu de temps après la renaissance de *l'Univers*. Elle a trait aux inextricables difficultés contre lesquelles le journal eut à lutter dès le lendemain de sa résurrection. Répondant aux amicales réclamations d'un abonné et souscripteur, cette lettre révèle les perfidies d'adversaires peu scrupuleux dans le choix des armes de guerre. L'exposé des faits témoigne de la terreur jetée dans le camp opposé par la rentrée en lice du vigoureux champion de l'Eglise. C'est par ce côté historique qu'elle nous a paru mériter d'être reproduite.

Cher monsieur,

Voilà bien huit ou dix jours que je veux vous écrire et que je suis empêché par la multitude des affaires. D'ailleurs, je vous croyais enfin servi. J'apprends que vous ne l'êtes pas. Je ne puis que vous demander de nous parnonner, faute de temps pour vous faire la longue histoire de nos malheurs. Nous sommes tombés dans les mains de la trahison, et, ce qui est pire, dans celles de l'ineptie. Depuis les premiers numéros du journal, les réclamations ont commencé d'arriver tous les jours par centaines et de plus en plus irritées. Il a fallu du temps pour trouver la source du mal. Lorsque nous l'avons enfin découverte, il a fallu du temps pour la corriger ; lorsque nous pensions l'avoir corrigée, les réclamations ont continué. Une autre source s'est révélée. Par paresse, par bêtise, par méchanceté pure même, nos employés ne faisaient pas ce qu'il fallait, ce qu'on leur indiquait. Que vous dirais-je ? Le Saint-Père et nos amis et patron de Rome n'ont été servis qu'au bout de vingt jours.

D'autres, comme vous, recevaient un exemplaire de temps en temps. Enfin le désordre a été tel qu'il a fallu refaire plus de la moitié du travail, d'ailleurs assez compliqué, qu'exige la mise à la poste d'un journal, et qu'il faudra mettre dehors à peu près toute l'administration ; mais on ne peut s'en payer le plaisir tout d'un coup, cette cuisine étant, hélas ! de celles qu'on ne pourrait absolument faire soi-même. Et pour dernier trait, un gredin qui a été l'une des principales causes du mal et que nous avions tous les droits d'envoyer en police correctionnelle, ayant été expulsé sans avis préalable, nous a fait condamner à lui payer une indemnité.

Après cela, il est certain que j'aurais dû vous écrire, c'était un devoir particulier dans ce désastre. Je l'ai voulu faire. Mais il y a aussi le journal à faire tous les jours. Nous n'avons pas encore ces utiles cartons remplis d'*en-cas* et le tonneau des Danaïdes est toujours défoncé. On remet, on remet, on oublie. J'en ai un regret des plus vifs. Vous l'un des premiers parmi les Lyonnais qui furent les premiers de tous ! Il faut, cher monsieur, que vous me pardonniez, car je ne me pardonnerais pas ! Quand j'aurai l'honneur de vous voir, ce qui sera peut-être bientôt, je vous raconterai notre douloureuse histoire, et non-seulement vous me pardonnerez, mais vous me plaindrez. Je compte aller à Rome pour faire la correspondance au moment des fêtes.

Croyez-moi, cher monsieur, votre très dévoué et obligé serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

*
*
*

Tout prend fin dans ce monde, les mauvais jours comme les bons. Après maintes épurations dans le personnel, l'ordre reprit le dessus, avec l'ordre vint le succès, avec le succès les bénéfices. Les souscripteurs pensaient avoir fait œuvre de pure générosité, et par le fait ils firent une excellente spéculation. Avec sa verve ordinaire, la plume de L. Veillot va nous révéler dans la lettre suivante comment, sans y mettre trop de prudence, il se montra heureux financier.

Cher monsieur,

Les Lyonnais, et Dugas, et vous entre les Lyonnais, vous êtes d'étranges actionnaires. On fait de hautes imprudences, on déplaît à cette pauvre Prusse, on met le feu au monde, on saccage

l'église de la Roche-en-Brénil, on vous ruine, et vous êtes contents ! Vous serez punis. Vous n'aurez que quinze pour cent cette année : que cela vous rende sage.

Recevez, d'ailleurs, mes amitiés très chaudes et très heureuses. Vous trouverez peut-être que c'est un peu tard. La cause en est dans les deux à trois cents lettres que j'ai dû écrire depuis un mois pour remercier vos abonnés, aussi fanatiques que vous. Tout le monde me félicite. Le moyen de revenir à la raison, comme l'entendent le Mac-Mahonnat, le Broglionnat et le D-pat !

Jusqu'au Pape qui m'écrit sa satisfaction, comme vous le verrez dans le prochain numéro.

A vous de tout cœur.

LOUIS VEUILLOT.

* *

La première partie de la troisième et dernière lettre que nous livrons à la curiosité de nos lecteurs répond à une question qui fut adressée à Louis Veillot par son correspondant lyonnais. On avait quelque motif de connaître l'époque où fut employée pour la première fois la traduction par *Fallax* d'un nom devenu célèbre a plus d'un titre.

Quant à la seconde partie de cette lettre, nous avons décidé de la retrancher à cause du ton de familiarité privée qui y règne exclusivement. Cependant nous passons outre. Il est peut-être à propos de surprendre dans le déshabillé de l'intimité le farouche polémiste, effroi des libre-penseurs et des gallicans, unis dans leur haine.

Voici donc la copie intégrale de l'autographe :

Cher monsieur,

F...—*Fallax* est un méchant trait de ma jeunesse emportée : cela remonte à la loi sur la liberté de l'enseignement.

Un bon curé, irrité du caractère de cette loi, l'appelle loi *Fallax*. Le mot parut bon, fut reçu et resta dans l'*Univers*, comme la poivrière reste dans les cuisines. Je ne m'en suis pas seul servi, mais je l'ai utilisé plusieurs fois. Vous direz que ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux. Hélas ! ce que j'ai fait de mieux, c'est d'avoir effacé sur les épreuves quelques ornements de ce genre, mais il en est beaucoup resté, et mes remords sont plus légers à cet égard qu'il ne faudrait. M. de..., ne m'a pas encouragé.

Quant à vous dire la date des articles où ce poivre a passé, *chi lo sa ?*

J'aime bien mieux, cher monsieur, me féliciter de l'occasion qui se présente de répondre à une très aimable lettre que vous m'avez écrite il y a un mois ou deux. Vous me parliez de fonder une pipe à l'imitation du saucisson de D... Quelle émulation louable et flatteuse ! Et comme il faut que je sois au-dessus des intérêts vulgaires pour avoir négligé une pareille proposition ! Il est vrai que je ne fume pas la pipe et que je me laisse même rarement prendre au cigare. Si vous aviez parlé de tabatière, mon silence eût été d'un héros. Néanmoins, j'ai été touché et je voulais vous le dire. Pour le cas où il entrerait tout à fait dans vos intentions de fonder quelque chose au profit de la littérature catholique, je crois que le saucisson de D... ou un certain jambon inventé par M... rentre mieux dans l'ordre des choses douces et sérieuses que doit se proposer un Mécène. Il y aurait aussi un lit d'hôpital ; mais la qualité présente des dividendes ne me permet guère d'en parler.

Adieu, très cher monsieur, mille remerciements de votre bon souvenir, Je me sais vraiment gré d'avoir obtenu une petite place dans le nombre de vos amis.

Votre bien dévoué,

LOUIS VEUILLOT.

26 mars 1873.

*
* *

Comment, à ce ton plein d'entrain et de belle humeur, reconnaître celui dont il a été dit qu'il ne se nourrissait que de haines et ne trempa jamais sa plume que dans le venin ? Ils étaient si bien châtiés, ceux qu'atteignait son fouet vengeur !

Les épanchements d'une aussi franche gaiété ne peuvent partir que d'un naturel où il entre *plus de poivre* que de fiel ; ils trahissent peut-être un certain appétit, mais bon cœur et bon estomac marchent le plus souvent d'accord. Dans tous les cas, on conviendra que le terrible lutteur savait être à ses moments aimable et gai, vivant sans cesser jamais d'être spirituel.

Puisque nous avons prononcé les mots de haine et de fiel, si souvent jetés comme injures à la face de Louis Veillot par ses adversaires, plus sensibles aux blessures faites à leur vanité qu'aux traits de lumière qui jaillissaient incessamment de sa plume pour les éclairer, citons en finissant quelques phrases extraites de son chapitre intitulé : *les Persécuteurs*. On jugera s'il pouvait rester place pour la haine dans le cœur du chrétien qui les traça :

« A vous, Seigneur, permettez que je ne parle que de votre

« clémence. Vous savez où le pardon s'épuise, où la vengeance
 « doit éclater ; je sais seulement que vous êtes juste. Soumis et
 « tremblant, j'adore vos décrets ; mais vous ordonnez qu'on vous
 « prie, et ce n'est pas votre vengeance que j'appelle, ô mon Dieu !
 « Eclaircissez ces cœurs ignorants ; apprenez-leur à ne pas désespérer,
 « à ne pas se croire avancés dans le crime plus loin que ne peuvent
 « aller vos miséricordes. Faites pour tous ce que vous avez fait
 « pour moi. »

*
 * *

M. Louis d'Estampes publie dans *l'Union* trois lettres qui lui ont été communiquées et qu'il accompagne d'un commentaire que nous produisons intégralement :

L'opinion, plus juste pour les morts que pour les vivants, a rendu à Veillot un magnifique hommage. De tous les côtés sont venus les témoignages de la sympathie et de l'admiration du monde chrétien ; l'œuvre religieuse, politique et littéraire de ce maître, justifie les enthousiasmes des amis, le respect des adversaires, les regrets des catholiques.

Ce n'est ni du grand catholique, ni de l'écrivain, dont la place est marquée parmi les classiques du siècle, que nous voulons nous occuper aujourd'hui ; ce devoir à déjà été rempli. Mais nous allons montrer à nos lecteurs Veillot intime, et, à beaucoup d'entre eux peut-être, Veillot inconnu.

On a dit que l'impitoyable polémiste sacrifiait les droits du cœur aux rancunes de l'esprit. Ce n'est certes pas à propos de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre qu'il convient de rappeler le proverbe : « Le style, c'est l'homme, » car le journaliste qui passa sa vie dans des luttes acerbes était, hors du combat, d'une mansuétude touchante et d'une charmante bonhomie.

Une gracieuse communication a mis à notre disposition des lettres écrites par Louis Veillot, dans le laisser-aller d'une douce familiarité, à un homme dont le nom est resté entouré dans les Vosges de la sympathique estime due à un poète aimable, membre de l'Académie de Stanislas, et que sa modestie seule empêcha de jouer un rôle politique dans son pays. M. Désiré Carrière partagea avec Edouard Turquety, mort comme lui dans la force de l'âge et avant d'avoir pu donner tout ce que promettait son talent, le mérite d'être le vrai poète chrétien de la première moitié du dix-neuvième siècle.

En 1846, il envoyait à *l'Univers* des satires, Louis Veillot le

rabrouait affectueusement, et motivait de la plus originale et affectueuse façon ses refus inflexibles.

24 mai 1846.

Mon cher ami,

Je n'ai pas le loisir et il faut me pardonner de ne répondre guère aux lettres qu'on m'écrit. Outre le travail du journal, qui pèse sur moi tous les jours, je suis obligé de lire beaucoup et de gâter encore bien du papier afin de gagner ma pauvre vie, qui me coûte plus qu'elle ne vaut.

Je ne vous ai rien marqué au sujet de vos stances philippiennes (1), pensant que vous comprendriez de vous-même qu'elles n'allaient guère au journal. Nous nous contentons de dire le *Domine salvum* en latin, et souffrant volontiers que nos amis reçoivent la croix d'honneur, nous ne voulons jamais cependant nous exposer à la leur faire donner. Cela les regarde. Il ne sera jamais dit qu'un honnête homme aura été décoré à cause de moi ou par ma faute.

Quant à votre Lamennais, c'est autre chose, et je vous dois les raisons de notre refus. La cause principale en est que M. de Coux a conservé avec M. de Lamennais des relations d'amitié que sa charité ne veut point rompre. Il ne consentira jamais à courir le risque d'ulcérer ce pauvre homme en lui disant inutilement des choses aussi dures que vous en avez mis dans vos alexandrins. Je vous avoue que je partage son sentiment. Nous ne pouvons oublier que M. de Lamennais a rendu à la religion d'immenses services; il a eu le premier toutes les idées que nous défendons, il a fait la brèche par où nous essayons de passer, et, tout en détestant ses fautes, il nous appartient bien plus de le plaindre et de prier pour lui que de l'invectiver.

Ainsi, mon cher ami, reprenez possession de votre ouvrage. Faites-le, si vous le jugez bon, publier ailleurs; il est certainement digne de la publicité, sauf deux ou trois vers prosaïques qu'il serait bon de refondre, et la fin qui languit un peu; mais je vous donne néanmoins le conseil d'en faire le sacrifice et de vous condamner au portefeuille tant que Lamennais vivra. Hélas! vous n'attendrez guère, le malheureux baisse et s'en va.

Bien à vous,

LOUIS VEUILLLOT.

(1) Il s'agit de vers écrits à l'occasion d'un attentat contre Louis-Philippe.